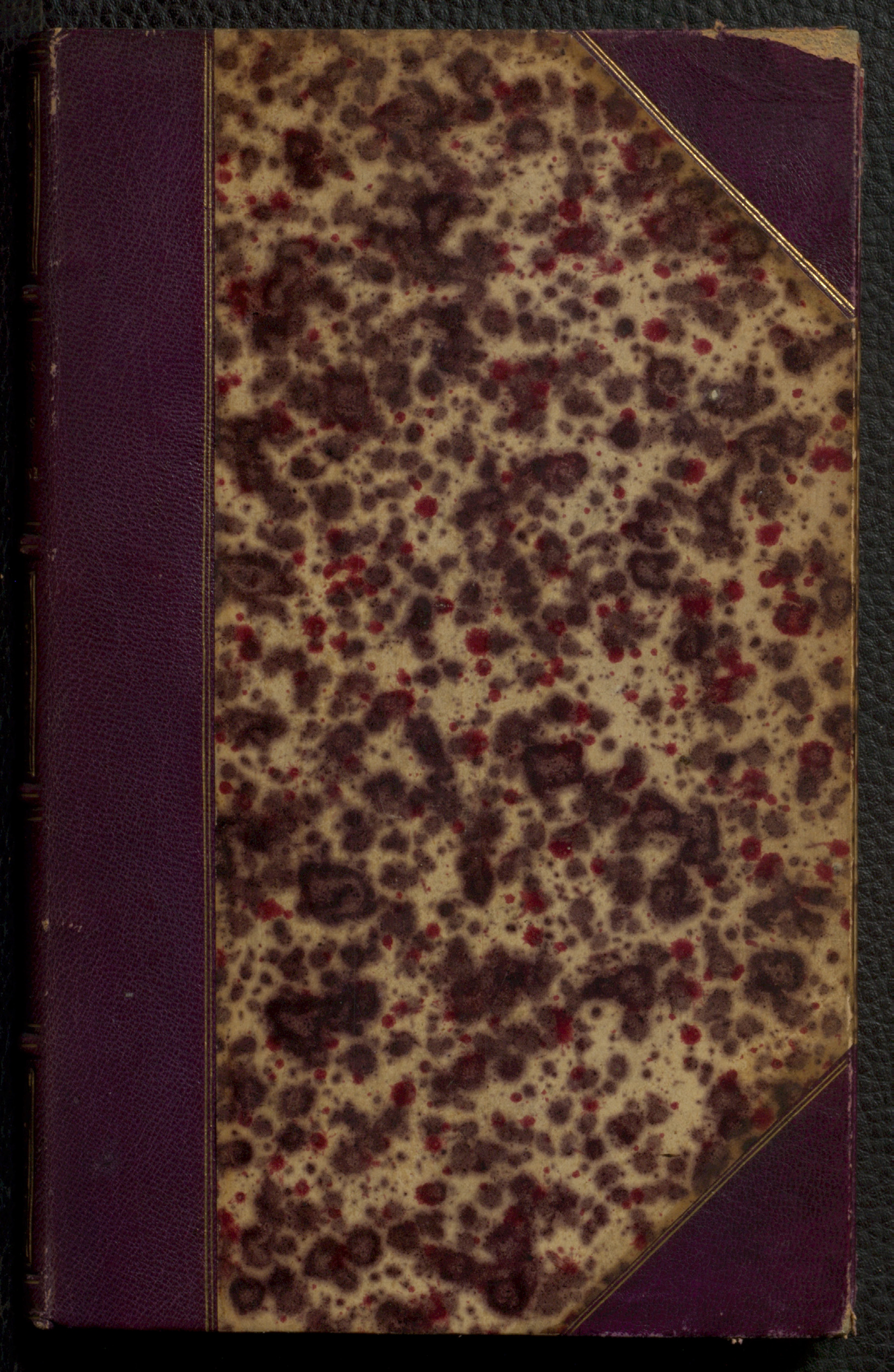
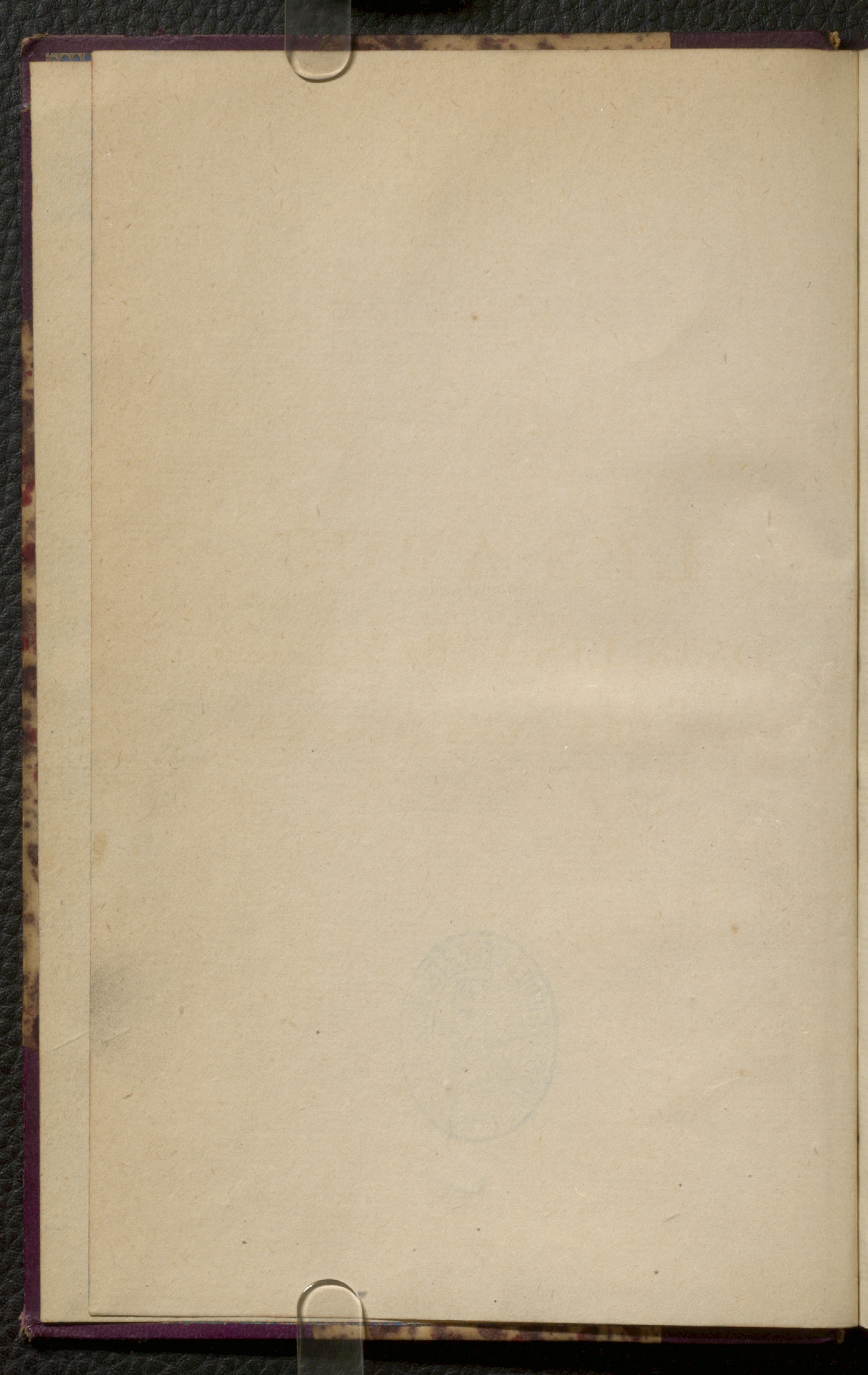








LES ABUS
DANS LES CÉRÉMONIES
ET DANS LES MŒURS.

LES ABUS
DANS LES CÉRÉMONIES
ET DANS LES MŒURS;

DÉVELOPPÉS PAR Mr. L***, *Auteur du* COMPERE MATTHIEU.

Trouvés en manuscrit dans son porte-feuille après sa mort.



A BLOIS,
Chez Jean-François BILLAULT, Imprimeur.

deuxième année de la République française.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A mon frère Jean-Jacques Rousseau, *ci-devant citoyen de Genêve.*

FRÈRE,

JE suis un petit Polichinel de la littérature française, et toi le plus grand écrivain de ton siécle : je suis un pauvre auteur en tout sens, mais je ne vole personne ; tu es riche en tout sens, et dérobes les vivans et les morts. Frère *Jacques*, cela n'est pas honnête : tu veux corriger ton prochain ; tu es un insensé, si tu ne te corriges toi-même.

Après avoir lu ton *Contrat-Social*, je m'écriai: voici le triomphe de la maison d'*Adam* ! Oui, depuis la fondation du premier homme, ce contrat est incontestablement le plus beau qui ait paru sur la terre : c'est mon frère *Jacques* qui a composé cet immortel ouvrage ; je ne connois point de garçon dans les *treize Cantons Suisses*, qui fasse mieux un contrat ; il feroit la barbe à tous les notaires de *Vire* et du *Pays Manceau*.

Je chantois ta gloire dans toutes les rues d'*Amsterdam* ; j'accablois d'injures et d'impertinences ceux qui étoient assez bêtes pour flétrir, brûler ou mépriser tes écrits. J'allai un dimanche à la paroisse des *Quakers*, où le *saint-Esprit* me conduit quelque fois ; à la sortie de cette assemblée, je rencontrai un *Quaker* de mes amis, qui venoit de faire un discours sur la charité, plus beau, plus onctueux, plus pressant que tous ceux que j'avois entendus dans l'église romaine.

Pierre, c'étoit le nom de ce bon *Quaker*, m'aborda le chapeau sur la tête : Frere, me dit-

il : es-tu toujours le panegyriste de notre frere *Jacques*? Pourquoi, non. Depuis *Démosthenes*, trouverois-tu un homme qui ait tant fait d'honneur à la Raison par des paradoxes? Suis-moi, me dit *Pierre ;* et sans me questionner d'avantage, il me conduisit dans sa bibliothèque, où nous montâmes par un grand escalier de marbre noir, couvert, selon l'usage *Hollandais*, d'une fine toile de *Frise* (1).

Je fus surpris de l'arrangement de cette superbe bibliothèque et du rare choix des livres. Aucun insecte n'y rongeoit les respectables morts qui habitoient ce séjour. L'abbé *Trublet*, *Palissot* et *Fréron*, qui tombent par lambeaux sur nos quais, n'avoient pas la moindre égratignure de cette vermine qui par-tout ailleurs s'attache à leurs productions. Ils devoient cette faveur à la pourdre contre les vers que *Pierre* avoit répandue sur leurs écrits.

Nous nous promenâmes quelque temps dans ce lieu si agréable pour les personnes qui cultivent les lettres et les siences ; nous nous plaçâmes à côté d'une mappe-monde, où *Pierre* rompit le silence et me dit : Vois-tu, Frere, cette ingénieuse machine? Tu sais qu'elle contient en petit, l'immensité du monde : prends un compas, mesure la hauteur et la largeur de ton incapable figure ; approche ta courte étendue de la plus petite province de ce globe ; compte les dégrés, tu verras que tu n'es qu'un point infiniment petit dans ce grand tout.

Après cette effrayante expérience, le *Quaker* me dit : succomberas-tu encore à l'orgueil de

(1) Les *Hollandais* respectent infiniment les marches de leurs escaliers, et les planches de leurs appartemens, qu'ils ont la coutume de couvrir d'une toile, d'un tapis de Turquie, le tout surmonté d'une natte ; par cette heureuse invention, ils conservent la propreté de leurs planchers et de leurs escaliers.

barbouiller du papier? Le mauvais succès de tes ouvrages ne t'a-t-il pas encore corrigé? Est-ce à cause que tu n'as pas assez de tête pour faire un bon livre, que tu continues à en faire de mauvais? Tiens, regarde toutes ces parties isolées du monde: vois-tu ces *Lapons* qui vivent long-tems et ne font point de livres; ces *Pongos*, qui ignorent encore s'ils pensent ou s'ils existent? Ces peuples innombrables ne connoîtront jamais ton nom, ni celui de *Jean-Jacques*, quoiqu'il fasse beaucoup de bruit à l'opéra, à Genêve, à Montmorency, et dans les montagnes de la Suisse.

Le *Contrat-Social*, dont tu parois toujours enchanté, n'est point de ton Génevois: *Jacques*, avec sa façon tranchante de raisonner, n'a pas ce que tu appelle en France un génie créateur; va à la troisième planche, prends le livre *numero* H., ouvre-le, tu verras que ton frere *Jacques* a été le plus effronté voleur du *Vallois*.

Ne sachant trop ce que *Pierre* vouloit me dire, j'exécutai machinalement ses ordres; j'allai prendre le livre qu'il m'indiquoit; je l'ouvris: ô ciel! quel étonnement de voir, ô frere *Jacques!* que tu avois pris ton système, tes pensées, tes argumens d'*Ulric Hubert!* (1).

J'ai pâli de rage en voyant ton crime; des larmes de désespoir coulèrent comme deux fontaines de mes yeux. O douleur! mon frere *Jacques*, quels vernis honteux as-tu jetté sur notre maison! je te croyois le plus joli garçon de la famille d'*Adam*, et tu n'es qu'un misérable brigand (2), enrichi des dépouilles déro-

(1) M. *Rousseau* a pris son *Contrat-Social*, mot pour mot, d'*Ulrici Huberti de Jure Civitatis*, *Lib.* III, imprimé à Francquer en *Frise* en 1684, et réimprimé à *Francfort* en 1718. Ce livre est dans toutes les grandes bibliothèques: on peut vérifier cette accusation.

(2) Les partisans du philosophe *Génevois* diront peut-être: peu

bées au pauvre *Hubert*. O mon frere ! tu es dans la littérature, ce que *Le Kain* est sur le théâtre ; on peut te comparer à cet acteur adoré des étourneaux de *Paris* ; ainsi que lui, tu as jetté du sable dans les yeux du Public. On peut bien être aveuglé pendant quelques instans ; mais insensiblement le mouvement de l'œil écarte le sable : on apperçoit peu-à-peu la lumière, qu'on supporte d'abord avec peine ; l'œil débarrassé de tout ce qui le gêne, revoit le jour avec d'autant plus de plaisir, que la privation qu'il a soufferte, le lui fait revoir plus pur, plus serein et plus brillant.

Pour t'engager à devenir honnête homme, et ne plus voler les anciens, ni glaner parmi les plus habiles des modernes, je t'offre l'image de mon livre ; puisse-t-elle te servir d'exemple pour faire le bien ! Tu ne verras aucun larcin dans cet ouvrage ; je n'y brillerai point, comme le geai de la fable, d'une parure volée à autrui : content de mon simple plumage, j'y paroîtrai pauvre ; une honnête pauvreté est préférable aux richesses acquises par le brigandage et la fraude. Puisse le Grand-Architecte de l'Univers t'accorder force, sagesse, prospérité et santé ; ce sont les vœux les plus ardens de

Ton frère,

Modeste et Tranquille
XAN-XUNG.

---

importe que M. *Rousseau* ait volé *Hubert le Frison* ; c'est *Promethée* qui dérobe pour nous le feu sacré. Mauvaise comparaison. *Jacques* ne doit point aspirer à la gloire du fils de *Japhet* et de *Climène* ; il n'a point pris son feu dans le ciel, mais dans une bibliothèque. On trouve dans le même endroit le canevas de tous ses ouvrages.

MA



MA CONFESSION,

PRÉFACE.

J'avois envie de faire mes pâques; je voyois de vieilles dames de la bonne compagnie aller à confesse : l'exemple est séduisant, il entraîne. Madame la marquise de la R***, qui avoit été très-jolie, m'assuroit qu'elle ne trouvoit rien de plus agréable, ni de plus rafraîchissant à soixante et dix ans, que de faire des pâques. Le *P. Barbarigo*, de la *Villette-aux-ânes* (1), me dit-elle, confesse comme un ange. Curieux de savoir comme les anges confessoient, j'allai trouver le *capucin*; il me demanda d'abord : y a-t-il long-temps que vous avez été à confesse? Depuis le premier jubilé de Benoît XIV. Ce n'est point d'hier, répondit le *capucin*. Non assurément, il y a près de dix-huit ans. Je vois de suite que vous n'avez pas l'habitude d'aller à confesse. Qu'avez-vous fait depuis ce temps-là? Autant de bien à mon prochain qu'il m'a été possible, et beaucoup d'indulgence pour ceux qui m'ont fait du mal. Cela n'est rien, me dit brusquement le Pere; n'y a-t-il pas un peu de filles dans votre affaire? De temps en temps j'ai

(1) Les capucins ont l'usage de prendre le nom de la terre ou de la ville où ils sont nés. On n'entend dans leurs cloîtres que les noms majestueux de la cour : le Frere d'*Orléans*, le Frere de *Condé*, le Frere de *Clermont*, le Frere de *Soubise*, &c. &c. &c.

trouvé de jolies filles; comme je ne les aime pas mal, votre Révérence pense bien que je leur ai dit des douceurs. Des douceurs! il n'en faut dire qu'à la bienheureuse Vierge et aux saints; les douceurs ne sont pas pour ce monde... Voyons quelles étoient ces douceurs? Je les trouvois belles et... Belles! voilà de plaisantes épithetes à donner à des filles; si vous voulez voir du beau, regardez le crucifix, c'est une chose pleine de beautés. Je suis persuadé, mon pere, qu'on peut faire de très-beaux crucifix et qu'un habile artiste.... Qu'appellez-vous artiste? Il ne s'agit pas ici d'art, ni d'habileté; je dis et je soutiens qu'un crucifix de bois, de cuivre, de plâtre et de plomb, fût-il aussi mal fait qu'on puisse le faire, est toujours beau; vous devez croire cela sous peine de damnation.

Pour appaiser le *capucin*, qui commençoit à s'échauffer, je lui dis : je crois donc qu'un crucifix mal fait est toujours beau. Bon, bon, je vous convertirai; mais laissons les crucifix, revenons aux filles; avec vos complimens, vos douceurs, n'avez-vous rien fait à ces filles? Mon pere, je les ai embrassées. Ah! mon cher frere; il vaut mieux embrasser les cinq plaies, la relique de *Saint-Ovide*; elle a deux jambes gauches, les cornes de *S. Jean Goule* (1), et

---

(1) Les RR. PP. *Gyri* et *Ribadeneiria*, légendaires jésuites, assurent que le ciel a signalé ses merveilles sur le postérieur de la femme de *S. Jean Goule*. Madame, à l'exemple de plusieurs femmes, se mêloit de coëffer son mari; sa conduite amoureuse l'avoit séparée de *Jean Goule*. On vint lui dire que son mari opéroit des prodiges : oui, dit-elle, il fait des miracles comme mon cul pette; à l'instant elle péta, et ne fit que péter continuellement le reste de sa vie. La ville de Cambrai fait tous les ans une procession en mémoire de cette faveur miraculeuse, où l'on traîne dans un char de triomphe le bienheureux *Jean Goule*, patron de Cambrai; le Saint est figuré au haut du char par

toutes les chemises de la Sainte-Vierge. Mais n'avez-vous fait qu'embrasser les filles? Quand on est proche du feu on se brûle.... N'avez-vous pas fait autre chose en causant avec elles? J'ai glissé quelquefois la main sous les fichus qui m'embarrassoient. Que disoient ces filles? Monsieur, finissez donc. Que disiez-vous? Qu'elles avoient tort de dire finissez donc. Que faisiez-vous? Je devenois plus entreprenant; elles me disoient : monsieur, pour qui nous prenez-vous? savez-vous que l'honneur... Elles avoient raison.... N'aviez-vous pas de mauvaises pensées sur ces filles? Ne faisiez-vous pas de jugemens téméraires en pensant mal du prochain? Non, je m'imaginois que l'honneur étant un peu loin de leurs yeux, elles ne pouvoient.... Aviez-vous

---

un polisson d'écolier qui tient un grand cartouche, où sont écrits ces beaux vers :

J'avois cru que ma femme
Aimoit la chasteté é é é;
Je vois bien que madame
Aime la volupté é é é :
Pour en perdre la mémoire,
Dans le fleuve d'oubli
Biribi
Je vais boire, je vais boire.

Madame *Jean Goule* est au milieu du char représentée par une jeune fille chargée de gros tétons flamands, qui font la beauté et le saillant de la procession; elle tient en main l'histoire des sept péchés mortels, revue et augmentée par un janséniste, et imprimée à Liége; à ses pieds sont deux tuyaux de fer blanc, artistement construits, où passe le vent de deux soufflets qui imitent le bruit du postérieur de madame *Jean Goule*; un chœur de musique toujours discordant l'accompagne en chantant ces vers pleins d'esprit.

Triomphez, ô grand Saint!
Madame pette, ô quel destin!
Ce bruit sournois
Annonce votre gloire,
Et dans l'histoire
On dira mille fois :
Ce bruit vaut mieux que le son du hautbois.

l'habitude de patiner ainsi les filles? Oui, comme ça. Tant pis, mais puisque l'habitude est chez vous une seconde nature et que la nature peut être aussi elle-même une habitude; car que savons-nous? Je vous ordonne de ne plus toucher les filles qu'avec des gants, en mémoire des gants dont *Jacob* s'est servi pour tromper son pere et voler son frere et à cause de l'Écriture, qui dit : *periculus, pericula, periculum, periculo peribit.* N'avez-vous pas couché avec quelques filles? Dans le temps que j'étois à Pékin.... Pékin! est-ce du côté de Vaugirard? A peu-près, mon révérend Pere, à quelques mille lieues, cependant un peu sur la gauche. Vous avez vu du pays; eh bien! qu'a-t-on fait dans ce Pékin? Une jeune fille, belle comme la Vénus de Praxitelles, avoit peur des revenans; son pere et sa mere étoient allés à une foire; elle profita de leur absence pour me faire coucher avec elle. Je suis sûr que vous lui avez taillé plus de matiere pour sa confession que tous les revenans du monde. Non assurément. Comment cela? C'est qu'elle ne va point à confesse, ne croit point au pape, et ne suit que les sages loix de *Confucius*. Ce *Confucius* est peut-être un *janséniste ?* Oh! il n'y a point de mal! On peut coucher avec une fille hérétique, elle n'est point de l'église. Hors de l'église, point de salut, *Et praevalebunt adversùs eam partes inferiores*, comme dit S. Matthieu dans l'apocalypse.

Voilà assez d'histoires de filles, parlons de femmes. N'avez-vous pas fait cocu votre prochain? Non, dans tous les pays où j'ai été, je les ai trouvé tout faits. Tant mieux, vous avez moins offensé le Seigneur. N'avez-vous pas assisté à quelques sortilèges? Oui, j'ai vu souffler sur l'eau, plonger un cierge dans cette eau, jetter cette composition vers les quatre parties

du monde : j'ai vu à Saint-Médard des sorciers qui sautoient en l'air ; j'étois à côté d'un conseiller fort carré d'esprit et de nom ; il assuroit que c'étoit des vrais sortilèges ; j'ai vu dans la rue Quinquempoix un magicien écossais, qui avoit la magie de donner à l'argent dix fois sa valeur ; j'ai vu des gens qui n'étoient point sorciers, courir dans cette fameuse rue, troquer leur or et leur argent contre du papier pour avoir des mouchoirs. Ces bonnes gens avoient peut-être envie d'être *capucins*. C'est une salutaire pensée que de mépriser l'argent ; je n'aî pas entendu parler que nos peres en eussent porté dans la rue Quinquempoix. Qu'avez-vous encore vu? J'ai vu à Paris, où le génie et les contradictions brillent par-tout, des hommes envoyer de l'argent au-delà des monts pour avoir des bulles, des indulgences et du papier. L'indulgence est une bonne affaire, cela vaut de l'argent ; n'allez pas au moins écrire contre les indulgences, vous nous couperiez la gorge : c'est une merveille que l'indulgence ! le pape qui a trouvé cette invention d'or, étoit plus habile que votre Écossais. La premiere sottise est passée, l'indulgence dure encore. Vous voyez que l'église est fondée sur la pierre ferme et sur l'indulgence, *super hanc petram*.

Après une petite pause, le *capucin* me demanda si je n'avois point assisté au Sabat ou à d'autres fêtes des sorciers. Oui, j'ai vu les *Saturnales*, les processions *Ambarvales*, la fête de *Cérès*, la naissance de *Cybelle*, la mere des Dieux, l'asssomption de *Fatime*, épouse favorite du pere des croyans, la naissance d'*Adonis*, la mort du grand *Pan* et la fête des *flambeaux*. Où avez-vous vu ces impiétés? A Constantinople, à l'opéra, à Vienne, à Madrid et à Rome. Il n'y a point de mal ; c'est le pape qui le permet :

sans cela, il n'auroit point d'argent; mais dame! vous avez vu beaucoup de superstitions; la superstition est défendue par l'église, sur-tout quand elle n'apporte point de profit. N'avez-vous pas quelquefois troublé l'ame des morts dans le cimetière? J'ai fait chanter sur la tombe de mes amis. O ciel quel crime! quelle abomination! savez-vous que le cimetiere est béni? Mais qu'avez-vous fait chanter? Le *De profundis* par les prêtres. Oh ceci est une bonne chose; rien n'est mieux imaginé que le purgatoire; c'est le *Pérou* de l'église. N'avez-vous point eu d'amour-propre? Comme une femme, un prédicateur, un poëte. La dose est bonne. Le *capucin* reprit encore haleine, puis continua ses interrogations.

N'avez-vous pas lu de mauvais livres? Si; j'ai lu l'*Histoire du peuple de Dieu, par le P. Berruyer.* J'ai entendu parler de cet ouvrage; je ne l'ai pas lu; cela n'est-il pas tiré des *Contes de Marmontel?* Oui, à peu près. Continuez. Il me tomba l'autre jour un livre latin; je suis bien aise de vous consulter, car il me paroît que vous connoissez les livres... Oui, dit le R. Pere, en m'interrompant selon sa coutume; j'ai été quatorze ans bibliothécaire émérite de notre couvent du Marais; j'ai les ouvrages de notre sœur la révérende Mere d'*Agreda*, et une bonne édition des *Litanies des onze mille vierges* (1)... Eh bien, voyons ce livre? Mon pere, il a pour titre: *Concilium tridentinum. Jesus Maria*, je le connois, c'est un livre de sortileges. *Tridentinum*; le diable vous torderoit le cou, si vous le lisiez, nous en avions un exemplaire dans

(1) Les *Litanies des onze mille Vierges*, par Maître J. B. D. Blonze, prêtre missionnaire, imprimées à Clermont chez Pierre Roland; on trouve onze mille noms et autant d'*ora pro nobis* dans ces savantes *litanies*.

notre bibliotheque; le P. gardien le fit brûler (1). *Tridentinum!* Saint-François, le nom est épouvantable! c'est assurément l'histoire de quelque sabat ancien ; il est rempli de mysteres et de secrets pour nouer l'éguillete. N'avez-vous pas fait de mauvais livres? Madame la marquise de la R... qui est venue se confesser ce matin, m'a dit que vous composiez des ouvrages pitoyables; pourquoi faites-vous de méchans livres? Il me faut du pain. Ne pourriez-vous pas en gagner en faisant de bons ouvrages? La passion, par exemple, est une matiere très-fertile; il y a d'excellens morceaux, elle commence tendrement par un baiser; ne pourriez-vous point faire de jolies choses sur ce commencement? Vous avez encore le curé de Jérusalem qui déchire sa soutane; avouez que cela est sensible; un magistrat qui se lave les mains, vous pourriez dire des choses fort agréables sur la propreté; enfin un coq qui chante, des soldats qui jouent aux dez, cela n'est-il pas divertissant? Mon pere, la justice en France juge des intentions; on trouveroit peut-être dans le choix de ces morceaux quelques mauvais desseins contre l'état; car les philosophes, dit *Abraham Chaumeix*, sont dangereux dans un royaume. Oui, oui, cela est dangereux... C'est l'intention qui fait le larron, dit *Jean Scot*: *intentio proxima et remota faciunt intentiones malos et laronibus*.... Vous me faites perdre ce que j'avois à vous dire.... où en sommes-nous? Attendez, je m'en souviens, nous étions sur les livres; quels livres lisez-vous? *Bayle*, *l'Encyclopédie*, *l'Esprit des Loix*, *J. J. Rousseau*, et *M. de Voltaire*. Voilà en vérité de bons livres! vous êtes

(1) Un couvent de savans capucins en Champagne, à brûlé capitulairement le *Concile de Trente*; le titre avoit effrayé l'intelligence des révérends Peres.

damné ; ces livres sont défendus par M. l'archevêque. Cependant tous les honnêtes gens les lisent, ils sont donc damnés ? M. l'archevêque se donne bien des soins apostoliques pour peupler l'enfer. Eh bien, eh bien ! n'y a t-il point de quoi vous plaindre, quand tous les honnêtes gens seroient damnés, le pain en seroit-il plus cher ? Monseigneur a le pouvoir d'envoyer au diable ceux qu'il veut, il est payé pour cela ; et il a assez de charité pour damner ceux qui lisent de bons livres et qui n'ont point de billets de confession.... Pardi, monseigneur ne peut-il pas user de ses droits ? Vous êtes plaisant de censurer les plaisirs d'un archevêque ! croyez-moi, attachez-vous au solide, lisez l'Amanach de Liége, Marie à la Coque, et les mandemens de monseigneur, cela fait rire ; avez-vous encore envie de lire de bons livres ? Oui certainement. Eh ! bien si vous êtes encore dans cette disposition, je ne vous donnerai point l'absolution. Eh ! bien mon pere, vous n'avez qu'à la garder. Écoutez, vous êtes bien vif, vous prenez les gens au mot ; ne pourriez-vous pas exister sans livres ? avez-vous besoin de tant lire ? vivez tranquillement ; ne cherchez point à corriger les hommes : faites comme nous, nous disons toujours du bien du P. gardien et du couvent ; par ce moyen, nous sommes toujours bêtes... Mais enfin mon très-cher frere, songez-vous à la mort ? que pensez-vous de ce moment terrible ? Je pense comme les voleurs ; ils disent que c'est un mauvais quart-d'heure, mais qu'il est bientôt passé. Voilà qu'il est édifiant d'imiter les voleurs ! suivez notre exemple et celui des PP. de la Trappe : pour nous occuper salutairement du moment de la mort, nous ne faisons rien pendant toute la vie. Comment ! mon pere, dois-je

perdre le temps précieux de mon existence pour m'occuper d'un instant où la raison ne me servira plus à rien? Ne trouveriez-vous pas ridicule qu'un homme se levât à cinq heures du matin pour s'occuper toute la journée du moment où il doit dormir à dix heures du soir? La mort est semblable au sommeil : nous nous couchons, nous rêvons un moment, nous tournons la tête une ou deux fois sur l'oreiller, puis nous sommes endormis. Mais ce n'est pas le tout de mourir, savez-vous où vous irez après cette vie? Non. Voilà justement ce qu'il faut savoir et dont il faut toujours s'occuper.

Comment pourrois-je me remplir d'un objet dont je n'ai aucune connoissance? Tout périt dans la nature; les hommes, les chapons, les moutons, tout ce qui respire disparoît, et personne ne revient.

Vous avez toujours de plaisantes comparaisons; pourquoi voulez-vous que les chapons, les moutons reviennent dans ce monde? pour être encore plumés, châtrés, écorchés et mangés! ils ne sont point assez bêtes de retourner dans un pays où ils ont été si maltraités; pour nous, c'est une différence, nous marchons à deux pieds, nous avons des dents, des ongles; nous pensons peut-être moins qu'une huître, mais nous faisons plus de bruit; et après cela, l'homme est le roi des animaux, quoique sa majesté soit mangée dès son vivant par les poux et après sa mort par les vers. Cela ne fait rien, sa majesté a toujours l'empire sur les animaux; les oies, les dindons n'oseroient lui disputer ce titre. Sa majesté, un couteau à la main, leur couperoit le cou. Mon pere, si les tygres et les ours étoient supérieurs en nombre, croyez-vous qu'ils ne donneroient pas quelques coups de dent à sa majesté? Bon, bon, les tygres ne

prouvent rien, nous sommes le maître des plus foibles, cela prouve toujours que nous sommes les plus forts.

Au reste, nous n'avons pas besoin de preuves physiques pour croire à la vie future, n'avons-nous pas le purgatoire? En quittant ce monde, nous descendons dans cet endroit; par votre confession, je vois que vous aurez de la peine d'attrapper le purgatoire. Mon pere, je serois bien fâché d'y aller. Vous êtes un impie; comment, refuser d'aller en purgatoire! eh! pourquoi ne vouloir point aller en purgatoire? C'est que je n'aime pas la brûlure. Mais quand vous aurez été brûlé, vous jouirez d'un bonheur accompli. Votre purgatoire est de trop: manquer de pain dans ce monde, avoir la fievre, mourir et brûler pour être parfaitement heureux, votre révérence a des notions bien originales du bonheur; il faut être incursé de désirer la félicité à ce prix.

Après plusieurs autres difficultés avec le pere *Barbarigo* de la *Villette-aux-ânes*, je vis qu'il falloit renoncer au tendre espoir de faire des pâques; je quittai le capucin, je ne fis point de pâques, je ne fus point incommodé.



HISTOIRE
DU GRAND POLICHINEL
ET DES
MARIONNETTES CHINOISES.

Le sage philosophe *Oïaron* bâtit à la Chine un temple à la vérité ; l'édifice fut l'admiration de l'empire. Le culte du Dieu de ce temple étoit le pur déisme mêlé à quelques ablutions et au gâteau des rois, qu'on devoit manger en famille en mémoire de la fêve tombée à *Oïaron* dans ce monde, et la raison pour laquelle il se disoit roi des Bramines. Les loix simples de ce temple se réduisoient à ces courtes paroles : *tu aimeras le maître de la nature et les bêtes à deux pieds, qui auront un nez, deux oreilles, une bouche, comme sont placés ton nez, tes oreilles et ta bouche.*

La simplicité de cet ancien édifice subsista quelques siecles ; l'orgueil, l'avarice et la superstition le jetterent bas. On bâtit avec des pierres liées et du marbre travaillé, un superbe panthéon, orné de niches qu'on meubla de marmousets sortis des moules qui avoient formé les pénates des enfans de Numa. Non content d'avoir semé les magots çà et là, on les a jumellés, grouppés ; on a mis dans leurs mains tout ce que l'imagination a suggéré. Le temple n'a plus été qu'un théâtre de marionettes dédié à quelques Polichinels qu'on a mis à la place du sage *Oïaron*.

La canaille, qui ne pense jamais, a trouvé le nouveau temple merveilleux. Elle a rendu ses hommages aux magots, leur a porté son argent. Deux empereurs chinois, des *Colavo*, et des sages se sont élevés contre ce nouvel édifice; on s'est égorgé pendant quelques siecles pour conserver les marionnettes dans le panthéon. Les gens d'esprit fatigués de voir la canaille se déchirer, lassés de se battre pour des morceaux de bois, ont joué au bilboquet comme les autres.

Pour affermir la gloire du nouveau temple, la superstition a couronné celui qui faisoit jouer les marionnettes; dès Bramines et des cabalistiques ignorans se sont mis à crier : voici celui que vous devez croire; car, voyez-vous, il seroit inutile que Polichinel fut immanquable, si la loi étoit immanquable; nous trouvons plus naturel qu'une machine de chair et d'os soit immanquable, qu'une loi qui n'a ni chair ni os; la Chine et le Japon crurent ce galimathias. Pour accompagner Polichinel, on lui donna un certain nombre de scaramouches; et pour les distinguer des menuisiers, des garçons perruquiers et des juifs, on leur donna des feutres distingués.

Polichinel et les marionnettes ont un pieux livre qu'*Oïaron* leur a laissé. Si ce livre est vrai, comme les marionnettes le disent, les consciences de Polichinels et des marionnettes, fussent-elles aussi larges, aussi profondes que l'esprit humain puisse les concevoir, elles n'accorderont jamais les maximes austeres de cet ouvrage avec la vie qu'elles menent. *Oïaron* a défendu hautement les richesses de l'Inde, etles marionnettes sont les plus riches et les plus opulentes de la Chine. *Oïaron* n'avoit pas une pierre pour se reposer : les marionnettes ont des palais audacieux

et brillans ; les trésors du Pérou et du Mogol se perdent sur les murs somptueux ; les coursiers rapides qui les tirent dans des chars azurés, sont aussi superbes que leurs cœurs ; les marionnettes ne marchent que sur des chefs-d'œuvres de l'art. *Oïaron* dans la pauvre boutique de son pere, marchoit sur la poussiere, manquant de tout, et gagnant son pain à la sueur de son corps ; et quelle chere faisoit-il à la maigre cuisine de sa mere, parente aux rois de la Chine, comme tous les pauvres Irlandais se disent alliés à la maison de Stuart ?

La table du grand Polichinel de la Chine et celle de ses marionnettes sont servies délicatement ; leurs repas sont plantureux, l'oiseau de Phase, le coq de Bruyere, le gras ortolan, les enfans des eaux viennent s'offrir à leur avide sensualité ; la terre, l'air, l'océan s'épuisent pour elles ; ah ! si polichinel et ses marionnettes lisoient quelquefois le livre d'*Oïaron* ! mais elles ne lisent point ; ces dames verroient autour de leurs palais mille malheureux qui desirent de ramasser les bonnes miettes qui tombent de leurs tables ; elles entendroient *Lazarille* de *Torme* crier plus haut que la musique qui accompagne leurs repas sensuels ; et si elles mettoient à côté de leurs flacons de *lacrima Christi*, le livre d'*Oïaron*, elles trouveroient leur sentence, car elles s'engraissent de la substance de *Lazarille* de *Torme* ; elles laissent amaigrir les membres d'*Oïaron*, et consument dans l'oisiveté et les plaisirs le patrimoine des pauvres chinois.

Oïaron étoit humble, les marionnettes sont vaines ; elles ont armé les Indes et la Chine pour soutenir l'orgueil de leurs droits ; l'histoire est chargée de guerres odieuses et éternelles, que leurs prétentions ridicules ont occasionnées. *Oïaron* n'étoit pas roi de ce monde ; son royaume

n'étoit point à la Chine, dans l'Europe, ni ailleurs; l'un de ses domestiques faisoit des paniers pour vivre, l'autre jettoit les filets dans la mer du Japon, dans les lacs et rivieres de la Cochinchine. Les marionnettes sont les reines de la marche d'Ancon-bon-bon et de la marche d'ancule-fi-fi; elles ont disposé en souveraines et en téméraires des royaumes du monde. C'étoit bien vraiment aux successeurs des pêcheurs de Japon de distribuer les couronnes, de briser les sceptres, d'ébranler les trônes et d'attenter à l'autorité sacrée des rois! Deux états puissans de la Cochinchine font des conquêtes, et ces conquêtes, dit-on, appartiennent à Polichinel; les rois et les simples ajoutent foi à ces prétentions, à cause que leur loi enseigne que Polichinel et ses marionnettes doivent être pauvres comme l'indigent *Oïaron*. Ces prétentions sur la Cochinchine et les royaumes étoient bêtes; la vérité qui éclaire, dit-on, le théâtre des marionnettes, n'éclairoit alors que leurs sottises.

L'empereur du Japon, pour se captiver la bienveillance de Polichinel, doit tenir son étrier quand il monte à cheval, la Chine croyante doit se prosterner à ses genoux. Comment Polichinel n'a t-il pas appris l'humilité, en contemplant celle d'autrui? car il y a bien des siecles qu'on met ventre à terre à l'aspect de ses pantoufles, comment Polichinel souffre-t-il cette plate et orgueilleuse rubrique? En vérité, Polichinel n'imite point *Oïaron*; il lavoit les pieds à ses domestiques, il étoit humble; hélas! ce sage philosophe pensoit-il de faire un jour de si grands seigneurs? sa morale ne l'annonce pas.

La justice de Polichinel est cruelle: celle d'*Oïaron* étoit pleine de bonté; la miséricorde tenoit son glaive, et s'il frappoit, c'étoit pour corriger; il n'a jamais fait de mal sur la terre,

qu'à un marchand de cochons à qui elle a fait perdre, à propos de bottes, toute sa marchandise. Polichinel a fait brûler les sages, condamné les puissans, damné les histrions, et donné au *Menilou* ceux *qu' Oïaron* envoyoit à *Xénoti*. Le maître a pardonné à ses ennemis : Polichinel a maudi, calomnié un grand empereur du Japon, mis les princes et les mandarins sous les pieds, donné des coups de gaule au représentant du meilleur roi du Pérou ; il a fait déterrer le polichinel son prédécesseur, pour le brûler honteusement à la face de l'univers. Un grand physicien, pour avoir eu raison, a gémi dans ses fers ; il a maudit ceux qui avoient cru aux premieres nouvelles de l'isle de Robinson, et ce jour-là Polichinel fut un sot.

Polichinel est souverain du grand feu, où il brûle et continue de brûler d'honnêtes gens, des gens d'esprit et des philosophes. Plusieurs provinces de la Cochinchine ont tous les ans de ces feux de joie, où ils consument, en invoquant le nom bienfaisant d'*Oïaron*, de très-belles femmes, pour avoir couché avec les hommes qui avoient donné par politesse un nom à leurs enfans. Polichinel et ses marionnettes ont fait couler des fleuves de sang, pour persuader aux Chinois que la voix de Polichinel étoit celle d'*Oïaron*. Les endroits où le législateur a signalé sa bonté, où il a pardonné à ses ennemis, ont été les théâtres de leurs cruautés ; leurs mains coupables ont rougi le pavé où il naquit ; son tombeau a servi d'autel pour immoler leurs victimes ; la montagne où elles chantent le triomphe de sa philosophie, a été trempée du sang de leurs ennemis et de leur maître : les champs d'*Uxu*-d'*Ocquelauxion* ont été couverts de cadavres à la voix d'un bonze cruel ; la province de *Oandreflan* a milité deux cens ans pour conserver les marmou-

sets de Polichinel; Xurispa a vu ses rues jonchées de ses fureurs. Polichinel se glorifie dans ceux qui ont défendu son temple, que leur nombre est petit en comparaison des peuples qu'il a fait égorger à ses prétentions, à son avarice et à son orgueil. Le prophête Mahomet, dont Polichinel déteste la mémoire, a été moins coupable; le législateur de la Mecque n'a fait que passer comme un torrent qui descend des montagnes; et Polichinel, du haut de son panthéon, où le sang et l'imbécillité l'ont affermi, continue à frapper la Chine et la Cochinchine.

Oïaron étoit sage, comment les marionnettes le sont-elles? A l'ombre de leur indulgence intéressée, les filles commettent mille lascivités; leurs palais sont tapissés des figures de l'Arétin; leurs lits sont meublés de la *Docilla Robba* et des *Signors Cuculli*. *Oïaron* a toujours édifié; les Bramines, les marionnettes ont rempli l'histoire et les climats de leurs scandales affreux, pendant deux ou trois cents ans; elles avoient deux ou trois polichinels à la fois; il falloit des batailles pour ranger l'esprit universel du côté du plus fort; la gazette, inconstante comme leurs victoires, annonçoit aux peuples celui auquel ils devoient l'obéissance; un ordinaire c'étoit *Xuxi*, parce qu'il avoit battu *Xixu*; quinze jours après, c'étoit *Xixu*, parce qu'il avoit frotté *Xuxi*; le fort triomphoit du foible, et le vaincu chargé de fers abandonnoit l'infaillibilité à son camarade le plus fort.

Le sang d'*Oïaron* a satisfait pour tous les crimes; l'avarice de Polichinel a taxé les foiblesses humaines: pour un écu chinois, il passe au voisin la misere de faire son ami cocu. Ce commerce et bien d'autres ont enlevé de grands pays à Polichinel; il s'est fâché d'avoir perdu tant de provinces; il les a maudites à cause qu'il les

avoit

avoit perdues ; il a fait le crime, il punit les innocens ; Polichinel a une logique, elle est à lui seul.

C'est par les fruits que vous rapporterez, dit le philosophe *Oïaron*, *que je reconnoîtrai que vous êtes sages.* Polichinel et ses marionnettes n'ont imité que le faste, et n'ont moissonné que des vices. L'envie d'avoir un feutre différent de celui des meûniers, leur fait imaginer des quittances pour l'autre monde, et leur occasionne des sottises dans celui-ci. Tout le fruit que les marionnettes offrent à *Oïaron*, ou mieux, le miracle qu'elles operent, c'est en montrant leur conduite et la loi de leur maître; c'est du noir et du blanc ; c'est le plus grand miracle de leur religion.



SERMON

Prêché par M. l'abbé de Prades, *à la profession de mademoiselle de* Hauteville Tancrede, *aux religieuses* Carmelites *de Paris.*

Je fus invité aux carmelites de Paris à la profession d'une demoiselle de condition ; j'y vis à peu près le spectacle barbare que les Grecs donnerent autrefois en Aulide. Le bucher étoit préparé ; mais Clytemnestre et Achille n'y étoient pas : M. l'archevêque Christophe représentoit le dur Calcas ; la victime couronnée de fleurs avança d'un pas lent vers l'autel. C'étoit une jeune personne de seize ans, d'une beauté éblouissante ; elle versoit des larmes, se mit aux genoux du grand Prêtre, prononça quelques mots, et dans l'instant son cœur fut obligé de se fermer pour toujours. On ne vit point couler le sang de cette nouvelle Iphygénie ; le genre de mort étoit plus effroyable ; le supplice devoit durer soixante et quelques années. L'ennui, le dégoût, le désespoir, un cœur toujours tendre, des sens sans cesse révoltés étoient les bourreaux chargés d'immoler à chaque heure la victime.

On ôta les parures de cette belle fille ; on couvrit son beau sein d'un voile épais ; il étoit ému, il palpitoit : amour, tu sais pour qui ! On enterra ses appas dans des habits grossiers et ridicules. Monsieur l'abbé de Prades monta en chaire, et fit ce discours :

» Que les saints habits dont on vient de vous vêtir, sont beaux, ma chere sœur ! les richesses de l'Inde, les colliers de Tyr, dont l'épouse des

cantiques ornoit son cou blanc quand elle entroit dans la couche voluptueuse de Salomon, n'approchoient point de l'éclat de ces saints guenillons. Dieu le Pere, la Sainte-Vierge, les anges et les saints se sont réjouis dans le ciel au moment que Monseigneur vous a décorée du sacré scapulaire du Mont-Carmel. »

» Vous avez quitté le monde pour entrer dans l'arche de Noé; arche fortunée, qui vous conduira sur les montagnes de l'Arménie heureuse ; tandis que les misérables mondains, semblables aux géans de la fable et de l'Ecriture, seront accablés du poids de leur orgueil, ou submergés dans la mer tempêtueuse de leurs passions. Plus grande que la *femme forte* du sage, vos mains pucelles ont brisé le fuseau et l'éguille ; vous avez généreusement méprisé la gloire d'obéir à un mari, le bien précieux d'élever des enfans dans la sagesse, le bonheur d'être celui de votre maison et de vos domestiques. La *femme forte* de Salomon n'étoit belle qu'aux yeux grossiers des Israélites, race de viperes, enchaînée malheureusement par les mains de Dieu le Pere dans les fers d'une religion de chair et de sang. La loi de grâce, supérieure aux vains élémens de la loi ancienne, a inspiré à votre cœur d'arracher les sentimens du sang ; vous avez renoncé à des parens tendres pour obéir à une étrangere que vous ne connoissez pas, que vous n'aimerez jamais, parce qu'elle ne se rendra jamais aimable ; éternellement concentrée dans le vaste cercle de ses minuties, elle grondera perpétuellement ; elle étudiera avec une application constante, les occasions de vous contrarier ; enflée d'un morceau de parchemin, qui s'aggrandit à ses yeux, elle exercera sur vous un despotisme sans bornes, une autorité sans relâche ; son amour-propre

ne perdra point une virgule de ses droits ; toujours au-delà de la raison, ses décisions seront des oracles ; vous serez contrainte d'adorer l'imbécillité humaine dans sa personne sacrée et bavarde ; enfin, sa charité vous fera sentir pendant soixante et quelques années, que le joug du seigneur est dur ; que la superstition et le fanatisme ont rendu ses fers accablans. »

» Quels secours ne trouverez-vous point dans vos cheres compagnes ? Ces chastes épouses de l'agneau qui fait germer les vierges, pour aimer davantage leurs époux, sont dispensées de s'aimer entr'elles. Leur sensibilité s'attachera à vous tracasser ; leurs yeux veilleront autour de vous pour vous trouver répréhensible ; leurs langues légeres et venimeuses ne se remueront que pour vous prêter des défauts ou vous charger de foiblesses ; votre beauté, ce sujet aujourd'hui de deuil et de larmes pour le monde, vous occasionnera souvent des chagrins ; on trouvera que vous aurez tort d'être la plus belle et la plus jolie de votre communauté : un minois sous le voile veut plaire, comme sous le cabriolet ; cet instinct est né avec votre sexe, et les femmes ne s'en dépouillent point aussi aisément que de leurs habits. Votre esprit vous attirera le reproche usé et misérable d'irréligion ; dans le cloître et dans le siecle, les sots, fâchés d'être sans esprit, se vengent de ceux qui en ont, en les accusant de matérialisme et d'indévotion ; perpétuellement obligée de vivre avec les mêmes masques, que votre vie sera délicieuse ! que vous aurez d'obligations à la tendresse paternelle de vous avoir fait, malgré vous, un sort qu'elle n'enviera jamais pour elle. »

» Des devoirs petits et ennuyeux, et toujours répétés pendant soixante ans, vous anéanti-

ront chaque jour ; des offices longs, où un stupide directeur exigera votre attention quand rien ne pourra la fixer d'ailleurs, vous rendront les hymnes du ciel aussi insipides que les œuvres de *Caraccioli*. Quelle faveur trouverez-vous de chanter les merveilles de l'Eternel, en grec que vous n'entendez point? Quelle fruit retirerez-vous de huit heures de chant, qui ne laisseront rien dans votre cœur ni dans votre esprit? Semblable aux orgues de votre église, vous aurez fait un vain bruit comme elles. »

» O temps perdu, consacré par les saintes rubriques de l'église, que vous êtes cher à ses yeux! O temps perdu, relié dans quatre parties d'un bréviaire ignorant, que vous êtes respectable aux regards de l'épouse militante de l'agneau égorgé! Depuis la fondation du voile, depuis l'imagination des grilles et de la sainte stérilité, l'église, cette mere riche et éclairée, n'a point cessé de vous entretenir parmi les vierges immolées à l'idole du célibat; oui, par la durée de la sottise, on a formé au Très-Haut des peuples qui, semblables aux Dieux de Tyr et de la Babylone, ont des oreilles et n'entendent point. Hélas! mon Dieu, ceux qui ont imaginé ces belles rubriques, étoient comme eux : *Similes illis qui faciunt ea.* »

» L'éducation sage qu'on vous a donnée, ma chere sœur, le bon exemple qui a peut-être toujours marché devant vous, ont détourné de vos regards l'image d'un dieu charmant et redoutable ; vous ne le connoissez pas encore ; hélas! il est dans vos yeux, dans l'air que vous respirez ; il s'exprimera un jour par vos soupirs : s'il ne s'est pas encore montré à vous, il craignoit votre âge ; sa nudité auroit effrayé la timidité de vos jours naissans ; il se fera sentir à votre cœur ; il entre aisément dans la soli-

tude ; la retraite le nourrit. Hélas ! faut-il vous annoncer qu'un dieu si beau gémira de vous être terrible ; semblable à la triste Héloïse, vos yeux désespérés verront descendre Abeilard avec Jesus et Marie sur l'autel ; vous les verrez tous trois dans le saint des saints, et Abeilard, votre cher Abeilard, l'emportera assurément sur Jesus et Marie. Votre ame, enveloppée de vos sens, trouvera dans chacun d'eux un ennemi insidieux ; vos efforts seront impuissans pour repousser les attraits du plaisir qu'ils vous offriront ; vous verrez derriere vous les mirthes que vous avez foulé sous vos pieds, un océan de douleurs ; autour de vous, des amans heureux et couronnés de roses, qui chanteront les faveurs de leur maître ; et dans le cruel avenir, le désespoir et la mort, comme les termes desirables de vos malheurs. »

» Vos jours, humectés de vos larmes, se consumeront dans la tristesse ; vous chercherez le bonheur, il n'en est pas sans l'amour ; ce dieu adoucit les labeurs pénibles des paysannes, les soins inquiets des meres : ce tendre enfant est leur récompense ; il soulage le soir des travaux de la journée ; un seul de ses regards leur suffit. O charmes du péché originel ! ô concupiscence ! que feroit l'univers sans toi ! »

» La félicité que votre état vous présente est encore dans l'avenir ; quelle force d'esprit ne faut-il pas pour se pénétrer d'un bonheur invisible, qui nous prive de la vie et des plaisirs les plus séduisans ? Que de secours ! que de machines pour élever l'ame vers un pays inconnu ? pays ingrat ! qu'il faut acheter aux dépens de ses sens, de ses goûts les plus simples et les plus naturels. Ce détachement du monde est une maladie de l'ame, ou le fruit de la vieillesse du sage, et vous vous flattez d'être vieille comme le sage, à seize ans. »

O maître de la nature ! est-ce en détruisant ton ouvrage qu'on devient cher à tes yeux ? Tu n'as jamais parlé à l'homme que par le plaisir ; tu n'entretiens son existence qu'en flattant ses sens ; la concupiscence, cet appas attrayant qui force la nature à se reproduire, est l'œuvre puissant de ta sagesse. Cette innocente vient de promettre d'effacer ce que ta main a gravé sur sa chair ; c'est une hypocrite trompée par d'autres hypocrites qui, en s'en imposant à elles-mêmes, se vantent de dompter la nature : tu es le créateur ; elle vient jurer à tes pieds d'anéantir ce que ta main féconde a formé. »

» Entrez un moment, ma chere sœur, sous ces toits rustiques, où repose cette sensible mere entourée de soins, accablée de fatigues ; elle dort ; mais comment ? avec un œil ouvert sur ses enfans ; elle a fixé, pendant la journée, chaque heure du temps qui s'envole, par des travaux utiles. Si elle repose un instant, c'est dans les bras de l'amour, et pour nous donner les hommes les plus nécessaires à nos besoins. Etes-vous, mes sœurs, aussi agréables au Seigneur ? Vous menez, dans le sein de l'oisiveté, une vie plate et inutile ; vous n'avez ni les soins intarissables des meres, ni les travaux pénibles qui les consument chaque jour. Quel bien faites-vous à l'humanité ? Vous surchargez la terre d'un poids massif vos mains désœuvrés font des chapelets, des petits cœurs brodés et des confitures pour le cher directeur. »

» Pere calculateur, mere intéressée, dont les mains avares ont traîné cette victime à l'autel, réjouissez-vous ! le *oui* est prononcé, que vos cœurs s'épanouissent ! ah bourreaux ! barbares ! croyez-vous que le maître de la nature n'ait pas votre sacrifice en horreur ? Le poignard de la superstition, que l'église, pour faciliter vos

homicides, a osé mettre sur ses autels, vous a servi utilement ; vous venez de le plonger avec pompe dans le sein de cette innocente. O Dieu des temps ! ô pere de la vérité ! ô Dieu de Voltaire et le mien ! peux-tu voir d'un œil indifférent infecter dans le sein de cette fille les germes vigoureux de ta fécondité ? Tu crées sans cesse ; tu commandes à l'homme de t'imiter ; peux-tu voir briser tranquillement tes images ? Les loix sages du royaume ont condamné à mort les filles qui détruisoient leur fruit ; la contagieuse superstition honore, respecte, sanctifie celles qui dessechent les sources de la génération (1).

» Chrétiens auditeurs, accourez à cette cérémonie pour vous édifier : que vous êtes bêtes ! Quel sujet de gloire, de triomphe, d'édification tirerez-vous d'une vertu stérile qui ne produit rien ? Vous voyez chaque jour détruire l'humanité sur vos autels, et vous bénissez le couteau éternel qui moissonne la société ; vos campagnes manquent de bras et vous les anéantissez encore dans les cloîtres. Ah malheureux ! non contens d'égorger au son des trompettes, de massacrer au bruit des timbales la moitié de votre espece, vous venez encore avec la grosse harmonie de votre vieux chant grégorien, chanter le *Te Deum*, à cause qu'une fille ne sera plus mere ; que votre stupidité est grande ! vous êtes semblables à un seigneur de village qui mettroit six mille journaux de terre en jachere pendant soixante ans pour glorifier celui qui fait germer la terre.

O LOUIS ! ô mon roi ! si semblable au maître

---

(1) Il n'y a que les sots, les convulsionnaires, les fanatiques et les ennemis de l'Etat qui puissent croire ou prêcher que le célibat est préférable à l'état du mariage.

de la nature par la beauté de ton cœur ; si supérieur aux autres rois par ton humanité, n'empêcheras-tu point ces sacrifices? Ton ame, toujours éveillée au bonheur de ton peuple, ne défendra-t-elle pas à la jeunesse de prendre le couteau de la superstition avant trente ans? Parle, ô grand roi! et ta voix, comme les trompettes de *Jéricho*, fera tomber ces murs grossiers ou gémissent tant de malheureuses victimes si nécessaires au besoin de l'Etat. »

L'orateur s'adressant à monseigneur *Christophe*, lui dit : « Vous êtes incontestablement, monseigneur, l'*Aigle* des *Visigots*, *l'Ambroise* des *Ostrogots*, le *Chrisostôme* des *Gaulois*, et *l'Augustin* de *l'Isle de Notre-Dame* : la noble défense de la bulle, la création des billets de confession et le refus constant des sacremens vous rendront toujours agréable au Dieu des miséricordes ; ces passeports refusés si charitablement aux ames qui ne peuvent aller, dites-vous, en paradis sans ces passeports, feront l'éloge de votre discernement. Qu'il est grand, monseigneur, d'obéir au P. *Patouillet* et à la Grace! continuez d'entretenir cette sainte mésintelligence dans l'église ; elle prouve à l'univers que le fanatisme ne peut quitter nos autels ; c'est à votre grandeur que *Paul* a remis l'épée dont la superstition a décoré les tableaux ; c'est de ce glaive qu'il faut frapper les enfans de *Quesnel*, de *Jansenius*, et les philosophes seuls adorateurs du vrai Dieu. Le ciel prépare à vos victoires les honneurs dont il combla le révérend Pere *Inigo* ; oui, monseigneur, vous coucherez en paradis avec le pere *Ignace* ; vous pourrez lécher les moustaches précieuses qu'il laissa sur l'autel de *Monferrat*; vous tiendrez en main cette immortelle rapiere qu'il attacha à l'image miraculeuse de *Marie*. »

Les prédicateurs, pour se captiver la bienlance des couvens, sont dans l'usage de louer la supérieure dans leur sermon ; l'orateur se tournant vers la révérende mere, entonna ainsi son éloge :

« Le cloître s'ouvre à mes yeux ; mon œil profane ose pénétrer ce bercail impénétrable, où gissent les vertus et le murmure ! Ah chrétiens ! que vois-je ? Levez les yeux vers ce sanctuaire ; admirez cette sainte supérieure, le modele parfait du bon Jesus et de la Sainte-Vierge ! elle est tendre comme Marie ; elle se fait enfant comme Jesus pour s'abaisser jusqu'à ses sœurs ; oui, elle ne dédaigne pas quelquefois de causer avec elles dans les heures de récréation ; si elle ordonne des châtimens, c'est le zele qui les dicte ; si elle donne des conseils, c'est l'*Ange-gardien* du couvent, le pere directeur qui parle ; si elle est sans cesse au parloir, c'est pour y étaler, avec une modestie religieuse, le petit orgueil de ses titres, édifier, comme son frere *Vert-Vert*, les cadavres et les morts du siecle. Que de soins ne s'est-elle pas donnés pour embellir le couvent ! Madame a fait broder les nouveaux gradins de l'autel du *Sacré cœur*, un habit couleur de rose à *Notre-Dame de la Compassion*, fait présent d'un beau collier de grénats au chien de *S. Roch*, et des manchettes brodées au cochon de *S. Antoine*.

» Que votre mérite est grand, madame ! que vos vertus sont sublimes ! votre piété est celle de *Jephté* pour sa fille ; la force de votre esprit, la main rude de *Judith* et le bras nerveux de *Samson ;* votre voix, le son destructif des trompettes de *Jéricho ;* vos yeux, ce soleil que *Josué* arrêta sur le hameau de *Gabaan ;* votre sainte allégresse, la joie du chien de *Tobie*, qui remuoit si joliment la queue ; votre pru-

dence, celle de *David*, quand il coupa pendant la nuit un morceau de la chemise de *Saül*; votre zele éclairé, celui du prêtre *Joyada*, quand il fit indignement massacrer la reine légitime; votre discernement dans les châtimens, la fureur des enfans de *Jacob*, quand ils furent à *Sichem* égorger lâchement un peuple qui s'étoit bêtement coupé son prépuce; enfin, madame, vous êtes semblable aux vieux livres, et les vieux livres sont semblables à vous; c'est pour leur ressembler davantage, que vous déraisonnez si souvent; tout ce que vous dites sont des mystères; il en falloit au ciel pour se rendre compréhensible à la foiblesse humaine: vivez, madame, mais ne bornez point votre gloire à vivre dans le cœur de vos sœurs, songez à vivre dans l'éternité: les anges apprendront vos vertus à la terre, le jour les racontera à la nuit, et la nuit les redira au jour. Dans le dernier instant du monde, les philosophes vous verront avec étonnement sur la chaire des douze tributs pour juger encore le prochain et la terre. *Claudite jam rivos sat prata bibere*: c'étoit par ces paroles, que l'apôtre *S. Jacques* louoit autrefois la mere supérieure des *Carmelites* de *Jérusalem*: *Claudite jam rivos*. Elevez, crioit-il, la voix pour annoncer la gloire de la mere Prieure; *Sat prata bibere*; c'est le miroir de la sagesse et du bon exemple.. Ainsi soit-il ».

Le sermon de M. l'abbé *de Prades* fut très-censuré par les Rabbins de *Sorbonne*. Cette piece me donna envie de courir les prédicateurs de Paris; je savourois la manne filtrée et légere du pere *de la Neuville*; j'admirois l'arrangement de ses petites phrases, le choix de ses jolis mots. Je suivis les sermons galans de M. l'abbé *de la Tour-du-Pin*, qui ne convertissoient personne. Des gens d'esprit raisonnoient

sur ces pieces, et disoient mille impiétés ; ils trouvoient ces discours offensans pour le maître de la nature : selon eux, ces grands orateurs chrétiens ne reconnoissoient point le vrai Dieu ; où ont-ils été le chercher ? aux enfers, disoient-ils ; le premier législateur qui osa épouvanter les hommes en allumant le *Tenare*, étoit un monstre ; il doutoit sans doute de l'existence de Dieu, ou vouloit porter les hommes à le détester ? Quelle idée vouloit-il donner du Créateur, en le dépeignant comme *Saturne*, qui dévore ses enfans.

Les hommes qui avoient existé, ceux qui vivoient encore, ne voyoient autour d'eux que des signes de la bonté de Dieu, le soleil se lever constamment, la terre germer ses fruits, et le plaisir répandu sur-tout ce qui respire : tant de bienfaits pouvoient-ils faire éclore dans le cerveau des législateurs la pensée d'un Dieu terrible ? Un tyran gagne-t-il les cœurs ? Peut-on aimer celui qu'on craint ? Si Dieu signale sa bonté dans ce monde, s'il partage également ses dons à tous les hommes, pourquoi leur feroit-il du mal dans un autre monde ? Sa conduite dans celui-ci annonce-t-elle qu'il en tiendra une autre après la mort.



LES ÉTUDES.

Qu'on prodigue bien inutilement les années d'or de l'homme par les études dont on l'amuse ! On use sans épargne le matin de la journée qu'il reste sur la terre, à remplir sa tête de choses étrangeres à la vie usuelle et à son bien-être.

Dès les premiers cris de son enfance, on fait taire la langue de la nature, qui vouloit s'accentuer sur ses levres naissantes, pour lui apprendre je ne sais quel maussade idiôme qu'il ne saura jamais qu'imparfaitement. Jean-Jacques, ce philosophe que la raison pourroit quelquefois réclamer, ne paroît pas sur ce sujet plus conséquent que tous les hommes ses ennemis. Aux côtés de la mere d'*Emile*, je vois sa douce impatience hâter l'instant de l'accouchement pour se charger plutôt de l'éleve, ou de l'homme qu'il doit donner à la nature ; mais tient-il l'enfant de son imagination dans ses bras, il en étouffe aussitôt les accens naturels, et se presse, comme les autres, de lui développer l'inutile pauvreté de son idiôme.

L'homme doit naître avec un langage qui lui soit propre : ne pourrions-nous pas, sans nous arrêter davantage au merveilleux de la tour de *Babel*, retrouver la langue des hommes ? L'académie, qui propose des prix et des lauriers à des antiquités grecques, ne pourroit-elle pas tenter de trouver cette premiere langue des hommes ?

Les accens variés des oiseaux les distinguent autant que leurs différens plumages ; tous les hommes ont un nez, des oreilles ; je les recon-

nois à leur figure ; mais dès qu'ils parlent, je marche parmi mes semblables sans les entendre ; chaque fois que je change de chevaux de poste, j'ai besoin d'un autre idiôme, ou d'un dictionnaire pour me rendre intelligible ; dans vingt-quatre heures, il me faut dix volumes, et les entendre pour demander les choses les plus nécessaires à la vie ; et si je tombe malade, je péris faute de savoir le *Calepin hollandais*.

La premiere langue est-elle une de celles qu'on parle aujourd'hui dans l'univers? Cette question est celle d'un sot ou d'une académie ; il n'est permis qu'à un stupide Flamand de bâtir un *in-folio* pour s'assurer que son détestable baragouin est le premier accent du monde.

Les hommes ont-ils un langage naturel ? Cette demande n'a pas besoin de réponse ; une société ne peut subsister sans langage. La langue de la nature doit être simple et lente à apprendre ; cette lenteur est nécessaire pour nous donner des notions plus claires des objets qui nous environnent, et former plus solidement notre intelligence : avec cette langue, nous serions peut-être moins agréables, moins étourdis, et beaucoup plus tard des gens de l'extrême bonne compagnie ; mais le bon sens vaut bien l'avantage d'être étourdi ; nos agrémens et nos bonnes compagnies sont cause que nous ne pouvons jamais être avec nous-mêmes ; il nous faut toujours des vivans ou des morts ; cette nécessité est bien triste.

Si ces courtes réflexions, que je fais peut-être dans un moment où je déraisonne, n'apprennent rien à l'humanité, elles prouveront au moins l'inutilité d'apprendre aux enfans une autre langue que celle de leur pays, et condamneront l'usage abusif d'user leur temps à des études inutiles à la société.

Que de bêtises n'entassons-nous pas dans la mémoire des enfans ? A quoi leur sert notre métaphysique ? Ne vaudroit-il pas mieux leur donner une idée de l'anatomie ? On leur enseigne à connoître la carte, la sphere, le blason, et on leur laisse ignorer la structure de leur corps, si nécessaire à leur conservation et à la gloire de l'Etat. Pourquoi ne pas leur donner un précis des maladies qui affligent plus ordinairement les hommes, leurs tableaux, leurs symptômes, les simples qui les guérissent, les soins que l'on doit prendre de la santé, comme il faut se conduire étant malade ? car les infirmes sont presque tous des enfans ; ils consultent le médecin, l'apothicaire et les sœurs du pot.

Dans ce cours d'étude nécessaire à la vie, on peindroit aux enfans, avec les couleurs d'*Esculape*, les suites fâcheuses de l'ivresse et de la débauche ; la crainte les rendroit sobres et continens. Ces connoissances ne seroient-elles pas plus utiles que l'animal du côté de la chose ou de notre côté.

Les universités sont inutiles ; les villes où elles sont établies sont la plupart sans commerce et sans action.

Les universités font tomber les bras du peuple ; l'aisance de faire apprendre le latin à bon compte aux enfans, donne des idées riantes aux peres et meres ; les appointemens et le faste petit et comique des docteurs, achevent de leur faire tourner la tête.

Cent mille hommes organisés pour agiter la navette, ou robustement constitués pour fendre le sein ingrat de la terre, quittent le métier ou la charrue de leur pere pour augmenter les universités ou les servir. Un peuple immense de gredins ou de paysans sacrés paroît tout-à-coup sur les bancs des écoles, et des gens néces-

saires aux arts utiles, deviennent les gargotiers et les valets-de-chambre des suppots des académies.

La logique, ce petit savoir encore adoré dans nos universités de province, est la honte durable de l'esprit humain : a-t-on pu croire que l'art du sillogisme étoit le plus grand instrument de la raison? « Si nous faisons réflexions sur les actions de notre esprit, dit M. *Locke*, nous trouverons que nous raisonnons mieux et plus clairement lorsque nous observons seulement la connexion des preuves, sans réduire nos pensées à une regle ou forme sillogistique : aussi voyons-nous quantité de gens qui raisonnent d'une maniere fort nette et fort juste, quoiqu'ils ne savent point faire de sillogismes en forme. Quiconque prendra la peine de considérer la plus grande partie de l'Asie et de l'Amérique, y trouvera des hommes qui raisonnent peut-être aussi bien que lui, sans avoir jamais ouï parler de sillogismes. Si le sillogisme étoit le meilleur moyen de mettre notre raison en exercice, Dieu se seroit contenté de nous donner d'abord des pieds et des mains, et eût laissé à M. *Aristote* le soin de nous rendre raisonnables. »

Cet argument de *Locke*, que la raison inspire aux hommes, n'a pas encore interrompu dans de certaines universités les plates questions et l'usage ridicule de disputer : *Si Pierre est Jacques*, ou *si Pierre n'est pas Jacques? Si l'on peut être le même jour pendu à Rome et marié à Paris? Si le mot* Blictri, *hors ou dedans la proposition, peut signifier quelque chose? Si la nature angélique*, specificè sumpta, *est universelle dans l'hypothèse de* S. Thomas? *Si le désir inné de la connoissance de la métaphysique a été la cause de la chute d'*Adam?

Si

Si l'arbre de Porphire *est bien certainement l'arbre fameux de la connoissance du bien et du mal, que Dieu avoit mis dans le jardin d'*Eden. *An praeter esse reale actualis essentiae, sit aliud esse necessarium quo res actualiter existat?* Il est inutile de traduire cette question de *Suarès*, dit un *anglais*, parce que ceux qui n'entendent pas le latin, la comprendront autant que ceux qui l'entendent.

Le jacobin *Thomas*, docteur angélique et le bœuf de l'école, selon *Albert le petit* (1), est fort cité en logique. C'est d'après lui qu'on soutient : *que la nature ne fournit des femmes que lorsque l'imperfection de la matiere n'a pu parvenir au sexe parfait.* Que ce raisonnement est pitoyable ! La nature, en travaillant à sa conservation, n'auroit-elle pas pour but de produire l'être sans lequel elle ne peut se conserver ? On soutient encore, d'après les saints peres, qu'Adam, *avant sa chute, étoit avantagé d'une faculté générative, constante et non interrompue.* Nous avons perdu cette continuelle faculté prolifique ; nous n'en voyons plus qu'une foible image dans les *cordéliers* et les *carmes* du grand couvent.

C'est avec ce profond savoir, appellé *la clef des sciences*, qu'un jeune homme ouvre la porte du temple du *goût*. La théologie, qui jure toujours par son grand *Thomas*, soutient encore dans nos universités borgnes, les questions dont ce docteur angélique et déraisonnable a déshonoré l'esprit humain. Nos *rabbins de* Sor-

(1) Le frere *Albert*, jacobin, fut surnommé *le Grand* dans un siecle où tout étoit petit ; il a laissé aux Dominicains, ses héritiers, soixante *in-folio*, où il y a moins de bon sens, de goût et d'esprit, que dans un almanach chantant.

bonne, éblouis du compliment lâché d'un crucifix de *Naples*, s'imaginent que *Thomas* a composé sous la dictée du *Saint-Esprit*. Il ne faut qu'entendre l'angélique pour être convaincu qu'il cherchoit quelquefois à déshonorer le créateur. Il demande : *Si Dieu aime mieux un ange possible, qu'une mouche actuellement existante ? si les anges ont le matin une connoissance plus claire des choses, que l'après-midi ? si chaque ange entend ce qu'un ange dit à l'autre ? si les anges passent d'une extrêmité à l'autre sans passer par le milieu ? si un diable peut en illuminer un autre ? si la création du monde a été finie en six jours, à cause que six est le nombre le plus parfait ?* ou *si le nombre six est le plus parfait, parce que la création a été faite en six jours ? si les saints ressusciteront avec leurs intestins ? s'il y a un instant dans la génération divine ?* Cette proposition : *Dieu le pere hait son fils, est-elle possible ? Dieu a-t-il pu s'unir personnellement à une femme, en cas que Dieu se communiquât à la nature cucurbite ? comment cette heureuse et divine Citrouille prêcheroit-elle ? feroit-elle des miracles ? Sera-t-il permis de boire et de manger après la résurrection ? Le paradis est-il grand ? les anges ont-ils les ailes bien longues ? que faudroit-il faire s'il tomboit une mouche, un bœuf dans le calice après la consécration ?*



HISTOIRE

Du révérendissime et illustrissime Pere CHRISTOPHE CHOULAAMBA, *curé de la* Villette-aux-Anes.

IL y avoit à la *Villette-aux-Anes* un curé qui faisoit joliment des almanachs. Les Anglais, toujours fiers, capricieux et brouillons, venoient manger nos pommes de terre jusqu'à Paris. Le roi de France avoit besoin de malédictions pour chasser de ses Etats les dogues britanniques. Dans ce temps là, on arrêtoit une armée avec un anathême; on faisoit taire le canon avec celui de la messe ; c'est un secret que les papes ont perdu. *Choulaamba* avoit les meilleures malédictions du royaume ; le roi étoit curieux de les avoir de la premiere main.

Sa majesté s'ennuyoit depuis long-temps d'avoir à la cour la plate figure d'un riche *butor :* pour s'en défaire, elle le nomma ambassadeur extraordinaire à la *Villette-aux-Anes.* Le butor devoit représenter sa majesté : pour annoncer l'opulence et la grandeur de son maître, il fit acheter beaucoup de bêtes, prit les gueux les mieux tournés de Paris, fit galonner et barioler beaucoup d'habits. Le jour qu'il partit pour l'ambassade, la cour vint voir passer les bêtes et examiner la beauté des gueux.

La marche commençoit par un suisse, le plus gros des *Treize-Cantons ;* il avoit une paire de moustaches à ravir ; les dames convenoient qu'elles étoient du dernier mieux, de la bonne faiseuse, et superlativement noires. Un timbalier, quatre trompettes, en habits bleus, pare-

mens verts, galonnés dessous et dessus toutes les coutures, précédoient cinquante chevaux de main, tenus par cent palfreniers, qui alloient à pied crainte de fatiguer les chevaux. Trois fripons d'intendans, habillés d'un fin drap pompadour, broché d'or, suivoient les chevaux. Dix pages de son excellence, en habits de gala, escortoient quatre brillans carrosses; le premier de ces carrosses contenoit dans la personne du secrétaire, toute l'intelligence de l'ambassadeur; le second étoit vuide; le troisieme étoit exactement rempli par la rotondité de *son Excellence elle-même;* le quatrieme avoit cinq roues, encrustées de glaces; les cinq roues ne servoient à rien, non plus que le carrosse; mais selon l'étiquette des ambassadeurs, il faut toujours à leur suite des gens et des carrosses inutiles.

La cour trouva l'équipage merveilleux, divin; certains courtisans assuroient que ce bon goût n'étoit pas de l'invention de *son Excellence;* on rioit; on demandoit comment *Monseigneur* s'acquitteroit de sa commission? Bon, disoit-on, il se formera en chemin avec les chevaux; les bêtes s'entendent: au reste, il a un secrétaire fort habile, et ses instructions digérées comme çà. Cette procession arriva à la porte du curé de la *Villette-aux-Anes*. L'ambassadeur fut reçu par les marguilliers de la paroisse, le *magister* à la tête, et la servante du curé à la queue. On conduisoit *son Excellence* à l'audience; le curé fit ouvrir les deux battans de sa cuisine, et l'envoyé le harangua ainsi:

CHER ET BIEN AMÉ,

» Le roi mon maître a besoin de vos malédictions; les Anglais viennent manger nos pommes de terre jusqu'à Paris; sa majesté

m'ordonne de vous conduire en triomphe à la cour, pour maudire les Anglais dans ce monde-ci et dans l'autre. »

Le curé, sans répondre à l'ambassadeur, fit fermer à l'instant les deux battans de sa cuisine. Ce procédé étonna le représentant du roi des Gaules. Les deux secrétaires conférerent ensemble; celui du curé se plaignit que son maître ayant le droit de porter un bonnet et des talons rouges, l'ambassadeur, dans toute sa harangue, ne l'avoit pas honoré d'un petit mot d'*éminence*; il protesta qu'on n'auroit pas les malédictions du curé, si l'on ne rendoit à ses talons rouges les honneurs qui leur étoient dus. L'ambassadeur fit répondre au secrétaire du curé qu'il n'y avoit pas un seul mot d'*éminence* dans son catéchisme d'ambassade; qu'il ne pouvoit, sans encourir les disgraces du roi son maître, s'écarter d'une virgule de son catéchisme historique; qu'il alloit cependant en instruire sa cour.

L'ambassadeur dépêcha un courier extraordinaire. On fut six mois à chercher les moyens d'accommoder la cour de Versailles et le presbytere de la *Villette-aux-Anes*; on consulta le méchant dictionnaire de Trévoux, le méchant dictionnaire de l'académie, et tous les méchans dictionnaires, pour trouver un mot qui ne fut ni figue, ni raisin. Pendant qu'on fouilloit dans les dictionnaires, les Anglais mangeoient les pommes de terre et dévastoient la France.

Pressé d'avoir des malédictions, on tint un conseil extraordinaire. Un commis du bureau de la guerre, qui connoissoit le protocole de la vanité, les petites étiquettes et les simagrées des cours, dit qu'il falloit, pour accorder le titre d'*éminence* au curé de la *Villette-aux-Anes*, sans compromettre la majesté du trône, obliger *sa revérence* à donner à ses talons une

ligne et demie de hauteur plus qu'aux talons ordinaires des curés, et que les susdits talons seroient couverts d'une peau de maroquin rouge ; que l'ambassadeur vérifieroit la hauteur, la couleur des talons, en prendroit acte, dresseroit un manifeste qu'on enverroit à toutes les cours souveraines de l'Europe ; qu'alors on prodigueroit sans risque et avec plus de fondement le titre d'*éminence* à monsieur le curé de la *Villette-aux-Anes*.

L'ambassadeur ayant exactement rempli les vues de sa cour, mesuré avec la derniere précision les talons du curé, vérifié leur couleur, il lui donna de l'*éminence*. Le pasteur, enflé comme un balon et satisfait de la France, assura l'envoyé que ses malédictions étoient au service du roi son maître.

L'ambassadeur déploya les présens que la cour envoyoit au curé. Il lui donna entr'autres un beau bréviaire de *veau*, doré sur tranche, en lui disant : Comme *Sa Majesté* est très-persuadée que vous ne dites pas votre bréviaire à cause qu'avec quatre cens mille livres de bénéfices, il n'est pas naturel que vous eussiez la faculté et les moyens d'acheter un bréviaire, elle vous prie d'agréer celui-ci de sa main royale et bienfaisante. Voici deux lits jumeaux pour votre éminence et sa gracieuse gouvernante. Le roi mon maître est un souverain trop galant pour oublier les dames; voici encore une belle paire de cornes de cerf que sa majesté a pris dans la forêt de Fontainebleau. Ces cornes indisposerent la maîtresse de M. le curé ; mais le secrétaire de l'ambassade, qui étoit d'une très-jolie figure, raccommoda cette affaire en couchant avec elle.

Son éminence fit de beaux présens à l'ambassadeur ; elle lui donna un des cailloux qui

avoient assommé Saint-Etienne ; un morceau de la corde qui avoit étranglé le bon larron, une dormeuse et un cabriolet de la Sainte-Vierge, un morceau de l'oreille de la vraie croix, et deux chauffoirs des onze mille vierges.

Le curé de la *Villette* partit avec l'ambassadeur et le cortege. Son *éminence* étoit montée sur un âne. En chemin, Saint-Georges, patron de l'Angleterre, se présenta vis-à-vis de la monture du curé, lui offrant deux bottes de foin. L'animal, qui avoit son libre arbitre, arrêta au milieu du chemin, indéterminé, comme on dit dans l'école, laquelle des deux bottes il choisiroit ; son maître l'accabloit de coups de fouet ; l'âne, pour prouver l'excellence, la vérité du libre arbitre, et faire triompher la *Sorbonne*, lui dit, d'un ton vraiment doctoral : « Pourquoi me frappes-tu ? j'ai mon libre arbitre. Saint-Georges apparut alors au curé et lui dit : « Ne t'avises pas de maudire mes anglais ; tu sais que j'ai coupé le bout du nez à mon confrere *Denis ;* tu n'es pas mon confrere, je te le couperois tout entier, pour faire enrager ta gouvernante. Ce colloque de l'âne et de Saint-Georges, se tint, dit l'histoire, au milieu du cortege, devant l'ambassadeur, et personne ne l'entendit. Cela paroît incroyable ; cependant celui qui a fait cette histoire a de l'esprit ; on assure même qu'il ne ment jamais.

Le curé de la *Villette-aux-Anes* arriva à la cour. Il avoit encore un pied dans l'étrier, qu'on commençoit déjà à tirer sur lui. Ce prélat, disoit-on, vient-il résider à la cour ? n'avons-nous pas assez de ces résidens à cheveux plats ? Quel mauvais goût ! Le roi va-t-il donner dans les prêtres ? Ces gens là ne sont point bons à faire des amis, disoit M. le comte *de Tourné*, gentilhommme ordinaire de la chambre. Sa

majesté, disoit un autre, a beaucoup d'intelligence, un bon sens droit; elle voit aussi bien et mieux que ses ministres, mais elle n'a pas assez de confiance en ses talens; la bonté de son cœur l'empêche quelquefois de suivre les lumieres de son esprit : avec autant d'humanité qu'elle en a, elle se passeroit bien de ministres, si elle le vouloit, et encore mieux de prêtres.

On conduisit monsieur le curé sur l'observatoire, orné ce jour là des plus belles tapisseries des Gobelins. *Choulaamba*, dans la crainte de déplaire au fier Saint-Georges, combla les Anglais de bénédictions. Le roi et la cour se moquerent du curé; ses almanachs furent décriés; les libraires qui vendoient ses guides-ânes, n'y perdirent rien; ils débiterent en revanche cent mauvaises plaisanteries qui coururent sur son compte. *L'art de faire des garçons et des filles, et de les baptiser chrétiennement*, dédié à la servante de M. le curé de la *Villette-aux-Anes; Entretien de M. l'abbé* Griset, *grand-pénitencier de Notre-Dame; autre du curé de la* Villette-aux-Anes *et de son âne, sur la nécessité d'excommunier les comédiens et de bénir les Anglais; l'Enfant-trouvé, ou le Tourne-broche du curé de la* Villette-aux-Anes; *l'art de porter son bréviaire sans le dire, ouvrage très-commode pour le curé de la* Villette-aux-Anes.

Le curé, honteux d'être hué, persifflé de la cour, de la ville et de la province, demanda quelques jours après une audience particuliere des ministres, auxquels il tint ce discours : « Si je n'ai point maudit les Anglais, vous devez en savoir gré à ma politique; les malédictions des prêtres et les bénédictions des demoiselles du monde ont à peu près les mêmes succès ».

» Vous avez cédé, messieurs, aux corsaires bretons certains pays où il tombe beaucoup de

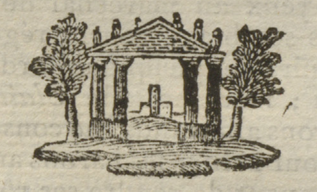
neige et où il croît beaucoup de poil. Pour dégéler le cœur des nouveaux conquérans de ces contrées glacées, et les empêcher de manger vos pommes de terre, j'ai un expédient bien plus sûr que les malédictions que vous demandiez. Envoyez au Canada vos filles de théâtre; la *Gauthier*, qui se panche en avant sur les planches, afin d'exciter l'admiration des spectateurs (coutume qu'elle observe encore en touchant à son douzieme lustre), réussira mieux au Canada qu'à Paris, où le soin d'étaler les charmes flétris de sa gorge, lui a rarement concilié la bienveillance du parterre; madame *le Kain*, qui fait cent infidélités par an en Europe, en fera trois cents en Amérique; mademoiselle *Mouche*, qui est honnête, et qui commence lentement et voluptueusement sa fortune par la piece de 12 sols, ne renchérira pas les denrées; madame *Préville*, qui joue froidement ses rôles, les rendra encore plus froidement sur un terrain plus froid; son jeu la rapprochera encore davantage du goût anglais; madame *Favart*, qui a fermé les yeux au maréchal de Saxe, qui mourut dans ses bras, pourra régner sur les derniers soupirs de quelque milord attaqué de consomption; mademoiselle *Clairon*, qui a ruiné des barons allemands, ne consultera point les avocats pour ruiner les barons anglais; la... qui se soule avant de rendre ses rôles; la...... qui s'enivre après avoir dansé sur les planches de l'opéra; la..... la... &c. pourront tenter les honnêtes gens d'Albion, qui se soulent comme les honnêtes gens du Port-au-blé. »

» Pour réussir plus aisément, vous apprendrez à ces femmes à médire des Français, du pape, et à boire du punch : c'est la premiere éducation qu'on donne aux Anglais. Les nouveaux maîtres du Canada trinqueront, du goût

pour elles, se fixeront dans leurs conquêtes, et ne viendront plus manger vos pommes de terre ».

On suivit les conseils du curé de la *Villette-aux-Anes*, et en sacrifiant de la neige, du poil et des filles, nous conservâmes nos topinambours.

Saint-Georges, fâché de l'invention du curé de la *Villette-aux-Anes*, jetta des hauts cris dans le ciel. Je suis un sot, disoit-il; falloit-il me fier à un prêtre? avois-je besoin de faire la dépense d'un miracle, de faire parler une bête? Mon pouvoir céleste appréhendoit-il pour les Anglais les malédictions d'un homme? Je n'avois qu'à rendre ces malédictions infructueuses; mais dans le ciel comme sur la terre, *on ne s'avise jamais de tout.*



LES MAUVAIS RAISONNEMENS DE MA GRAND-MÈRE.

MA grand-mere étoit la plus bavarde femelle de la Chine, et la plus jolie femme de Pékin ; elle faisoit des enfans aussi régulierement que sa chatte faisoit des petits ; tout le temps de sa grossesse, elle chantoit pouille à mon grand-pere, qui étoit un très-bon bon-homme. Cette femme soutenoit, avec toute l'opiniâtreté d'un docteur ultramontain, que l'infaillibilité humaine etoit le partage constant de son sexe. Oui, disoit-elle, avec sa chaleur ordinaire, le sexe masculin ne raisonne pas. Ce que je trouve de platement pitoyable dans ce monde, le plus misérable possible, c'est le bonheur offensant de ces chiens d'hommes, qui nous font des enfans avec une tranquillité qui vous donne de l'humeur : ont-ils fait cette besogne, ils ne songènt gueres plus aux suites qui doivent en résulter, qu'aux neiges de là premiere année de grâce ; tandis, hélas ! que les remords du plaisir rongent le sein d'une pauvre femme pendant neuf mois, et finit par lui déchirer les entrailles. A peine le fruit de notre douleur est-il venu au monde, à peine nous félicite-t-on d'en être heureusement délivrées, qu'on le remet encore dans nos bras pour le nourrir. Pourquoi n'a-t-on pas chargé les hommes de cet embarras ? Nous avions fait notre tâche, hasardé nos jours aux incommodités d'une grossesse, aux douleurs de l'accouchement ; pourquoi donc remettre encore ces enfans sur nos bras ? Devons-nous les mettre deux fois au monde ?

La dure moitié de mon grand-pere avoit des idées aussi extravagantes, aussi singulieres que les philosophes de nos jours ; elle prétendoit que les hommes devoient nourrir leurs enfans ; une lueur de raison persuadoit la sienne ; en faut-il davantage à une femme belle et entêtée, pour la persuader que c'est de la plus solide raison ! Ma grand-mere étoit sans cesse entourée des amis que sa beauté avoit faits à mon grand-pere. Ces jolis messieurs assuroient que madame pensoit juste ; deux ou trois greluchons s'offroient même de démontrer son systême. Une jolie femme fait faire aux hommes autant de sottises qu'elle veut ; les plus sages mêmes ne les empêchent gueres d'en faire, parce que les sottises des hommes servent au triomphe de leur beauté.

Nous connoissons les peines que nous avons de nourrir nos enfans, disoit ma grand-mere ; c'est le sexe le plus délicat qu'on a chargé de ce soin pénible. Pourquoi l'homme étourdi et inattentif ne s'est-il point encore apperçu que la nature n'a-t-elle pas donné des mamelles aux hommes ! qu'on ne dise point que ces mamelles leur sont données pour orner leur figure ; la nature économe ne fait rien d'inutile. Combien d'hommes ont plus de gorge que les femmes ! la plupart des parisiennes en ont moins que leurs maris ; plusieurs hommes tirent tous les jours du lait de leur sein, et si l'homme a, comme sa compagne, des réservoirs de lait pour nourrir ses enfans, ne doit-il pas partager avec elle la peine de les allaiter ?

L'expérience a démontré qu'il venoit quelque fois du lait aux mamelles des vierges. On a vu des filles de quinze à seize ans présenter leur sein à des nourrissons que leur mere avoit con-

fiés à leurs soins. Ces petits enfans, à force de succer leurs mamelons, y attiroient du lait. Cette découverte n'est-elle point une leçon pour l'homme ; ne pourroit-on pas faire venir du lait aux mamelles des mâles, par cette espece d'inoculation si simple et si naturelle ?

Quinze jours ou trois semaines avant l'accouchement de la femme, on présenteroit au sein du mari quelques nouveaux nés du voisinage : cet enfant ouvriroit les réservoirs de nourriture que la nature a déposée dans leur sein comme dans le nôtre ; un médecin habile pourroit aider cette opération par le moyen de certains remedes propres, et par là l'homme seroit en état d'allaiter son fils aussitôt qu'il seroit né. L'enfant, nourri par le pere et la mere, trouveroit la nourriture propre à son tempérament.

La mere, occupée toute la journée à nourrir son enfant, s'épuise de sang et de forces ; elle a besoin, pour les réparer, du repos d'une nuit entiere : occupons les hommes à donner la nuit à teter à leurs enfans ; plus forts que les femmes, l'insomnie leur sera moins dangereuse ; en nourrissant leurs enfans, ils les aimeront davantage. Les femmes les aiment dès le berceau ; les hommes ne commencent gueres à les chérir que vers l'âge de quinze ou vingt ans.

Mais comment, me dira-t-on, un président de la grand-chambre, un conseiller des enquêtes donneront-ils à teter à leurs enfans ? Un soin de la nature doit-il être sacrifié aux singeries de l'usage ? Le président-à-mortier trouve bien le temps de manger ; il remplit ce besoin sans croire déroger à sa gravité ; il se fait un plaisir de la table, qu'il s'en fasse un nouveau de nourrir son fils. Si dans un cas pressant l'on porte l'enfant de M. le président à l'audience, quelles simagrées y auroit-il à

monseigneur d'ouvrir sa grande robe de palais et donner le sein à son fils devant des avocats, des procureurs et des huissiers ! Les cris du poupon l'empêcheroient peut-être de dormir à l'audience, et le soin de lui donner le sein ne sera point capable de le distraire de l'attention qu'il doit donner à la cause qu'un avocat détaille, toujours en braillant.

Poussons la chose plus loin, disoit mon inconcevable grand-mere ; quand on porteroit tous les jours au palais le petit monsieur avec le sac-aux-procès, le pain renchériroit-il dans Paris ? Ces niaiseries seroient-elles capables de dérider le front glacé d'un être capable, qui siege aux enquêtes ? Si les femmes le veulent efficacement, les hommes ne tarderont point à partager avec elles la gloire de nourrir leurs enfans; et si ce soin devenoit de l'extrême bonne compagnie, les petits maîtres, les agréables deviendroient subitement les nourrices de nos enfans ; le plaisir d'en conter aux jolies femmes leur feroit bien faire d'autres sottises.

Qu'il seroit plaisant, ajoutoit ma grand-mere, de voir les bavards du *Palais-Royal* apporter leurs enfans au pied de *l'arbre de Cracovie!* les affaires d'État, sur lesquelles ils raisonnent si gauchement, n'en iroient pas plus mal.

C'étoit ainsi que ma grand-mere déraisonnoit perpétuellement pour se mettre à la mode ; elle parloit aussi de religion et avoit son système comme un autre. Dieu n'a donné, disoit-elle, que l'instinct et le nécessaire à l'homme ; c'est répondre au vœu de la création que d'obéir à ces deux bienfaits, parce que l'instinct et le nécessaire sont les apôtres que Dieu nous a donnés ; c'est par eux seuls qu'il a parlé aux hommes ; si Dieu avoit parlé autrement, il auroit parlé à mon grand-pere ? Je sais, mon ami,

me disoitelle, qu'il n'a jamais parlé à ton ayeul; si tu doutes de ma sincérité, demande à tous ceux qui ont encore leur grand-pere, si le bon Dieu leur a parlé; s'ils te disent que non, conclue naturellement que l'Être suprême n'a parlé à personne, et que la tradition n'est pas si bien établie que le curé de la paroisse veut nous le faire croire.

Pour rendre les hommes honnêtes gens, laissons-la les livres; ils n'ont jamais rendu personne meilleur; bornons-nous à dire aux hommes : le monde a été créé par un être intelligent; cet être est Dieu : nous devons l'adorer dans ses ouvrages et le remercier dans ses bienfaits : nous sommes sur un petit grain de sable, pêle-mêle avec mille animaux différens; les uns ont des plumes, les autres n'en ont point, et presque tous ont du poil et des griffes; les gros mangent les petits, et tout ce qui est foible est à la merci du fort. Parmi tant d'animaux, nous en remarquons certains, qui sont huchés sur deux pieds, les uns sont gris, blancs, noirs, basannés; ils ont des oreilles courtes, un nez plus ou moins long, une bouche, une grosse tête : ce sont des hommes; ils nous ressemblent, aimons ces animaux, c'est la théologie de l'homme, celle de la nature et la science du ciel.

Pour rendre les hommes plus parfaits, ôtons les curés de nos villages, remplaçons-les par un médecin habile, qui soit en même temps le chirurgien et l'apothicaire du hameau; qu'il veille constamment à l'instruction et à la santé des paysans; leurs jours nous sont précieux; les paysans sont nos peres nourriciers. Dépouillons les temples des images de la superstition; mettons à leur place limage de la probité et l'emblême du travail. Ne perdons plus le temps de nos paysans à leur chanter des cantiques

grecs, qu'ils n'entendent point ; à leur prêcher un *feu grégeois*, nommé le *Purgatoire*, où sous le prétexte merveilleux de soulager les hommes qui ne sont plus, on vole l'argent de ceux qui en ont besoin pour exister. Comment cette friponnerie, imaginée par le *Moufti Grégoire*, a-t-elle pu durer tant de siecles ? Combien n'a-t-elle pas engraissé de milliers de moines ? Que nous avons été long-temps bêtes ! nous le sommes encore ; nous aimons la vérité ; nous la voyons et nous ne voulons pas la suivre.

Video meliora, proboque,
deteriora sequor.

On consacrera le *Sabbat*, ou un autre jour de la semaine, au repos et à la récréation : à huit heures du matin on assemblera le peuple ; le médecin remerciera l'Être suprême de ses bienfaits ; la priere durera un quart d'heure, après quoi il fera un discours sur l'amour que nous devons à Dieu, les devoirs envers le prochain, ou d'autres sujets de morale. Cette cérémonie se terminera par un cantique en vers sur les merveilles de la nature, ou sur des sujets utiles à l'humanité.

L'après midi on fera une priere plus courte ; l'encens d'un cœur juste suffit à l'Être que nous adorons. Le médecin lira une dissertation utile à l'agriculture, après quoi l'on fera venir des violons pour réjouir la paroisse : les garçons s'exerceront à remporter quelque prix d'adresse, et cet exercice, où les filles assisteront, sera couronné par un bouquet que la plus belle ou la plus sage donnera au garçon le plus adroit, et le couronné ouvrira le bal avec celle qu'il aimera davantage.

La fête du souverain sera chomée. Le médecin prononcera un discours sur l'obéissance qu'on doit

doit aux loix et au monarque ; il finira par une prière pour la conservation des jours du roi et la prospérité de l'État. L'après-midi on distribuera deux médailles d'argent, l'une à la fille la plus sage, l'autre au meilleur laboureur. Ces prix seront mieux fondés que ceux de nos académies, qui couronnent des dissertations sur la longueur des éguilletes des heaumes romains sous l'empereur *Caligula*, la couleur des caleçons des dames *Bulgares*, quand ce peuple demanda au pape *Nicolas* la permission de porter des caleçons (1).

Chaque mois le médecin lira à l'assemblée une dissertation sur les dangers de l'ivresse et de la débauche, la conduite que doivent tenir les malades, les maladies courantes et les moyens de les éviter. Après l'office du matin, les laboureurs les plus expérimentés et les anciens s'assembleront pour le bien de la paroisse. Dans chaque village on aura une maison propre et bien aérée pour les infirmes. Dans les villes et dans les campagnes, on enterrera les morts la nuit sans éclat et sans tintamarre, à peu-près comme on cure les commodités dans les villes. Il ne faut point attrister les vivans par l'envie de chatouiller inutilement la vanité des morts. Notre grand respect pour les cadavres est une imbécillité qu'on peut reprocher aux anciens, qui aimoient profondement la pourriture : dès le

(1) M. de *Fleury* assure, dans son histoire ecclésiastique, que les *Bulgares* consultèrent le pape pour savoir si leurs femmes pouvoient en conscience porter des caleçons. Le souverain pontife, à la tête de la congrégation de rites, ayant examiné la longueur, la largeur et la profondeur des caleçons des dames *Bulgares*, décida que l'église, comme une tendre mère, sensible au bien-être de ses enfans, permettoit aux *dames de la Bulgarie* de porter le caleçon.

moment qu'un homme est expiré, ce n'est plus un homme ; ce qui constitue véritablement l'homme est l'union ou le jeu du corps et de l'ame. Rendre des honneurs à un cadavre, est une bêtise qui fait rire la raison.

Ces idées succintes donnent un fonds inépuisable pour faire le bien. Les hommes ne sont pas si méchans qu'on le pense; s'ils étoient effectivement méchans, ce systême les rendroit plus vrais, plus conséquens et meilleurs : ils n'auroient que deux préceptes, ils les rempliroient plus aisément que cent obligations dont la *superstition* les a garrottés. Les sermons du médecin dépouillés du merveilleux, nourris de choses utiles au bonheur commun, les affecteroient davantage que le barbouillage qu'on leur fait de l'autre monde et de celui-ci. Les moines qui tremblent pour leur pot-au-feu, vous diront peut-être que le peuple s'égorgera ; ne croyez point les moines ; plus le peuple sera éclairé, plus il sera humain. Les philosophes, les amis de la *verité* ne s'égorgent point, il n'y a que les moines qui se mangent, et la sainte église qui fait des *Auto-da-fé*. Si l'on craint dans les premiers jours de la réforme quelque violence de la part des fanatiques, redoublons la maréchaussée ; ces messieurs rouges et bleus font plus d'effet et de bien, que les missionnaires et les stationnaires gris et noirs, gris et blancs, blancs et noirs, noirs et blancs et les tout-à-fait noirs.

Ma *grand'mère* avoit des idées fort originaires sur la *verité* : quels attraits, disoit-elle, cette vertu peut-elle avoir pour les hommes ? Que peut-elle gagner en leur montrant son visage sec et austère ? Voulez-vous, me disoit-elle, vivre heureux sur la terre, mentez autant que les forces humaines pourront vous le permettre ;

c'est par-là que vous plairez sûrement aux hommes : un de mes amans fut long-temps méprisé de ses semblables parce qu'il étoit vrai ; il essaya de leur plaire ; il mentit, et le premier mensonge lui procura vingt amis, deux maîtresses et mille hommages de la bonne compagnie, dont il étoit la veille la bête noire et le fléau.

Tant que vous rencontrerez des hommes, ne dites jamais un mot de vérité ; ne parlez le langage de cette vertu qu'avec votre perroquet ; et encore prenez garde ; si les mouches de la police vous entendent, vous êtes perdu.

La vérité ne connoît ni la douceur de la complaisance, ni les petits soins de l'amitié ; son organe dur et rauque ne fait qu'étourdir notre bonheur : le mensonge au contraire, fait pour aller terre-à-terre avec nous, s'accommode à nos caprices et sourit souvent à nos folies ; son air affable nous captive, ses complimens nous flattent, et lui seul sait répandre adroitement des fleurs sur nos jours.

L'espérance qui console les malheureux, n'est autre chose que le mensonge officieux qui trompe agréablement son esprit pour enchaîner sa douleur : lui seul, comme un bienfaiteur zélé, lui peint un avenir flatteur. Un prisonnier avec la *vérité* pour compagne, n'auroit d'autre perspective que le désespoir.

Les *Romains*, ces peuples si éclairés sur la politique, ont fait du mensonge la gloire et le bonheur de leur république ; des poulets sacrés, des vautours, des corneilles prophétisoient le sort des armes ; et ces mensonges, adroitement ménagés, furent les premiers instrumens de leur grandeur et de leurs conquêtes.

Que seroit la gloire de quantité de Héros, si l'histoire vous racontoit seulement ce que le

sort a fait pour eux ? Quel hommage oserions-nous rendre à tant de vainqueurs, si la *vérité* nous montroit leurs foiblesses, leurs cruautés et leurs injustices ? Avec le mensonge, ces hommes nous paroissent merveilleux. Les *Juifs*, sans les miracles de la politique de *Moyse*, ne seroient que des brigands, des ingrats et des monstres.

La *vérité* détruiroit toutes les sociétés ; elle seroit pour l'humanité le premier fléau du ciel. Quelle honte n'aurions-nous point à nous montrer tels que nous sommes. Nous serions sans doute épouvantables à nous-mêmes.

L'héritier, avec le langage de la *vérité*, diroit à son père : vous n'êtes point raisonnable, vous tenez grossièrement à la vie comme un marchand de la rue *Saint Honoré* : comment ! après quatre-vingt-dix-neuf années d'existence, vous ne quittez point encore ce monde ? J'attends avec impatience votre fortune ; les soupirs que vous m'occasionnez, sont des langueurs homicides, qui vous tueroient si elles avoient la force de la poudre à canon : ah, mon cher père ! que le ciel fasse au plutôt de vous un saint.

Le *mensonge*, plus utile que la *vérité*, empêche des millions de crimes que son ennemie feroit commettre. La haine, l'envie, l'intérêt frémissent presque dans tous les cœurs, mais ces vices affreux n'osent paroître ; le *mensonge* les empêche d'éclater, la bienséance les enchaîne, et le voile heureux de l'imposture les cache à la lumière du jour.

Quel éclat le mensonge ne répand-il pas sur notre deuil ! c'est dans ces occasions qu'il triomphe et qu'il nous sert le plus fidelement. La tristesse des anciens étoit bornée à neuf jours ; nous pleurons moins, mais nous mentions davan-

tage. La *vérité* toujours dure nous diroit dans ces momens : c'est le sang , les pleurs qui doivent colorer les cœurs que la mort divise ; ce sont les larmes d'*Arthémise* que l'antiquité à vantées ; l'ame de cette illustre veuve étoit la lampe qui se consumoit devant les cendres muettes de son mari. Le mensonge , moins sérieux , vole à nous avec des crêpes , des draperies et des pleureuses ; il nous fait adroitement préférer une tristesse ordonnée à une tristesse naturelle qui seroit sans doute funeste à nos jours. Les anciens finissoient leur deuil quand la nature avoit fini : nous autres , au contraire , dès que la nature finit , nous faisons succéder le deuil du mensonge et de l'opinion.



LES EMPÊCHEMENS DIRIMANS.

Le mariage, ce contrat de la société, dont les gens crédules ont fait un sacrement, a conservé dans le pays de L*** les droits de la nature déréglée. Le pauvre sans vertu peut aspirer à la main de la richesse, la noblesse voluptueuse s'avilir avec dignité, le maître couronner le concubinage en épousant sa servante, la fille de quinze ans, obéissant au premier instinct du penchant grossier, faire un parti insensé, et le fils ingrat ou imbécile conclure la honte des siens par le mariage libertin d'une *Venus* vagabonde.

L'aisance de faire ces sottises attire dans ce pays quantité de jeunesses étrangères, qui viennent y contracter des mariages indécens ou malheureux. Ce fut chez un curé ignorant qu'un jeune officier *français*, épris des charmes chiffonnés d'une petite fille, vint terminer un mariage qui occasionna le dialogue suivant.

Le pasteur n'étoit ni prêtre *grec*, ni prêtre *latin*, ni prêtre *français*, il ne savoit aucune langue. Son père avoit été fermier de la dame de son village, la maladie des bestiaux l'avoit ruiné ; la dame, pour remettre le bon homme de ses pertes, s'étoit mis en tête de faire tomber à son fils la cure de la paroisse ; elle y avoit réussi par le moyen de quelques lettres de recommandation, où toute la science du prêtre étoit cachetée. Le curé ne pouvoit remplir aucune fonction de son état sans guide - âne

et sans almanach. Il avoit un mémoire pour se conduire dans les cérémonies du mariage, et les instructions préliminaires à ce sacrement; il prit son papier et dit à l'officier et à la fille; écoutez attentivement, voici de quoi il est question; il commença à lire :

EMPÊCHEMENS DIRIMANS.

Du Très-Saint Sacrement de mariage, par demandes et réponses.

Premièrement, dit-il en s'adressant à l'officier, mademoiselle n'est-elle pas votre sœur? Le militaire, qui vit que le curé étoit un sot, répondit : je ne le crois point; mon pere étoit cependant un grand P..., mais ce brave gentilhomme n'a jamais sorti de sa paroisse; il n'aimoit point la guerre, il ne la fit jamais qu'aux lapins. Bon, bon, dit le curé, je vous marirai; dans notre état nous n'aimons qu'à gagner de l'argent: quand on voit des gens cossus comme vous, cela fait plaisir, on gagne un sol : dans ce village on ne marie que des gueux, monsieur, et des gueuses; il n'y a rien à gagner, il n'y a rien à gagner.

Après cette tirade, il demanda à la fille si elle n'étoit pas la sœur de l'officier? Non, répondit son amant : mademoiselle est la fille d'un chantre de *St. Quentin*; son père ne sortoit du chœur que pour boire; il se tenoit à sa femme, ne donnoit point dans le cotillon; il se contentoit seulement de se souler deux ou trois fois le jour. C'est un péché d'habitude, répondit le curé, mais cela n'est rien, il faut que chacun ait ses défauts.

Secondement. Mademoiselle n'est-elle pas votre tante au premier, au second ou au troisième dégré? En ce cas il faut envoyer de

l'argent à Rome pour avoir des dispenses ; sans argent vous ne pourriez pas vous marier ; oui, de l'argent, il faut bien que le pape vive de l'autel ; *S. Pierre* dit expressément qu'il faut de l'argent : *Argentum et aurum non habeo ; quod habeo, tibi do.* Le pape, qui imite *S. Pierre*, a besoin d'argent.

Troisièmement. N'avez-vous pas fait d'enfans à cette demoiselle ?.. attendez.... ce n'est rien de faire un enfant, il ne faut guères plus d'esprit pour en faire un que pour en faire cent : le mérite de faire des enfans est le talent d'un âne... Mais voici le diable, c'est le baptême, c'est-à-dire de baptiser un enfant : si vous avez fait cette cérémonie, c'est un empêchement dirimant, *dirimantus*, *dirimanta*, *dirimantum*, à cause qu'un père et une mère ne peuvent donner la vie spirituelle et naturelle à leur enfant. Monsieur le curé, dit l'officier *français*, il n'y a que six semaines que je connois mademoiselle, elle ne peut avoir fait un enfant : oui ! il ne faut pas tant de temps pour faire un enfant à une fille : je vois, je vois... il n'est pas encore venu au monde.

Quatrièmement. Monsieur, avez-vous tous vos membres ? il faut des membres au moins pour se marier.... Ne seriez vous pas châtré ? L'officier, que cette comédie divertissoit, lui dit : voulez-vous en juger, monsieur, les pièces sur le bureau ? Le curé, croyant que le militaire alloit lui montrer les objets qui levoient le quatrième empêchement, se couvrit les yeux avec sa soutane en criant à la demoiselle : ma fille cachez-vous avec votre jupon. Le plaisant de cette aventure, c'est que le curé, en levant sa soutane, étala toutes les grandes nullités du *Paradis-terrestre*. Le tableau fit rougir la fiancée et fit étouffer de rire l'officier. Le prêtre croyant

toujours que le militaire étaloit ce qu'il craignoit de voir, ne vouloit pas baisser sa soutane, il fallut un quart d'heure pour le rassurer. Après cette aventure, il reprit son cahier et continua ses questions.

Cinquièmement. Savez-vous comme l'on consomme le mariage ? L'homme de troupe, curieux de se réjouir, lui dit qu'il n'en savoit rien. Tant mieux, tant mieux ! si vous en aviez tâté, vous ne pourriez plus vous en passer ;.. comme vous allez vous marier il ne faut rien vous cacher, ni se servir vis-à-vis de vous de paroles à double sens. Se tournant alors vers la demoiselle, il lui dit : écoutez, ma fille, attentivement, ceci vous regarde : le mariage est une chose honnête, et les choses qui servent au plaisir du mariage, de deshonnêtes deviennent très-honnêtes quand l'église a passé dessus. Le pape, les conciles et *S. Paul* ont institué le mariage précisément afin que les filles puissent coucher avec les garçons ; c'est tout ce qu'il y a de beau dans ce sacrement : cela est prouvé par l'apôtre *S. Paul*, qui dit dans le *gradus ad parnassum : Stephanum vidit cœlos apertos* ; cela veut dire en *français*, que moyennant le mariage, une fille peut ouvrir les deux bras à un garçon, parce que *Stephanum* veut dire *ouvrir*, et *cœlos* veut dire *bras*.

Dans le mariage l'homme est obligé de rendre le devoir à sa femme, et la femme scrupuleusement à son mari, entendez-vous cela, mademoiselle ? Prenez-garde d'y manquer. Le devoir ne se fait pas à l'église ; le prêtre ne donne autre chose que la bénédiction du devoir; c'est comme s'il disoit d'avance, *amen* ou *ainsi soit-il.* Le soir de la noce on danse ; quand on a dansé on se retire, les deux époux couchent ensemble, on éteint la chandelle ; alors l'homme... attendez..

comment me faire entendre... ceci est nn peu verreux.. l'homme se place.. oh j'y suis!.. quand vous serez couchés... cela veut dire... après tout c'est à monsieur à chercher... attrape qui peut...tenez, tenez, j'y suis... l'homme prend, comme on diroit le goupillon quand je fais l'eau bénite, le met dans le bénitier ; alors c'est comme l'eau bénite, quand le goupillon est dans le bénitier, l'eau bénite est faite. A propos, mademoiselle, une femme sage ne doit jamais regarder le goupillon ; il faut faire cela comme quand on joue à *colin-maillard*.

Ah çà, mes enfans, vous voilà instruits; à présent, avez-vous le consentement de vos parens? Non monsieur, lui dit l'officier ; mais ne pourriez vous pas, moyennant quelques *louis*, passer sur cet article? Des *louis!* des *louis!* oui, j'ai l'ame bonne; eh bien à cause que vous n'avez point de consentement, vous donnerez chacun quatre *louis*, autant que vous avez de pères et de mères ; des louis valent bien un consentement. A propos, êtes-vous de ma paroisse? Non monsieur : ne peut-on pas raccommoder ce défaut avec des *louis?* Vous me paroissez un brave homme, moyennant deux *louis*, je vous fais mon paroissien *ipso facto*. Avez-vous été à confesse? Non. Tant pis, mais .. dame... je ne cherchons point tant, donnez-moi encore deux *louis*, je vous dispenserai d'être en état de grace. Quand voulez-vous être mariés? Aujourd'hui. C'est près jour! donneriez-vous bien encore deux *louis* pour être mariés tout-à-l'heure? De toute mon ame. Comptez votre argent et suivez moi à l'église. L'officier lui donna les *louis* promis, et le curé les maria sur le champ.

Ce pasteur ignorant faisoit chanter depuis quelques années un *noël* impertinent, où lui

ni personne de sa paroisse n'entendoient finesse ni malice. Cet ouvrage indécent, s'il en fut, étoit arrangé dans la tête du curé et des paysans à côté de l'oraison dominicale, et je ne sais même s'ils ne trouvoient pas plus d'onction dans l'impertinence du cantique que dans l'onction du *Pater*. Voici le poëme tel que la dame du lieu me l'a donné. Je souhaite que cette anecdote fasse impression sur nos Évêques, et qu'elle engage ces Seigneurs à choisir un peu mieux les prêtres à qui ils abandonnent le ministère sacré. Un évêque qui ne se fatigue guères, se repose volontiers sur un grand-vicaire; le grand-vicaire qui ne veut point aussi trop se fatiguer, renvoie la besogne à un président du séminaire, qui n'est souvent qu'un théologien; et un théologien est si peu de chose, que le savoir d'un pareil homme est toute la science d'un catéchisme bien fait et un peu étendu. Un théologien sans esprit et sans lettres n'est souvent qu'un sot: tels sont à-peu-près ceux de *Louvain* et de *Douai*. Voici le cantique:

NOEL.

J'Avois promis dévotement,
Dans le Temple, tenant un cierge,
Que je n'aurois jamais d'amant
Et que je serois toujours vierge;
Je ne sais comment, ni pourquoi,
Un greluchon reçut ma foi;
Mais c'est pour accomplir la loi:
Qu'en voulez-vous, qu'en voulez-vous, qu'en voulez-vous dire?
En voulez-vous rire?
Mais c'est pour accomplir la loi,
Que voulez-vous donc dire de moi?

Joseph est enfant du quartier,
Même tribut, même famille;
Il sait un fort joli métier,
Sa mine m'a paru gentille;
Mais il se garde, comme il doit,
De me toucher le bout du doigt,
Car c'est pour accomplir la loi:
Qu'en voulez-vous, qu'en voulez-vous, qu'en voulez-
vous, dire?
En voulez-vous rire?
Car c'est pour accomplir la loi,
Que voulez-vous donc dire de moi?

Un jour en contemplation,
Les yeux baissés dessous un voile,
Me vint la salutation
D'un gas plus brillant qu'une étoile
Et dans le moment je conçois,
Sans savoir comment ni pourquoi;
Mais c'est pour accomplir la loi,
Qu'en voulez-vous, etc.

La loi du Dieu de *Jéricho*
Ne se démêle qu'avec peine;
Je dois donner un *populo*
Sans le secours de l'œuvre humaine,
Sans douleur, sans pleurs, sans effroi,
Sans mettre l'honneur en désaroi;
Mais c'est pour accomplir la loi,
Qu'en voulez-vous, etc.

Joseph, mon benin compagnon,
Dès qu'il s'apperçut de l'enflure,
Voulut me faire carillon

Et publier par tout l'injure ;
Un ange vint, lui dit : *tais-toi* ;
Je veux que tu demeures coi,
Car c'est pour accomplir la loi :
Qu'en voulez-vous , etc.

Nous cheminions dévotement ,
Quand de mal la nuit je fus prise ;
Dans une étable promptement ,
Je fis le berceau de l'église :
Deux pauvres bêtes, deux harnois
Nous échauffoient faute de bois ;
Mais c'est pour accomplir la loi,
Qu'en voulez-vous , etc.

Après huit jours accomplis ,
Par une suite du mystère ,
Un vieux Rabbin à cheveux gris,
Fit au poupon certaine affaire ;
Il lui coupa je ne sais quoi :
Ce n'étoit pas le bout du doigt ;
Mais c'est pour accomplir la loi ,
Qu'en voulez-vous , etc.

Un matin l'on vint m'annoncer
Trois diseurs de bonne aventure ;
L'un d'eux fit l'enfant trémousser,
Par sa noire et laide figure ;
Ils portoient des présens tous trois :
On les appella les *trois-rois* ;
Mais c'est pour accomplir la loi,
Qu'en voulez-vous , etc.

Enfin après quarante jours ,
Au peuple pour donner l'exemple ,

Sans me parer de vains atours,
Un dimanche je fus au temple;
D'un air uni, simple et bourgeois,
J'y portai deux pigeons cauchois;
Mais c'est pour accomplir la loi,
Qu'en voulez-vous etc.

Un vieillard nous accueillit,
Et caressant ma géniture,
Soudain son horoscope il fit,
Et lui prédit mainte aventure:
Puis en sautant il dit *ma foi*,
Je vais mourir content de moi:
Car j'ai vu l'auteur de la loi.
Qu'en voulez-vous, qu'en voulez-vous, qu'en voulez-vous dire?
En voulez-vous rire?
Car j'ai vu l'auteur de la loi,
Que voulez-vous donc dire de moi?



LA BIBLIOTHEQUE.

L*A confession auriculaire.* La religiou romaine exige d'un pécheur la confession de ses crimes. Que d'ingrédiens pour être sauvé ! Chaque pas que l'homme fait dans cette religion, le recule du paradis, ou il risque de ne point y aller. Une fille qui laisse toucher sa gorge, donne quelques baisers enflammés à son amant, ou fait naturellement un enfant sans la permission de son curé, doit déclarer cette action à un prêtre, qui l'exhorte à ne plus faire d'enfans sans sa permission, ou sans payer de l'argent à la sacristie pour avoir le privilège d'obéir à la nature.

Cette fille doit gémir d'avoir laissé toucher sa gorge ; sa douleur doit égaler celle d'un homme qui a tué son semblable, à cause que les docteurs romains ont dit qu'une belle fille qui laisse prendre des baisers teudres à son amant, commet un crime qui donne la mort : *non datur parvitas materiae in te venerea.*

Ces docteurs sont de grands meurtriers d'ames! Cette fille peut-elle se pénétrer de douleur d'avoir goûté le plaisir de quelques attouchemens? pourrois-je, après mille efforts, être consterné d'avoir ouï une belle musique ! Comment détester ce que le cœur adore? Pourquoi cette fille fait-elle un inventaire de ce qu'elle a de plus secret dans son ame? C'est que le prêtre tient la place de Dieu. Dieu a-t-il besoin de procureur? Ne lit-il point dans le cœur de cette fille? La déclaration ajoute-t-elle à la douleur? Ne suffit-il point de se reconnoître coupable aux yeux de Dieu? Quel besoin de faire passer

nos sottises par les oreilles d'un homme pour aller jusqu'à lui.

C'est un usage qu'on ne voit point trop fondé; c'est une chaîne pesante dont on a entouré les consciences; elle a été forgée huit cents ans après la religion : l'origine nous en vient de certains chefs de moines. Ces abbés, curieux de savoir ce que pensoient leurs freres, les assujettirent à ce joug. Le secret parut utile et merveilleux à l'église pour régner sur les cœurs et comme elle a trouvé cela bon pour elle, elle nous a forcé à courber la tête sous ce joug. Nous sommes obligés de faire quelque chose pour l'église; les enfans obéissent à leurs marâtres.

La Religion naturelle est la premiere religion de l'homme, les preuves et l'éloquence de son culte sont la raison; sa doctrine le miel doux de l'humanité. La religion naturelle est la seule que Dieu ait écrite sur la chair de l'homme; les cœurs justes sont les temples de cette religion, la nature en est l'apôtre, les bonnes actions l'encens pur que l'on présente au Seigneur. Son culte n'a pas besoin de miracles pour se soutenir, d'oracles pour persuader, ni de mysteres pour ne point les entendre. Cette religion est simple et unie comme la *vérité*. L'homme n'y trouve que ces deux préceptes : *aime Dieu et ton prochain*; on entend cela sans explication et sans homélies dans tous les climats.

La religion naturelle a été le modele de toutes les autres. L'un a écrit sur la pierre ce qu'il avoit apperçu dans son cœur; l'autre a prêché sur les toits ce qu'il avoit lu sur la pierre. Un héros a couru dans la lune pour annoncer la charité aux nations; *Numa*, plus heureux, a composé la sienne sur le sein de la belle *Egérie*; *Confucius* a été plus sage.

Il y a mille religions dans le monde, il ne peut y en avoir qu'une véritable. La premiere, qui est la religion naturelle, doit porter incontestablement ce caractère ; toutes les religions datent d'un certain temps : la religion naturelle est aussi ancienne que le monde, elle date du premier de l'an un de la création ; les autres ne peuvent contester son antiquité. Dieu, en donnant le mouvement à l'homme, lui a donné nécessairement une religion.

Les adorateurs de la religion naturelle n'ont rien de petit ni de puéril dans leurs craintes ; ils aiment Dieu, s'éloignent de l'injustice et ne disent point, si nous faisons cuire un œuf frais le samedi, le Dieu de la milice de Paris et de Meaux nous punira : si nous mettons le vendredi un morceau de dur gigot dans notre estomac, le *P. Pancrace*, capucin indigne, assure que nous irons à tous les diables : si nous buvons du vin, nous ne verrons plus les belles *Houris* aux yeux bleus ; si nous mangeons du mouton noir, l'ange de la *Perse*, le S. Ange-gardien du mouton noir nous croquera. Les adorateurs de la religion naturelle boivent du vin, font quelquefois cuire des œufs frais le samedi, mangent des gigots le vendredi, sans craindre d'offenser l'Etre puissant, qui a fait les moutons et les *Champenois*.

Le Processionel, livre fort inutile. Nos cérémonies, nos processions et le culte de nos saints, copiés des payens, sont des ridicules de notre invention. *Sainte-Géneviève* fait, dit-on, la pluie et le beau temps dans la capitale ; quand les *Parisiens* sont quelques jours sans voir tomber de la pluie, le beau temps les ennuie ; ils prient cette sainte pour avoir du mauvais temps, afin que le pain vienne en abondance. Les *Chinois*, les *Persans*, les *Turcs* invoquent-ils

Sainte-Génevieve pour avoir du pain ? Non, elle n'en fournit que dans la banlieue de *Paris*. Les enfans de *Lama* ont-ils du pain comme nous ? Oui. Eh pourquoi le demander à cette fillé ! nous ferions mieux de nous adresser à Dieu. *Génevieve* peut-elle entendre nos pensées ? Est-elle aussi puissante que Dieu, pour sonder les cœurs et percer les reins ? Dieu, messieurs les *Parisiens*, pour obéir à vos fantaisies, est-il donc obligé de dire à votre patrone quand vous piaillez après du mauvais temps ? » *Génevieve*, les badauts de Paris sont fatigués de ne pas avoir de la crotte ; mettez-vous à genoux, implorez ma clémence ; car en vérité les *Parisiens* sont impertinens. Depuis la création du monde, je n'ai pas manqué d'envoyer du pain aux hommes, des raves pour manger avec leur pain ; malgré les raves et les soins attentifs de ma providence, ils murmurent dès qu'ils ne voyent point leurs pavés mouillés. » Enfin quand on a bien crié de la pluie, Dieu nous exauce-t-il à l'instant ? Non. . . . oui. . . . je vois. . . . les choses traînent d'abord en longueur comme les affaires de ce monde : on attend ; la pluie qui vient toujours après le beau temps, arrive, et le miracle réussit.

L'excellence du Jeûne. Cet ouvrage est digne d'un fanatique : vous prêchez le jeûne, prêchez la sobriété ; ne détruisez pas la nature pour plaire au maître de la nature. Croyez-vous faire un cadeau à l'Etre suprême en mangeant pendant six semaines d'excellent poisson, et en altérant la santé des paysans, qui jeûnent assez de ce qu'ils n'ont pas ? A propos de quoi affoiblissez-vous des temperamens nécessaires à l'état : êtes-vous ennemis de l'état ; l'Etre suprême regarde-t-il dans votre estomac pour savoir s'il y a le vendredi une cuisse de cha-

pon, au lieu d'un morceau de turbot? en fait d'estomac, il faut laisser le privilége au pape de regarder dans celui des capucins; leur soupe, à ce que disent vos savans théologiens, lui appartient.

Pourquoi faut-il un temps choisi dans l'équinoxe du printemps pour changer subitement la nourriture des hommes? Il faut, dites-vous, se mortifier pour le ciel: plaisante raison! la nature nous a tout donné pour notre usage; est-ce la glorifier que de mépriser ses largesses? Pourquoi priver votre goût! la nature n'a-t-elle pas varié celui des fruits pour satisfaire le vôtre? Peut-on s'imaginer qu'un homme qui se couche sans souper, puisse être agréable à Dieu? Je crois au contraire qu'il y a de l'humeur dans les gens qui vont se coucher sans souper à cause de Dieu, car les enfans, quand ils boudent, ne veulent point souper, dans l'idée de faire enrager leur mere.

Vous prêchez la discipline, le fouet, la macération: la plupart de ces instrumens meurtriers irritent les passions. La nature nous défend d'attenter à nos jours et nos prêtres nous en font un mérite. Quelle différence y a-t-il de s'expédier à l'anglaise par un coup de pistolet, ou de terminer sa carrière par un poison lent? Dieu nous a-t il mis dans ce monde pour nous détruire? Cela n'étant pas, les prêtres ne connoissent point encore Dieu.

Le Pontifical romain, livre singulier avec lequel on fait des évêques. Ces prélats, que la religion n'a jamais distingués des autres prêtres, ne sont devenus grands que par des rafinemens théologiques, inconnus dans les premiers siecles de l'église. Ces seigneurs sont ordinairement des petites gens à la cour, qui grandissent subitement dans un diocèse. Le seul mérite

qui les différencie des prêtres, est la possession de cinquante lieues de dîmes. Les évêques ordinairement ne connoissent point le dedans de leur église cathédrale ; il aiment mieux se réjouir et plaisanter à Paris, ou n'être rien à Versailles. Une fois dans la vie ils administreront peut-être la confirmation, et c'est un honneur que sa grandeur fera à ce sacrement. Le soir de cette cérémonie, beaucoup d'honnêtes gens attachés à la table, ou à la fortune de monseigneur, lui diront : » Votre grandeur s'est bien donnée de la peine d'administrer ce sacrement par ses mains ; quelle fatigue de souffleter deux ou trois mille manans, qui honorent votre grandeur, à cause qu'elle a des talons rouges, et qui n'entendent rien à votre grandeur, à la confirmation et à la religion ! Oui, dira le prélat ; c'est une corvée, elle n'est point amusante, mais il faut au moins édifier son prochain ; nous sommes toujours à Paris ; nous sommes assez payés pour faire cette parade ; au reste nous avons de jolies femmes pour nous rafraîchir de cette fatigue.

Que d'impostures dans la consécration d'un évêque ; celui qui en fait la cérémonie, lui demande par trois fois : *Frere, voulez-vous être évêque?* Le futur monseigneur répond chaque fois, qu'il ne veut pas être évêque. Comment un homme peut-il mentir aux pieds des autels du Dieu qu'il adore. Un cadet de maison cherche fortune, il lui faut un état ; celui d'évêque est fort bon, il y a dix ans qu'il sollicite, importune la cour pour être élevé à l'épiscopat ; sa famille présente des mémoires, fait valoir les services de ses peres, afin que le S.-Esprit, à la nomination du roi, remplisse leurs parens de sa plénitude (1). Ces évêques croyent-ils à la re-

(1) Le pouvoir de nommer aux évêchés et aux bénéfices, a été long temps contesté à nos souverains par le roi étran-

ligion ? Sans doute ; car ils sont assez payés pour y croire : pensez-vous qu'ils soient assez bêtes pour renverser leur pot-au-feu ? Ils ne manqueront point de crier après les philosophes. Ont-ils tort ? Dieu les a regardés trop favorablement ; dans tout le royaume, y a-t-il des gens environnés d'un plus grand bien-être ? Cela prouve bien que le bon Jesus est mort pour tous les hommes et sur-tout pour les évêques et les riches bénéficiers ; il falloit absolument la mort du rédempteur pour rendre les fainéans aussi riches.

Les théologiens, qui sont ordinairement assez bêtes, me diront que ce mensonge épiscopal est une cérémonie qui rappelle ces temps heureux où la dignité des évêques étoit un chemin au martyre... Oui, il n'y avoit alors que des coups à gagner et point d'honoraires ; personne n'avoit de vocation pour se faire égorger ; mais est-il nécessaire de mentir pour se rappeler un usage ancien ? L'église, que nous appellons un lieu saint, ne l'est plus dès que le mensonge y habite.

Les évêques consacrent les jeunes gens à Dieu, en les prenant par la tête, leur coupant quelques cheveux ; pendant cette opération le consacré dit à haute voix : *Seigneur, tu seras à jamais*

---

ger de Rome, qui vouloit être le maître chez nous ; nos peres, continuellement sots, croyoient que le roi faisoit injure à la sainteté du pape en disposant de son bien. Dans un Missel imprimé à Paris en 1584, on trouve une priere pour demander à Dieu l'abolition de la nomination royale aux bénéfices ; et malgré les beautés de l'oraison et la chaleur dévote des prêtres, le ciel n'a point exaucé l'injustice des papes. On n'imprimeroit plus aujourd'hui une pareille oraison : pourquoi ? C'est que les auteurs ont éclairé la nature : pourquoi l'état les fait-il donc mettre en prison ?

mon héritage. Pourquoi cette formule ? Les chrétiens n'ont-ils pas aussi pris Dieu pour leur héritage ? Oui, mais avec cette différence que les messieurs aux cheveux courts sont seuls ses héritiers, possedent tout son bien, et nous autres n'avons rien ; nos prêtres ont de l'esprit à croire les évêques. Dieu, a fait le partage de *Montgomeri* à ses enfans, *tout d'un côté*, *rien de l'autre ;* je me trompe, ce n'est point Dieu qui a fait ce partage ; il est trop juste ; c'est l'église, on le voit bien, *elle a eu soin d'elle* ; l'église entend bien les partages.

Catalogue des tableaux de Paris. L'indécence des tableaux exposés dans les églises, seroit digne de l'attention des évêques, si ces seigneurs faisoient leur métier. J'ai vu dans une église des Jacobins un tableau de *Saint-Vincent* Ferrier, qui prêchoit si mal ; un homme l'avoit invité à dîner, sans avoir rien à lui offrir ; dans cet embarras il eut recours à la Mytologie, et à l'exemple de *Pélops*, il servit au saint une moitié de son fils en civet et l'autre à la broche. *Vincent*, épouvanté de la cruauté du pere, fit le signe de la croix sur les deux plats ; à l'instant la moitié rôtie de l'enfant alla s'unir à celle qui étoit en ragoût. Le petit garçon reparut vivant sur la table, courut jouer à la fossette, et le pere en fut quitte pour les morilles et les champignons.

Les autels sont chargés de fleurs et de colifichets, quelquefois de mille chandelles. Les moines représentent, le jour de leur patron, des pantomines extraites de leur vie. Le jour de *François-Xavier*, on le répresente jettant un crucifix de bois dans la mer pour convertir les philosophes de *Pekin ;* le jour d'*Inigo* de *Guipuscoa*, on voit ce fou monté dans le cabriolet d'*Ezéchiel*, entouré des symboles du livre *Imago primi saeculi*.

Le jour de la *Commémoration des morts*, dans certaines églises de Flandres, on tend des draps blancs au haut du maître-autel; derriere on place des lumieres, à la lueur desquelles on représente les ombres des trépassés ; ce qui forme un jeu de *lanterne magique* assez mal exécuté.

La Mandrinale, misérable poëme, détestable histoire. Le héros de cette piece, dans le besoin où nous étions d'un bon officier, méritoit sa grace. *Mandrin* auroit agi pour sa patrie avec le zele qu'il avoit déployé contre les suppôts de la ferme. *Alexandre-le-Grand* fit le corsaire *Demétrius* capitaine en chef d'une troupe ; le sultan *Soliman* se servit de *Barberousse* et de *Reis;* il fit l'un bacha et l'autre amiral. Un grand ministre auroit vu un grand capitaine dans *Mandrin* ; mais les petits ministres ne voient rien, et pensent comme *Caligula*, qui, en voyant *Césonie*, disoit: *la belle tête!* je n'ai qu'à commander pour la faire jeter à bas.

Traité sur le Purgatoire. Jamais je n'ai ouï de si mauvais raisonnemens que ceux que l'on continue de faire sur le *Purgatoire*. Les théologiens, dont le tourne-broche et la cuisine ne vont qu'à la fumée de ce feu, qu'ils ont si utilement allumé, soutiennent son existence avec la chaleur que les prêtres des idoles défendoient leurs foyers.

L'église, de concert avec eux, a toujours prétendu que Dieu avoit institué le *Purgatoire* pour purifier les ames des souillures du péché, pour lesquelles elles n'ont point satisfait. Il y a, disent les théologiens, deux choses à examiner dans les offenses que nous faisons à la majesté de Dieu, la *coulpe* et la *peine ;* bon : mais demandons à ces savans docteurs de quelle des deux nous sommes purgés en *Purgatoire ?* Assurément ce ne peut-être de la *coulpe*, puis-

que *Jésus-Christ* nous en a délivrés, comme le dit clairement *Saint-Jean : que le Sang du* Christ *nous nettoie de tout péché*. Or le péché, à bien parler, n'est autre chose que la *coulpe*, car la *peine* n'est point un péché, mais la punition du péché. Si cette logique est bonne, il est impossible que la *peine* soit purgée en *Purgatoire*; car la *peine* n'est point une tache, elle ne peut donc être purgée. Etre puni, dit un savant calviniste, n'est point une purgation; le fouet ou la corde ne sont point la purgation d'un meurtre ou d'un larcin.

Les ames du *Purgatoire* sont parfaitement justes, continue le même savant, et ne péchent plus; donc il s'ensuit que le *Purgatoire* est une purgation des taches qui ne sont plus; car porter la peine des péchés passés, lorsqu'on ne péche plus, n'est point une purgation, mais *cruciation* ou *vindication*, puisque les ames y sont tourmentées et ne sont purgées d'aucune tache ou souillure, vu qu'elles n'en ont plus.

Cette punition du feu, (c'est toujours mon savant qui parle) après la *coulpe* totalement remise, flétrit et dénigre la justice de Dieu; car Dieu puniroit ceux qui ne sont plus coupables, puisque nul n'est puni des peines satisfactoires qu'à cause de la *coulpe*. La coulpe donc ôtée et remise par *Jesus-Christ*, il n'y a plus de peine satisfactoire, comme dit *Tertulien* au chap. 5, du Bapt. *Quand on n'est plus coupable, il n'y a plus de peine*.

Dieu veut que nous pardonnions sans réserve à nos ennemis; Dieu conséquemment doit nous pardonner de même; et si Dieu, après le pardon exigeoit des peines satisfactoires, Dieu en nous proposant de pardonner, ouvriroit la porte à la vengeance après avoir pardonné.

Si *Jesus-Christ* est le médiateur des ames du

Purgatoire, il doit intercéder pour elles; et s'il intercede encore pour elles envers son pere, pourquoi à sa requête ne sortent-elles pas plutôt de ce tourment si long et si horrible?

Une de ces preuves, à laquelle on ne fait point attention, et qui démontre cependant que l'église n'a point connu le purgatoire dans les premiers siecles, se trouve dans la regle de *Saint-Benoit.* Cet ouvrage composé depuis mille ans, est un monument éclatant contre le *Purgatoire*. Le fondateur des Bénédictins, qui marque dans cette regle les heures de l'office, les prieres et les oraisons qu'on doit faire à l'église, ne parle nullement des prieres pour les morts. Ce silence prouve bien que le *Purgatoire* étoit inconnu à *Saint-Benoit*, ainsi qu'aux premiers fideles.

Le Martyrologe des Jésuites. Les jésuites *Carnet* et *Ould-Corne*, auteurs de la trahison des poudres d'Angleterre, ont été insérés dans ce livre imprimé à Rome l'an 1608: *apud Paulum Maupinum et Mathaeum Breutorum.* L'ouvrage fut dédié à *Rancucio Farnese*, prince de *Parme*.

La Poétique de Marmontel, ouvrage inutile, prouvé par ce passage d'un auteur anglais. La vérité est, dit le chevalier Temple, qu'il y a quelque chose de trop libre dans le génie de la poésie, pour être gêné et resserré par tant de regles; tout homme qui voudra manier son sujet selon toute l'exactitude et la sévérité de ces regles, il lui fera perdre infailliblement cet esprit et cet agrément qui sont purement naturels, et qu'on ne peut jamais apprendre des meilleurs maîtres; comme si pour faire d'excellent miel, on venoit à rogner les aîles des abeilles et les réduire à se tenir dans leurs ruches, ou à ne s'en écarter que peu, et

qu'on mît devant elles les fleurs qu'on jugeroit être les plus douces, afin qu'elles en tirassent la substance ou la vertu la plus pure, après leur avoir ôté l'éguillon et en avoir fait de véritables bourdons. Les abeilles veulent la liberté de s'étendre daus la campagne, aussi bien que dans les jardins, et choisir elles-mêmes les fleurs qui leur plaisent et qu'elles savent distinguer par leurs propriétés et leurs odeurs. Elles aiment à travailler dans leurs petites cellules avec une adresse admirable; elles font l'extrait de leur miel avec un travail sans relâche, et elles le séparent de la cire par des petites cloisons si bien concertées, qu'il n'appartient qu'à elles seules de le faire et d'en pouvoir juger.

Si l'auteur divin du divin *Denis* le tyran, des divines *Héraclides* et des autres divinités tragiques qu'on ne joue point, avoit médité ce passage du chevalier *Temple*, il se seroit bien gardé de nous barbouiller une *poétique française*. M. *Marmontel* a deux côtés, un côté mortel, un côté immortel : le côté mortel est composé de ses tragédies et l'autre de ses jolis contes.

Réflexion sur la physionomie. Nous disons une sottise chaque fois que nous disons : *ce seigneur a un air de qualité*. Les qualités, qui sont des idées chimériques, peuvent-elles s'imprimer sur notre visage ? La nature met-elle un cachet étranger sur la face d'un grand ? Elle n'a qu'un cachet pour tous les hommes. Que nous sommes bêtes ! nous avons entendu faire ce galimathias à nos grands-peres ; nous répétons la sentence sans faire attention à ce que nous proférons ; nous avons reçu leurs apophthegmes comme leur religion, sans rien examiner.

Traité sur la résurrection. Quand le législateur des *chrétiens* ne seroit point ressuscité avec son corps, sa vie n'en seroit pas moins glorieuse, sa morale moins divine et sa mort moins fructueuse aux hommes. *Jesus* avoit satisfait pour nous, tout étoit consommé ; quel besoin avoit-il de reprendre son corps? Ce ne fut pas le corps de *Jesus* qui fit le miracle de la rédemption, ce fut la soumission de sa volonté à celle de son pere ; et sa mission finie, Dieu n'avoit plus besoin de cette envelope charnelle et grossiere.

Les theologiens, qui avancent toujours et ne prouvent jamais rien, assurent que ce corps ressuscité étoit un corps glorifié ; malgré la création d'un mot qui ronfle si bien, je ne crois pas qu'il soit nécessaire que l'Etre suprême soit emboité dans une carcasse de cinq pieds et quelques pouces ; et je ne pense point qu'un grand pied plat, une grosse tête, une machoire épaisse puissent embellir son existence.

Le corps de Jesus, quoique théologiquement glorifié, devoit être un corps physique, revêtu de toutes les propriétés de la matiere, comme la grandeur, la largeur et la profondeur, ou sans ces propriétés un corps ne seroit plus corps. Voilà donc le fils de Dieu tout différent de son pere ; voilà un être commensurable assis à la droite de celui qu'on ne peut mesurer, car Dieu n'est ni rond, ni quarré, et son fils a notre plate figure ?

L'embarras de concilier les quatre évangélistes sur la résurrection de Jesus est grand. En lisant ces auteurs, on est tout étonné des contradictions qu'on trouve dans la partie historique de ce miracle. *Magdeleine* voit son maître dans le jardin, elle veut baiser ses pieds adorables, le phantôme lui dit : *Ne me touche*

point. Pourquoi *Jésus* empêche-t-il à Magdeleine d'embrasser des pieds qu'elle avoit autrefois oints d'aromates, arosés de ses larmes et essuyés de ses beaux cheveux? La dure conduite de son *Rabboni* rendoit douteuse la merveille de la résurrection. Les Saints Peres, qui ne sont guères plus éclairés que nous sur les choses que l'on n'entend point, disent que Jesus, par un esprit de pureté, ne voulut pas permettre cette faveur à Magdeleine. Les mauvaises raisons n'éclaircissent pas l'Evangile. Si Jesus avoit permis à Magdeleine pécheresse de baiser ses pieds, pourquoi réfusoit-il la même grace à Magdeleine pénitente? Les peres ne raisonnent point.

Le corps de Jesus, après la résurrection, n'avoit pas, aux yeux de ses disciples et des témoins de ce miracle, les caractères d'un vrai corps. Il est dit dans l'Evangile que Jesus entra dans la salle, les fenêtres et les portes fermées. Un corps qui entre dans une chambre parfaitement calfeutrée, n'est point en vérité un corps comme le mien, et si j'étois témoin d'un pareil phénomêne, je dirois: Ce que je vois entrer par le trou de la serrure n'est pas un corps long large et profond comme le mien; un chameau ou un homme ne peuvent jamais passer par le trou d'une aiguille, et ce corps, qui entre dans cette chambre par le trou de la serrure, est quelque chose que je ne comprends point.

Les théologiens, qui ne paroissent jamais embarrassés de fournir des argumens bons ou mauvais, nous répondront que c'étoit un miracle: je ne sais pas ce que c'est qu'un miracle, ni si un miracle est nécessaire pour captiver ma foi; mais je sais bien que dans la circonstance où Jésus se trouvoit de manifester sa résurrection, il n'avoit pas besoin de faire un miracle

qui obscurcissoit davantage cette merveille. Jésus eut mieux prouvé le prodige en venant le grand chemin, montant l'escalier et frappant à la porte où étoient renfermés ses disciples.

L'opiniâtreté de *Saint-Thomas* a jetté, dit-on, un grand jour sur la résurrection de Jesus. Cet apôtre a vu les playes, a mis sa main dans celle de son côté. Si le corps de Jésus étoit un corps glorifié, les playes devoient être fermées; des mains et des pieds percés dans un corps glorifié ou dans un autre corps ne font pas de belles mains et de beaux pieds. Le phénomène, qui surprit Thomas, ne fut autre chose que des apparences, dont Jesus s'enveloppa pour consoler ses apôtres de la douleur et du scandale que sa mort leur avoit donné. Ces gens lourds, massifs et grossiers n'eussent point compris sans ces signes visibles, l'immortalité de l'ame, sur laquelle Jesus avoit fondé sa doctrine et notre espoir.

Les apparitions de Jesus ne sont donc que des preuves de l'immortalité de l'ame et du bonheur dont elle jouira après cette vie; pourquoi nos docteurs, persuadés de ce système, veulent-ils étendre le privilége de l'immortalité à nos corps? Quel besoin ont-ils de gêner notre ame dans l'enveloppe de la matière, de remplir de chair et d'os le séjour de la gloire? Laissons les corps dans les charniers des innocens, pour montrer aux grands que nous sommes tous égaux dans le cimetière.

Quelqu'avantageuse que soit la façon dont mon cadavre sera glorifié dans le ciel, je renonce dès ce moment au paradis, s'il faut y retrouver mon impertinente figure. Pourquoi faut-il que mon ame soit empâtée dans cette méchante boue? Ai-je besoin de sentir la circulation de mon sang, le jeu souple de mes nerfs et les agré-

mens du bon chyle pour savourer les plaisirs de la gloire éternelle? Mon intelligence, débarrassée des sensations, verra bien mieux la lumiere et la vérité, qu'une intelligence entortillée dans les sensations. Un caractère comme le mien prendra assurément de l'humeur contre son cadavre, s'il le retrouve en paradis. Je dirai en moi-même : Voici un malheureux corps qui a failli mille et mille fois de me faire perdre ce brillant héritage ; c'étoit mon plus grand ennemi : combien de fois, à l'aspect d'une jolie fille, a-t-il voulu déranger l'harmonie de mon ame ? Combien de fois ses yeux curieux ont-ils percé un fichu de gaze, ou couru trop librement sur une gorge naissante? Combien de fois ces mains pétulantes n'ont-elles pas voulu chiffonner les respectueuses ; et ces deux plates mains seront heureuses à jamais !

Nos corps, disent les orateurs chrétiens, sont des prisons où nos ames sont malheureuses et captives. Ces beaux cercueils de terre-glaise, que nos jolies femmes peignent de rouge et de blanc, se sont toujours révoltés contre notre intelligence ; nous devons les macérer, les couper et les châtrer même, si nous voulons aller au ciel ; car il vaut mieux entrer au ciel borgne, châtré ou boiteux que ne point y entrer du tout. Voilà les *Philippiques* que l'Evangile et nos prédicateurs ont fait de nos cadavres; et après ces saintes déclarations, nous sommes encore jaloux de traîner dans le ciel ces malheureux instrumens de nos peines.

Supposons un moment que nos ames ressuscitent avec leurs corps, comment se fera ce miracle? Le bossu entrera-t-il avec son paquet dans la gloire; cette vierge de l'*Opéra* entrera-t-elle sans son honneur en paradis ; le boiteux y fera-t-il son entrée triomphante en clochant ;

le borgne ne verra donc le paradis que d'un œil ; le louche ne verroit-il Dieu que de travers ; et l'enroué ne chantera-t-il ses louanges que d'une voix discordante et baroque ? On voit qu'il faut du mieux à tout cela, ou le paradis ainsi meublé ne formeroit plus qu'un hôtel des invalides ou un hôpital des incurables.

Nous changerons de figure, nos corps seront glorifiés, disent les théologiens : ce systême est joli ; mais que dira cette femme, qui a épousé unhomme d'une laide figure, et qu'elle a fait si naturellement cocu ? En le voyant rayonner de charmes, elle dira sans doute, voilà une laide maison qu'on a bien fait de démolir ; ce nouveau bâtiment est joli, si le miracle avoit été fait dans mon bail, assurément mon époux n'auroit point été coïffé à la grecque. On voit qu'il résulteroit beaucoup d'impertinences du miracle de la résurrection des corps.

L'article de la résurrection des corps, qui n'étoit point enchassé dans le premier symbole de l'Eglise, n'est autre chose que l'histoire de l'immortalité de notre ame, le jugement dernier, le spectacle allégorique de la récompense des bons et la punition des méchans, figurés par la parabole des brebis et des boucs ; car Dieu n'a pas besoin de deux sentences pour juger les hommes, ni de l'appareil de l'univers pour juger nos crimes et manifester nos foiblesses. Si ce jugement devoit s'entendre à la lettre, que pourroit dire le juge souverain aux sauvages qu'il enverroit aux flammes éternelles, que tout l'univers ne trouvât singulier ? Quoi ! ces peuples seroient damnés pour n'avoir pas vu la lumiere que le juge avoit cachée lui-même à leurs yeux par la barrière des terres et l'immensité des mers !

Croyons fermement à l'immortalité de l'ame,

à la récompense des vertus, aux châtimens du crime ; la raison et la religion naturelle conçoivent ce systême, et laissons tranquillement notre poussiere se mêler avec celle qui compose ce vaste univers ; à la longue nous produirons un arbre, des pommes de terre, des choux, des raves, &c.

Les Hérésies. A peine l'Evangile fut-il annoncé, qu'on vit éclore de ce chef-d'œuvre de la vérité une foule immense de sectes qui s'égorgerent les unes et les autres avant de s'entendre, et continuerent à s'égorger après s'être un peu entendus. Le sang que la religion a répandu, a plus humecté la surface du globe que nous habitons, que les eaux abondantes du déluge. Depuis le pontificat de *Pierre*, jusqu'au temps des billets de confession de monseigneur *Christophe*, archevêque de Paris, l'église, toujours très militante, n'a pas cessé de faire la guerre aux hommes et aux sages.

En lisant attentivement et sans préjugés les écrits des différentes sectes qui ont paru dans l'église, on voit constamment que la fable du loup et de l'agneau s'est renouvellée dans tous les siecles ecclésiastiques. Je pourrois accabler mes lecteurs d'une érudition profonde, composer un *in-folio* des noms seuls des sectes que la vérité a fait naître ; mais, ennemi des longs ouvrages, je me bornerai au précis des premieres hérésies qui ont milité dans les champs de l'église et pour lesquelles la cour de Rome a manqué de douceur, de bonté et de charité.

Les *caïnites* révéroient *Judas ;* ils disoient que si ce traître avoit vendu son maître, c'est parce qu'il savoit le bien qui en reviendroit au genre-humain. L'église a jugé les *caïnites* trop severement ; *Judas*, annoncé par les prophêtes, entroit assez naturellement dans l'économie

nomie de la rédemption, et puisqu'il falloit un traître pour consommer ce grand ouvrage, autant celui-là qu'un autre. Ce qui rendoit peut-être Judas moins coupable aux yeux des *Caïnites*, c'est que Jesus l'avoit choisi, lui avoit donné son amitié et généreusement confié ses finances.

Les *Pepuziens* et *Quintiliens* estimoient les femmes meilleures que les hommes, sous prétexte qu'Eve avoit causé un grand bonheur aux hommes en leur procurant, par sa faute, la mission de Jesus : excepté le singulier avantage de soutenir le titre glorieux d'*Église militante*, je ne vois pas la raison pourquoi Rome a bataillé contre les *Pepuziens*. Ces bonnes gens aimoient les femmes, cela est bien naturel; ils n'avoient pas, comme *Salomon*, la folie de les trouver plus méchantes que les hommes, ni plus coupables qu'eux pour avoir mangé d'une pomme dans un jardin où il y avoit des pommes.

Les *Antimarites* ou *Helvidiens* soutenoient que Marie ne demeura pas vierge après qu'elle eut enfanté Jesus; que Joseph, après la naissance du redempteur a connu Marie. Cette connoissance ne pouvoit rien déranger au mystère de la rédemption; la tâche de Marie étoit faite. Ces hérétiques, comme les enfans de Jacob, aimoient la fécondité, et ne trouvoient pas honteux que l'épouse légitime de Joseph ait fait des enfans. L'Écriture sainte les induisoit elle-même en erreur, en citant si souvent les freres de Jesus.

Les *Rhétoriciens*. Cette secte étoit composée d'auteurs et de poëtes; elle parut la plus sensée des hérésies. Les *Rhétoriciens* soutenoient, avec les honnêtes gens de toutes les nations et de tous les climats, qu'on seroit sauvé par la religion dont on avoit fait profession, et qu'il fal-

loit laisser la liberté et le choix à un chacun d'aller à Dieu par quel chemin il vouloit. Ce systême étoit celui de la tolérance, systême que l'Église appréhende le plus.

Les *Ophéiens* croyoient qu'il y avoit des mondes innombrables. L'Église fut injuste de damner les *Ophéiens*. Leur systême, réchauffé depuis par monsieur de *Fontenelle*, faisoit honneur à la fécondité du créateur.

Les *Libérateurs* soutenoient que le Christ étoit descendu aux enfers pour délivrer les pécheurs et les impies qui crurent en lui. Ces hérétiques étoient dignes d'admiration; ils bornoient les vengeances d'un Dieu miséricordieux, et le peignoient toujours prêt à recevoir le pécheur à la pénitence. L'enfer, pour être un ouvrage digne de l'être suprême, doit être dans sa main bienfaisante, un instrument plus actif et plus certain pour purifier les souillures du crime. L'Église aime mieux rendre ce séjour de punition stérile et éternel. Ce systême est bon pour épouvanter les gens qui doivent payer les dixmes.

Les *Collyridiens* présentoient tous les ans des gâteaux à la vierge *Marie;* Rome présente tous les jours des fleurs, des fruits, à la *Madonna* de *Lorette*, et reçoit les offrandes qu'on fait à la *Scala sancta*.

Les *Valentiniens* disoient qu'il y avoit trente aones, siecles et mondes tirant leur origine de la profondeur et du silence. Ces philosophes ne touchoient point aux principes de la foi. Le systême de plusieurs mondes ne donnoit qu'une plus grande idée de la puissance du créateur. Notre monde n'est aux yeux de Dieu qu'un grain de moutarde, et quand un homme croiroit que Dieu auroit bien pu faire des millions de grains de moutarde, je ne vois pas là de

quoi donner de l'humeur à l'église. Quant au calcul des siecles, celui des *Valentiniens* étoit l'arithmétique des *Chinois*; et quand ces deux chronologies auroient été défectueuses, où seroit encore le mal? Celle de Moyse n'étoit pas meilleure. Le silence de ces hérétiques sur le miracle de la création étoit plus prudent que le barbouillage du cahos des Egyptiens et des Hébreux. Il vaut mieux se taire que d'écrire que l'effet a précédé la cause, comme, par exemple: la lumière créée avant le soleil, ne laisse pas d'embarrasser les gens qui ont un peu de physique ou de sens commun.

Les *Cathores* se piquoient d'une grande sainteté; ils ne vouloient point avoir de communication avec ceux qui avoient péché après le baptême. Il ne falloit point damner les *Cathores*; il falloit seulement leur prêcher ces deux vers de Molière.

> Il nous faut dans le monde une vertu traitable;
> A force de sagesse, on peut ~~dire~~ être blamable.

L'Est modus in rebus. Dieu n'a jamais tort avec les gens d'esprit, et l'Église ne l'auroit jamais eu, si elle avoit été tolérante, bonne et douce comme son divin maître.

Les *Angéliques* rendoient un culte aux anges. Dans leur siecle il étoit défendu, sous peine de damnation, d'honorer les anges; aujourd'hui il faut honorer les anges sous peine de damnation. Voilà comme tout change dans ce monde, ce qui est noir dans un temps, devient blanc dans l'autre. La sainte Église seroit-elle l'image du matin et du soir que le satyrique français nous a peinte?

Les *Origénistes* ou *Adamiens* tenoient la *Palinhenesis*, c'est-à-dire le retour des ames après

la mort dans leurs corps pour converser dans le monde. Nous avons cru long-temps aux revenans, et dom Carmet aux vampires. Les *Origénistes* assuroient que la punition des démons et des réprouvés ne dureroit que mille ans, après lesquels ils seroient bienheureux. Ces gens, en bornant ainsi la vengeance de Dieu, eclairoient un sentiment de leur ame qui faisoit honneur à leur cœur. Je pense comme eux, et je souffrirois prodigieusement en paradis, si je connoissois quelqu'un de mes freres éternellement malheureux. C'est un sentiment de pitié que tous les canons de l'Église ne pourroient chasser de mon cœur, à moins que Dieu ne vînt lui-même m'assurer qu'il est plus méchant que les hommes.

Les *Mélétiens* retenoient dans le christianisme plusieurs ablutions des Juifs. Il ne faut point damner les gens pour de pareilles bagatelles. La pureté du cœur des *Mélétiens* devoit suffire à l'Église, et la guerre qu'elle leur déclara sur leur propreté étoit une chicane.

Les *Pattalorinchites* croyoient toutes les vérités de la religion, et faisoient consister le service divin dans le silence. Ces sectaires suivoient en cela les volontés de l'Évangile, qui veut qu'*on adore Dieu en esprit et en vérité*. C'est assurément de ce silence respecteux, que Dieu ordonna aux nations de l'honorer, à l'exception des Espagnols, à qui il a permis de marmoter le saint-rosaire.

Les *Tertulistes* enseignoient que les ames des impies étoient changées après la mort en démons. Si l'homme dans les enfers n'est plus capable de mérite ni de démérite, je crois que la qualité de simple réprouvé suffiroit à mon ambition; mais si les damnés sont capables d'orgueil et de bienfaisance, je voudrois être

démon pour rendre le sort des réprouvés plus heureux. Je penserois comme un capucin, qui voudroit être gardien de son couvent pour rendre la vie plus douce et plus agréable à ses frères.

Les *Ptolomiens* donnoient à *Bathos*, ou à la profondeur, deux femmes, l'une *Ennoya*, c'est-à-dire la pensée, et l'autre *Thélésis*, la volonté. Ces allégories étoient ingénieuses ; pourquoi foudroyer le génie? *Ennoya* et *Thélésis* valoient mieux que les *sept Dormans* qui ne font que des rêves, et que Saint-Alexis qui quitte une jolie femme précisement le jour qu'on ne la quitte point.

Les *Heracléonites* tenoient la profondeur pour la plus ancienne de toutes les choses. Cette profondeur me plaît davantage que les visions monstrueuses et inexplicables de l'Apocalypse, et que le vieillard de Daniel avec une figure humaine.

Les *Sévériens* enseignoient que le monde avoit été fait par les anges. Le mal et le bien, qui branlent toutes les choses de ce monde, font assez penser qu'un être inférieur à Dieu a pu composer cette petite fourmiliere.

Les *Tatianites* et *Eucratides* prêchoient une sobriété extraordinaire et des abstinences de vin et de viande ; il ne falloit pas envoyer ces sectaires à tous les diables; il falloit leur dire : Tenez, accomodons-nous ; nous ne défendons dans aucun jour de l'année l'usage du vin, parce qu'il enivre ; mais nous défendons dans certains temps l'usage des viandes, parce qu'elles n'enivrent point. Imitez-nous, faites abstinence de chair le carême, les quatre-temps, les vigiles, le vendredi et le samedi de chaque semaine ; et la veille de la fête de votre maîtresse, allez, si vous voulez, coucher sans souper, si cela

peut lui faire autant de plaisir qu'à son patron. Mais toujours faire maigre c'est ouvrir une branche de commerce considérable aux Anglais et aux Hollandais. L'abstinence ne tue que les ouvriers et les paysans ; ce sont cependant les gens les plus nécessaires à l'état ; il ne faut pas tuer les ouvriers et les paysans pour enrichir les étrangers. Les *Tatianites*, qui étoient raisonnables, se seroient accommodés avec Rome.

Les *Quartadécimans* furent séparés de l'église d'occident par une excommunication du pape Victor, à cause qu'ils célébroient la pâque, comme les juifs, le 14 de mars. Voilà une plaisante minutie pour envoyer d'honnêtes gens aux flammes éternelles.

Histoire de l'ordre de Saint-Dominique. Les dominicains ont été les moines les plus funestes à l'humanité. Leur fondateur a teint le Languedoc de sang. L'infâme et redoutable inquisition, ce tribunal odieux et barbare, est de leur invention. Combien de misérables rôles n'ont-ils pas joué dans les guerres scholastiques? Combien de victimes n'ont-ils pas immolées à leur docteur Thomas, qui n'avoit ni les lumières de Bayle, ni le génie du moindre de nos écrivains ? Quelle fermentation n'ont-ils point nourrie du temps de la ligue ? Quels attentats n'ont-ils point commis en plongeant leurs mains sacrilèges dans le sang de leur roi ; et n'ont-ils pas mis le comble à leur impiété, en se servant du pain de l'eucharistie pour empoisonner un grand homme ? Cette ordre, aussi coupable que celui de Jesus, n'a pas balancé ses crimes, comme ce dernier, par la culture des sciences et l'utilité des lettres ; on ne voit dans le temple du goût et de l'immortalité aucun ouvrage de cet ordre.

Le Spectacle de la Nature. L'abbé Pluche

radote avec ses coquillages et son déluge : les vieux temples, dit-il, son des preuves victorieuses de la religion. Si M. l'abbé avoit voyagé en Egypte, il auroit vu des vieilles mâsures dédiées autrefois aux oignons ; et à la Chine, des édifices élevés au sage *Confucius*.

L'histoire de Malthe. Etoit-il nécessaire de relier en quatre volumes, les fureurs de la religion romaine ? Est-il possible que dans une religion qu'on dit si bienfaisante, il y ait des religieux qui fassent vœu, aux pieds d'un Dieu mort pour les hommes, d'égorger les hommes ; et en vertu de ce beau privilége, jouir de cinquante mille livres de rente ? Je savois gré ci-devant au fanatisme de n'avoir point imaginé un ordre d'hommes, compagnons ou faisant les fonctions de l'ange exterminateur ; mais en examinant de près les bourreaux de Malthe, j'ai trouvé la fondation de cette cruauté.

Gallien restauré. Ce roman est original. La réception que fait Hugon, empereur de Constantinople, à Charlemagne, accompagné de ses douze pairs, au retour du saint sépulcre, est plaisante. Les Français étoient sur des lits d'or à s'égayer, à dire des bons mots ; car la nation a toujours aimé à rire : le romancier appelle ces divertissemens *Gaber*. Les treize *gabis* ou contes sont autant de rodomontades. Le seigneur Olivier se vantoit de baiser la belle Jacqueline, fille de l'Empereur, quinze fois. L'empereur Hugon entendit cette *coïonade*(1), lui ordonna, sous peine d'être pendu, de remplir ce qu'il avoit dit ; en conséquence il livra sa fille à Olivier. Le jeune Français, fort embarrassé de sa tâche, invoqua le ciel. Le Seigneur lui envoya un ange pour l'aider ; il

(1) Expression italienne, qui veut dire plaisanterie.

comptoit, dit l'auteur, aller avec ce secours au nombre quinze. Olivier, avec toute sa vertu naturelle, unie à la surnaturelle, n'a pu le faire que treize fois. Cette histoire prouve que les fideles chrétiens avoient dans ce temps-là des idées comiques de la grace, et ne connoissoient pas le vrai Dieu. C'étoit cependant dans les beaux siecles de la religion qu'on pensoit ainsi de la religion.

Les Confessions de Saint-Augustin, ouvrage fort inutile. Quel besoin avoit l'oracle d'Hyppone de faire gémir la presse de ses foiblesses : les frédaines d'Augustin ne pouvoient édifier ni corriger les mœurs. Les personnes brisées et anéanties dans la dévotion, trouvent, dit-on, une manne cachée dans cette production et la véritable onction du cantique des cantiques. Les dévots doivent excuser les philosophes s'ils ne trouvent rien d'édifiant dans cette rapsodie. Les philosophes sont de misérables pécheurs, qui se contentent de faire le bien, sans penser à faire imprimer des confessions générales.

Le Trépassement de la Vierge Marie, poëme imprimé autrefois à Troyes, chez madame la veuve J. Oudot et fils, rue du temple. Cet ouvrage, en réputation dans le savant pays de Liége, s'imprime encore trois ou quatre fois chaque année chez l'imprimeur de l'évêque.

Cette pièce est en vers français ; elle commence par une priere que la vierge fait à son fils pour ne point mourir ignominieusement comme lui. Je n'ai eu qu'un fils, dit cette bonne mere, et ce fils unique a été pendu à l'arbre de la croix ; je veux mourir plus honnêtement : elle engage le bon Jesus de lui envoyer ses anges et ses apôtres à l'heure de son trépas, afin de mourir en bonne compagnie. Le jour de son décès, l'apôtre Saint-Jean, si tendre-

ment attaché à Marie , paroît le premier. Voici comme l'auteur de cette pièce excellente le fait parler.

Saint-Jean l'apôtre arriva ,
Et entra dedans la chambrette
De la vierge pucelle et nette ,
Et humblement la salua
Lui disant , *Ave Maria.*
Elle répond , n'en doutez pas ,
Mon ami , *Deo gratias* ,
Et le baisa honnêtement.

Il est probable que Saint-Jean baisa la vierge en tout bien , tout honneur. Si l'auteur ne le dit point expressément , la religion nous oblige à le croire. Marie lui fait des reproches sur l'éloignement où il l'a laissée depuis la mort de son fils. Le saint s'excuse fort mal , et pendant qu'il est occupé à donner de mauvaises raisons de son impolitesse , les apôtres arrivent : Saint-Thomas n'est pas de cette corvée. L'auteur le garde pour la bonne bouche, et cet oubli est un morceau délicat qui fait honneur à son intelligence et à la farce. Les apôtres saluent Marie , qui leur dit :

Soyez tous très-bien venus
Jeunes , vieux , gros et menus.

Après les premiers assauts de complimens , la vierge leur demande comment ils ont su le jour de son trépassement , s'ils sont venus par le coche ou par les chasses - marées. Saint-Pierre , comme le plus intelligent et le plus infaillible du sacré collége , lui fait un détail de leur voyage. Dans ce narré , l'apôtre ne s'exprime guères plus clairement que nos docteurs. Voici son début :

Reine, à qui tout bien est entré,
Une chose nous demandez
Que nous dussions demander,
Et dire qui nous a mandé.

Après ce galimathias, Saint-Pierre raconte comme ils sont arrivés d'Antioche. Marie trépasse, on la porte dans la vallée de Josaphat; au retour, Saint-Thomas rencontre le cortège; Saint-Pierre lui dit :

. . . . Thomas
Je crois que Dieu ne t'aime pas :
Que n'es-tu venu sans tarder,
Pour ensévelir notre mère ?
Alors *Saint-Thomas* pleurant :
Je sais et maintenant vois bien
Que je suis un très-mauvais chrétien,
Incrédule et homme sans foi.
Las ! priez tous Dieu pour moi
Et me montrez, je vous prie
Où vous avez mis le corps de Marie ;
Il est clos en sépulcre
Qui est beaucoup plus doux que sucre
Ni que violette de mars.

Ceux et celles qui liront le Poëme *du Trépassement de la vierge*, jouiront de quarante jours d'indulgence :

Car ainsi est déterminé ;
Jamais ne sera lunatique,
Soit homme laid ou de pratique, (1)
Contrefait, aveugle, bossu,

---

(1) L'auteur entend par ce terme, les avocats, procureurs, notaires, composant la cour de l'officialité de L***, gens très-méprisables et très-méprisés dans le pays.

Tortu, démoniacle, ni muet ;
Et qui écrire le fera,
Point de diable ne lui nuira.

Les Liégeois, qui ont plusieurs raisons de craindre que le diable ne les emporte, écrivent tous les ans ce poëme ; sans cette sage précaution, le diable auroit déjà depuis long-temps emporté le pays, à ce qu'ils disent.

Histoire des Suisses. Les Suisses n'accordent leur droit de bourgeoisie qu'à force d'argent ; Génève ne connoît point encore le droit ancien et respectable de l'hospitalité. La France, contraire à ces peuples, se glorifie d'être la ressource de ces durs républicains. L'honneur de défendre sa nation est en partie confié aux soins de ces soldats étrangers qu'elle paye plus cher que ses propres citoyens. Un Français n'oseroit frapper dans Paris un Suisse sans s'exposer à être pendu, et un manan des treize cantons peut rosser un Français au milieu de la capitale, sans courir les dangers de la corde. Pourquoi cette attention pour une république qui n'en a point pour nous ? Nous donnons du pain à sa noblesse, nous habillons, nous nourrissons ses peuples, et nous recevons chez nous leurs coups de bâton.

Toutes les grandes maisons ont un Suisse galonné à leur porte, qui s'ennuie à rien faire : pourquoi donner le gouvernement de nos hôtels à l'étranger, et refuser cet avantage aux hommes de notre nation ? Pourquoi permettre aux Suisses d'établir des cabarets *gratis* dans nos villes et aux entrées de nos jardins publics, et priver de cette faveur les naturels ? cette partialité n'est-elle pas affreuse. Les Limousins, les Auvergnats, qui nous appartiennent, viennent faire nos ouvrages pénibles,

et les Suisses dorment dans nos antichambres. Nous nous piquons d'un extrême bon goût, et nous plaçons aux entrées de nos maisons des gens durs, avares et grossiers. Nos portes seroient mieux gardées par un Français poli ; la douceur de nos mœurs, imprimée sur le front de notre compatriote, annonceroit davantage l'aménité de la nation, que deux moustaches barbares qui ne peuvent figurer que chez les Sarmates, les Croates et les Pongos ; car une jolie femme perd infiniment d'être annoncée par deux grandes moustaches. Le Français seroit moins intéressé que le Suisse, dont la devise ordinaire est : *point d'argent, point d'amitié.*

Un Français n'ose porter un baudrier ; pourquoi n'auroit-il pas le privilége de porter cette guenille galonnée ? J'ai vu dans Paris des suisses écraser de coups un Français pour avoir porté le baudrier à la porte d'une église. Quel droit avoient les Suisses d'assommer un parisien à propos d'un baudrier ? Notre merveilleuse police, qui tracasse souvent un homme à talens, pour une chanson, ne prend point garde à ces abus.

Les calculateurs diront peut-être : Tandis que les Suisses ornent nos portes avec deux moustaches, nous occupons plus utilement ailleurs nos compatriotes. Ce raisonnement seroit supportable, si tous les pays ne fourmilloient point de Français ; on en trouve jusqu'aux extrêmités de la terre. Nous faisons des ordonnances pour enlever les fainéans, les vagabonds : ne barbouillons point tant d'arrêts, ne forgeons plus des chaînes, n'envoyons plus nos citoyens aux galères, renvoyons les Suisses, la France n'aura plus de vagabonds.

Histoire de la ville de Liége. L'auteur de cette histoire a oublié les anecdotes suivantes.

La veille de Saint-Martin, les Liégeois courent dans les rues avec un balai, où il y a un cierge allumé comme ceux que l'on porte au sabbat. Ils crient, *vivat Saint-Martin qu'a vendou si choud de chiase po bure de vin ;* vive *Saint-Martin* qui a vendu sa culotte pour boire du vin. Cette cérémonie se fait en dérision du saint-patron de Tours et de la nation française.

Les manans, bourgeois, habitans de Vervier sont obligés d'envoyer tous les ans les douze plus jeunes mariés, la croix de leur paroisse et le tambour de la ville, au chapitre de Saint-Lambert de Liége. Le cortege entre à neuf heures du matin dans l'église ; les députés présentent en hommage aux tréfonciers, de l'or, de l'argent et du cuivre ; ensuite, au son du tambour, ils dansent une ronde sous une grande couronne de fer blanc qui décore la nef de la cathédrale. Cette pantomine dure une heure ; les jeunes mariées s'y distinguent ordinairement par la vivacité avec laquelle elles font voltiger leurs jupons, et messieurs les chanoines, présens à la cérémonie, ne laissent point de faire attention à l'élégance de la jambe des sauteuses, et peut-être à autre chose que ce trémoussement dévot fait appercevoir.

Le scandale fini, les députés sortent de l'église, tambour battant, croix levée, vont prendre au marché au blé une mesure de froment, la portent à la troisième arche d'un pont sur la Meuse, la brisent avec le bâton de la croix et la jettent ensuite dans la rivière.

L'origine de cette farce vient de ce qu'autrefois les habitans de Vervier, plus honnêtes gens alors que les nobles bourgeois et manans

de Liége, firent une mesure plus grande que celle de Liége; ce qui faisoit tort aux chanoines, dont la mesure étoit plus petite. L'intérêt donna de l'humeur au chapitre : en conséquence il obligea les habitans de Vervier de prouver tous les ans, par cette cérémonie, que les gens d'église ne pardonnent jamais.

Le village de Nomale dans la Hesbaye est aussi obligé d'envoyer tous les ans la plus laide et la plus vieille femme du hameau porter une oie au chapitre. Les tréfonciers entourent cette femme dans l'église; alors la vieille sorciere leur fait à chacun une grimace la plus laide possible, et quand elle ne varie point ses grimaces, les chanoines, connoisseurs en grimaces, la lui font recommencer; cette comédie se joue dans l'église, à la grande édification du peuple Liégeois, admirablement bien organisé pour s'édifier de pareilles sottises.

Histoire sur les reliques. Rien ne fut plus brutal, ni plus stupide que les guerres que l'on fit anciennement pour les reliques et le tombeau vide de Jérusalem. Le culte que nous rendons à ces chiffons sacrés est l'hommage le plus équivoque et le plus ridicule que la religion puisse rendre aux saints. La plupart de nos reliques sont apocryphes ou isolées des témoignages qui prouvent leur authenticité. On montroit à Tours une croix qu'on faisoit baiser au peuple le jour de la passion, sur laquelle étoit une agathe antique, dont la gravure représentoit Venus pleurant la mort d'Adonis.

Louis de Bourbon, prince de Condé, étant dans la même ville, voyant sur l'autel le bras d'un saint, le fit développer, on y trouva un valet de pique avec une chanson d'amour.

A Bourges, on trouve dans une châsse une petite roue tournant sur un bâton, avec ces mots écrits autour :

Quand cette roue tournera
Celle que j'aime m'aimera.

Dans l'abbaye de Saint-Guerlicon, en Berry, près du Bourg-Dieu, sur le chemin de Romorantin, on voit une image miraculeuse de ce saint ; les femmes, qui veulent devenir enceintes, vont s'étendre dessus.

Presque tous les pélerins rapportent de la Galice des plumes de certaines poules de la race du coq qui chanta quand Saint-Pierre renia son maître. A Paris, on révère à Saint-Sulpice une pierre sur laquelle la vierge lavoit les drapeaux de l'enfant Jesus. A Saint-Denis, on montre la lanterne de Judas ; ce reliquaire est, dit-on, plein de vertu. A Burgos, en Espagne, il y a, dit-on, un crucifix auquel on coupe tous les mois la barbe et les ongles. A Rome, on adore l'autel sur lequel Saint-Jean-Baptiste disoit la messe dans le désert, comme le témoigne le livre des indulgences, imprimé dans la même ville.

Les œuvres de Jean-Jacques Rousseau. La rudesse magnifique des ouvrages et les pensées de ce célebre auteur, sont pareilles aux richesses des Sauvages. Ses duretés philosophiques ont du prix, et je ne sais quoi qui brille et qui blesse. Jean-Jacques ressemble en tout à l'or et aux diamans qui sortent des mines ; ses livres, en général, ressemblent aux corps naturels, toujours plus lumineux que les spectres que fait la magie.

HISTOIRE

MERVEILLEUSE ET SURNATURELLE

DE MON COUSIN HOMVU.

Tous les savans du nord ont été sérieusement occupés, il y a quelques années, à gâter du papier à l'occasion d'une dent d'or survenue à un enfant (1). Les souffleurs d'Amsterdam, de Londres, de Paris s'étoient doublement épanouis à cette merveille, qui devoit prouver à l'univers, disoient-ils, la science de *Rémond Lulle*, de *Salomon*, d'*Albert-le-Grand*, de *Thomas* d'*Aquin*, des chevaliers de la *Rose-Croix* et de tous les fous qui avoient cherché à faire de l'or dans une bouteille à l'encre, ou dans une vieille marmite à soupe.

Ce phénomêne, annoncé avec tant d'éclat, disparut comme l'étoile des trois rois, à l'expérience d'un compagnon orféyre qui reconnut que la dent étoit converte d'une feuille d'or. Le *Bouhaha* des savans de l'*Allemagne* devint la risée des savans de *Paris*.

(1) Sur la fin du seizieme siécle, le bruit se répandit qu'un enfant de sept ans, du village de Veildorff en Silesie, avoit une dent d'or. Tous les savans d'Allemagne, avant de vérifier le fait, en chercherent la cause. Horetius, professeur à Helmstad, assura que ce phénomêne étoit pour la Bohême une marque assurée de la protection divine contre les incursions des Turcs; enfin après une escrime de longue haleine, on découvrit que cette dent étoit couverte d'une feuille d'or.

Par

Par une de ces aventures extraordinaires, que plusieurs personnes ne croiront point, mon cousin *Homvu* étoit d'or massif. Il naquit à *Pekin* en 1736. En le mettant au monde, ma tante crut avoir accouché d'un rouleau de mirlitons; mais entendant crier cette masse d'or, voyant pousser des oreilles au lingot qu'elle venoit de mettre au jour, elle ne douta plus d'avoir enfanté la *pierre philosophale*.

Depuis trois quarts de siecle, mon oncle et ma tante souffloient continuellement pour faire la queue d'une guinée. Ma tante qui aimoit davantage le grand œuvre que son mari, crut bonnement que les idées d'or de mon oncle, conservées dans sa cucurbite hermétiquement bouchée, avoit produit cet enfant merveilleux.

Mon cousin, n'étant encore qu'un lingot, fut comme le reste des hommes, assujetti aux infirmités de l'enfance. Il fut question de trouver une nourrice: deux cents dames de l'extrême bonne compagnie de Pekin briguerent cette faveur; car une seule nuit de mon cousin valoit cent bonnes guinées à la nourrice. L'enfant pissoit, chioit, suoit, bavoit de l'or. Par malheur ce cousin avoit des gencives d'or, il mettoit en poudre les mamelons de ses nourrices; cent quatre-vingt-dix-neuf dames furent les martyrs de l'or et les victimes de l'expérience.

Le jeune *Homvu* alloit périr d'inanition, lorsque l'on consulta le Dieu *Xenoti*. Un *Fakir*, à qui l'on promit un peu de la merde de l'enfant, trouva le secret de faire parler le Dieu. Le *Tien* répondit par la bouche du prêtre, qu'il falloit nourrir le nouveau né avec la panade merveilleuse d'un certain *Jean Jacques* qui servoit alors la messe dans les montagnes de Savoie.

Cet enfant de bénédiction étoit la corne *d'Amalthée* pour notre famille. Jaloux de conserver

un trésor si précieux, mon oncle dépêcha un courier extraordinaire en Savoie. Le docteur de l'Isle de Robinson voulut bien se charger de l'éducation de son fils. *Jean Jacques* vint à Pekin; il fut étonné de la pureté du cœur de mon cousin. *Homvu*, dès sa plus tendre jeunesse, suivoit déjà la raison et la nature; ses mœurs étoient les premieres du monde, et tout le tintamare de *l'éducation d'Émile* n'auroit rien ajouté à la profession de mon cousin.

Jean Jacques, confondu à l'aspect de cette merveille, convenoit que les hommes de boue et de crachat ne valoient pas un homme d'or massif; que la caque des premiers sentoit toujours le hareng. Il est inutile, disoit-il, de se heurter contre la raison pour instruire les hommes; on n'en fera jamais rien tant qu'ils seront de terre glaise. Leur matière premiere est celle de l'épervier; ils sont tous organisés exprès pour se manger les uns et les autres.

Mon oncle renvoya le philosophe faire des missions de vertu dans le Vallais; il trouvoit que *Jean Jacques* étoit pour l'humanité ce que le *Pere Duplessis* étoit pour l'Évangile, tous deux l'*arlequin* de leur parti. Le caractere solide de mon cousin valoit mieux que le galimatias de son précepteur. C'est le hasard qui fait la sagesse, et jamais les préceptes et les loix n'ont fait un honnête homme. Mon oncle vit bientôt dans la conversation de *Jean Jacques* que ce philosophe avoit puisé son systême d'éducation dans les garennes du Vallais, et dans les petits ménages des montagnes de la Suisse. Mon oncle, qui avoit voyagé, assuroit qu'il trouveroit la même éducation, dans les dunes de Dunkerque, où il y a beaucoup de lapins, et dans les villages des environs de Lille, où il y a beaucoup de flamands.

Le Pere de *Homvu*, quoique fou en chymie, étoit sage en raison ; il ne voulut point faire apprendre de mé ier à son fils. Il lui donna seulement quelques idées de notre poésie française, pour laquelle le jeune homme avoit d'heureuses dispositions. Ce fut pour rétablir cet art décrié que mon oncle cultiva ce rare talent dans son fils. Si mon enfant, disoit il, est un méchant poëte, au moins il ne sera point gueux ; l'histoire pourra dire un jour : Depuis le règne d'*Auguste*, on n'a connu que deux poëtes riches ; le comte de *Tourné* et *Homvu*. C'étoit donc pour avoir deux époques en ce genre, dans la révolution de dix-sept cens soixante et cinq ans, que mon oncle permit à son fils de suivre les impressions de son instinct poétique.

Pour façonner mon cousin, son pere le fit voyager en France, où une branche de sa famille étoit établie. On ne fit point de pacotille ni de porte-manteau à *Homvu* ; sa merde, sa sueur et ses crachats suffisoient à ses dépenses ; vingt capitaines hollandais solliciterent l'honneur de l'avoir sur leur bord. Mon oncle le confia au plus riche. *Homvu* fut cent vingt-cinq jours dans le vaisseau, et y laissa en fiente, sueurs et crachats deux mille quatre cens quarante livres d'or. Dès le premier jour de l'embarquement, monsieur *Vander Dendur*, mesquin et avare comme un hollandais, faillit d'étouffer mon cousin à force de mangeaille et de Kermèlk (1). Cet homme, qui savoit naviguer et calculer le prix des denrées de son pays, avoit fait, une mauvaise plume à la main, des fractions, des additions de ce que son bœuf, son beurre et son fromage devoient lui rapporter à

(1) Lait battu ou lait de beurre qui compose chaque jour le maigre souper d'un millionaire hollandais.

la sortie des intestins de son passager; il le faisoit manger de force, tandis qu'il laissoit crêver de faim son équipage.

Le ciel, qui voulut peut-être punir l'avarice du hollandais, affligea mon parent d'une constipation horrible. Il fut huit jours sans aller à la chaise percée. Le capitaine fut à l'agonie. Voilà, crioit-il en pleurant, une constipation qui me coupe la gorge; dix-huit lavemens n'avoient point rendu deux grains d'or louable; le batave étoit aux abois; l'équipage, composé de gens de sa nation, partageoit son état douloureux. Une diarrhée salutaire prit tout-à-coup à mon cousin, et le capitaine admiroit, avec des yeux d'envie, la précieuse éjection qu'*Homvu* venoit de rendre. Cette navigation ne fut point tranquille pour mon cousin; chaque jour il essuyoit des brutalités du capitaine. Si par hasard il crachoit dans la mer, le hollandais crioit : monsieur vous me ruinez, la mer est assez riche de nos naufrages, sans l'enrichir encore de vos rares crachats.

Comme mon cousin étoit d'or, on s'imagine bien qu'il pesoit beaucoup; cependant les mémoires publics et les gazettes de Clêves ont assuré que les baronnes et les altesses du Westphalie pesoient encore davantage, tant la chair et la matiere sont prodiguées dans cette province.

Homvu débarqua à Amsterdam; les Hollandais le convoiterent avec cette concupiscence naturelle qu'ils ont pour l'or. Mon cousin visita la bourse; il fut surpris de rencontrer, sur cette plage étrangere à la rime, un poëte chinois qui n'avoit assurément nul intérêt sur la banque, ni aucune affaire à démêler avec la fortune de ce tripot fameux. Mon cousin dit au poëte : mon ami, il y a ici un moyen de vous enrichir bien subitement, c'est de composer une gazette

des friponneries et du gain excessif que font ici les commerçans ; vos écrits seront recherchés et votre feuille périodique sera utile aux honnêtes gens pour les précautionner contre les fripons.

Mon cousin alla voir le théâtre d'Amsterdam. Les *Bataves* ont un spectacle national, appellé le *Schouwbourg*, conduit par huit régens, la plupart marchands de tabac, qui connoissent le *S. Vincent*, le *S. Domingue* et les carottes de *Dunkerque*. Avec ces connoissances, ils croyent avoir beaucoup de connoissances du théâtre, et le peuple les prend pour des êtres distingués, à cause qu'ils sont à la tête d'une mauvaise troupe d'histrions. Ces régens ont une jurisdiction civile et criminelle sur les acteurs, le souffleur, le moucheur et l'orchestre. Si un acteur, un gagiste, manquent à l'heure du spectacle, ils sont condamnés, par une sentence de la régence, à six semaines de prison, et chassés souvent après le châtiment ; les actrices trop décoltées, ou celles qui font des enfans, subissent la même punition. Les Hollandais dispensent leurs prêtres de la continence, mais ils veulent que les filles de théâtre soient chastes ; c'est un des points de leur réformation auquel ils paroissent le plus attachés.

Le théâtre est très-fréquenté ; on y fait au moins, chaque représentation, quatre à cinq mille livres de notre monnoie : la populace y court comme les gens opulens. Toutes les maisons ont des temps marqués où elles vont en famille à la comédie ; les meres y menent leurs enfans au sein, le chien de la maison, et sur-tout leurs servantes. La pièce commence exactement à quatre heures, et finit régulièrement à dix heures du soir. On va prendre sa place dès midi, midi et demi. Il faut avoir la patience des sept Pro-

vinces-Unies pour tenir onze heures de suite sur le même banc à contempler de la misere.

La salle de spectacle a l'air majestueux d'un chœur de *Capucins* : elle n'a ni construction, ni goût; les décorations, à l'exception de quelques morceaux de *Lairesse*, sont très-ordinaires; les acteurs, exactement détestables, point de graces, point d'attitudes, ne connoissent de parfaitement bien, que les contresens théâtrals, ne mettent aucune intelligence dans leur jeu muet; leurs gestes passent la tête de quelques pieds, et vont toujours de droite à gauche, avec le bruit d'un soldat qui fait l'exercice *à la prussienne*. Ceux qui ont vu à Paris, dans le carnaval, les garçons bouchers vêtus *à la romaine* escorter le bœuf gras, n'ont qu'à transporter ces rustres sur la scene hollandaise, ils auront une idée parfaite de cette nation.

Leurs pièces sont aussi mauvaises que les histrions; elles sont dans le genre monstrueux de Shakespear, mais elles n'ont ni la force, ni le génie, ni les expressions *du poëte Anglais.* Le costume de têtes coupées, le tableau des siéges, le viol des couvents, le massacre de nonnes (1) y sont rendus on ne peut pas plus pitoyablement.

---

(1) Dans la méchante et mauvaise tragédie de *Gysbrecht van Amstel*; ils prennent des filles de louage qu'ils habillent en religieuses; elles y paroissent en bas rouges, jaunes, verds et blancs. Ces filles chantent aussi mal qu'elles le peuvent dans un chœur; une orgue les accompagne. Dans la tragédie du *Comte d'Egmont*, on amene dans la prison de ce malheureux prince un grouppe d'enfans de cinq à six ans; j'en ai compté dix huit du même âge; peut-être que c'étoit alors le bon ton des femmes de qualité de faire leurs enfans d'une même jettée, comme les chattes font leurs petits. Cette pièce se termine par le tableau de la place de Bruxelles, où le prince a la tête

Les juifs d'Amsterdam conçurent le noir projet de mutiler mon cousin, comme ils faisoient des ducats des États généraux ; ils auroient exécuté ce terrible dessein, si un de leurs rabins, à l'œil creux, au menton plat et à la longue barbe, ne les en avoit détournés.

Ce rabin, le moins ignorant de la tribu de Lévi, étoit parent, du côté paternel et maternel, à la vierge Marie, et par le mariage de cette sainte fille avec le . . . . Il se trouvoit cousin issu de germain avec les . . . . Le docteur juif, lassé peut-être d'attendre inutilement le messie, fit un mauvais sermon où il démontra qu'*Homvu* étoit le véritable messie que leurs prophêtes avoient annoncé avec tant d'éclat. Oui, dit-il à ses confreres : il est prouvé que le chinois d'or est le salut d'Israël ; c'est le seul de tous les mortels qui ont rampé sur ce globe, dont la merde soit la plus rare et la plus précieuse. Tous les hommes ont infecté leurs semblables de l'odeur puante de leurs excrémens ; celui-ci nous embaume de l'odeur suave et salutaire de la sienne. Si le messie doit sentir le myrthe et l'encens, si les parfums de l'Arabie heureuse doivent découler de son front, comme dit l'épouse des cantiques, quels signes plus éclatans de la mission, qu'un homme venu de l'Orient, qu'un homme porteur d'un postérieur d'où coulera sans cesse, comme du Pactole, ce métal inestimable qui fait mouvoir les volontés et les bras de l'univers? Quelle gloire va rayonner sur notre peuple ! Que les noms d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob* vont devenir chers aux hommes ! Oui, mes freres, notre ancien privi-

---

tranchée. L'échafaud est entouré d'une douzaine de crocheteurs *en habit de gala*, représentant les bourgeois ennuyeux de Bruxelles.

lège de voler toutes les nations, et l'or que notre liberateur magnifique va prodiguer à la nôtre, nous rendra précieux aux yeux du monde entier.

Cette mine féconde d'or nous fournira de quoi acheter des champs d'où découleront *le lait et le fromage d'Hollande*. Nous ferons rebâtir Jérusalem ; nous quitterons les terres catholiques où nos yeux purs sont exposés au scandale de voir les *boutiques chrétiennes* remplies de jambons et d'andouilles. L'Europe a pensé que le messie étoit le fils de *Marie*, un de nos citoyens. Hélas ! comment a-t-elle pu croire qu'un homme, qui n'avoit pas le sou, fut le roi d'un peuple qui se donneroit au diable pour avoir de l'or, ou la permission de rogner les ducats. *Homvu* va désiller les yeux de la terre, et son regne opulent ramenera les beaux jours de Sion.

On vint en cérémonie présenter le sceptre de *Juda* à mon cousin ; le rabin s'offrit de le graisser de l'huile épaisse de la synagogue. *Homvu*, frappé de voir la majesté du peuple choisi imprimée sur les faces mal-propres de douze mille crieurs de vieux chapeaux, d'usuriers et de fesse-matthieu, préféra la douceur philosophique à la vanité de régner sur *Israël*. Dans la crainte que cette nation imbécille ne le forçât à monter sur le trône de *David*, dont il n'étoit pas l'héritier, il songea à quitter la Hollande.

Homvu comptoit d'aller en France par l'occasion du mauvais chariot de poste d'Amsterdam. La veille de son départ, il soupa avec un ministre du Saint Évangile ; la conversation roula sur la magnificence de Rome et les richesses de son monarque. Le prédicant conseilla à mon cousin de ne point aller en France : ce pays

inconcevable, lui dit-il, vient de rouer vif l'innocent Calas ; les Français ont commis cette criante injustice dans leur siècle de lumieres, en aversion sans doute d'un prêtre de Noyon leur compatriote. Cet ecclésiastique, que nous révérons comme un saint, étoit un habile homme ; il avoit du bon sens dans un temps que les gens de son métier n'en avoient point ; il assura aux personnes sensées que le pape ne pouvoit vendre ni disposer à son gré des trésors de la grace ; que la principauté de ce pontife étoit une chimere, son infaillibité une autre ; qu'il falloit seulement se tenir aux termes de l'Évangile, sans rien ôter ni ajouter à l'Écriture: allez à Rome, continuoit-il, et si vous êtes curieux de voir de l'extrême ridicule, vous serez content de cette ville ; vous y verrez sur le trône ce qu'il y a de plus incroyable dans l'Évangile et dans les prophêtes.

Mon cousin quitte le ministre, se met en route, faillit par son poid de briser la chaise de poste ; mais un peu de son crachat y fait bientôt trouver du remede. Après avoir traversé l'Allemagne, la Suisse, une partie de l'Italie, il arrive enfin dans cette ancienne capitale du paganisme.

Le pontife des croyans sut bientôt qu'il étoit arrivé dans Rome un homme extraordinaire ; on sent l'or dans ce pays-là, comme nous sentons à Paris la mauvaise odeur du faubourg *Saint-Marceau*. Mon cousin fut admis à baiser les pantoufles du Saint-Pere ; il ne parut point chatouillé de cet honneur ; il ne trouvoit rien de divin dans une paire de mules, et il ne pouvoit s'imaginer que des gens de bon sens se piquassent d'une si belle passion pour des pantoufles ; encore, disoit-il, si le Saint-Pere étoit de mon métal, ou que ses bénédictions valussent

la moindre de mes roupies, on feroit fort bien de le caresser, de le lêcher ; mais ses bénédictions ne profitent qu'à celui qui les vend, et ruinent ceux qui les achetent. Malgré l'abondance de ses bénédictions, le *Moufti* de la *religion romaine* étoit encore moins aimé que mon cousin, qui étoit *hérétique*, *anabaptiste et philosophe*.

Le pape demanda à *Homvu* de quelle religion il étoit? Mon parent étonné, vit bien à cette question que le pape n'avoit point de religion, et il lui parut fort étonnant qu'avec l'argent qu'on payoit au pape pour avoir de la religion, *Sa Sainteté* n'en avoit point encore. La demande du *Pontife romain* étoit bête ; y a-t-il une autre religion que celle de la nature ? On a beau prouver, diviser, subdiviser les vieux livres et les vieilles questions, toutes les religions connues viendront aboutir à la loi naturelle.

Ce discours ne plut point à un P. Jacobin qui avoit du crédit à l'Inquisition ; c'étoit une bonne trouvaille pour ce tribunal, qu'un homme étoffé comme mon cousin, et peut-être une ressource pour éteindre l'avarice excessive des officiers du *Saint-Office*. On trouva facilement des raisons d'arrêter *Homvu* : né à la Chine, il étoit *anabaptiste*, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour en faire un divertissement d'*Auto-da-fé*. On l'enferma dans un appartement distingué de l'Inquisition ; et à cause de la richesse de ses excrémens, il fut mieux nourri que les autres prisonniers. Sa précieuse merde lui mérita cette *faveur chrétienne*.

Pour convertir mon cousin à la *foi romaine*, on lui envoya un moine de l'ordre de *Saint-François*. Ce prêtre passoit pour un savant, parce qu'il savoit un peu de grec. Il dit à son prosélite : Monsieur, il faut embrasser notre sainte

religion ; comme l'ordure que vous faites est vraiment de la matière louable, je vous promets qu'avec ce secours vous n'irez jamais en purgatoire, à cause que vous aurez de quoi vous rédimer de cet endroit ; et même si vous avez du goût pour le paradis, avec de l'or, notre Saint-Pere vous y placera tout au beau milieu ; pour de l'argent il y a bien mis le P. *Ignace*. Si vous péchez contre la loi, ou contre la nature, pour vous absoudre, la *Chambre apostolique* se contentera de très-peu de vos excrémens. Ici nous aimons l'or ; et une preuve que nous l'aimons plus que la religion, c'est que nous sommes tous riches et que nous ne songeons gueres à la religion qu'*in articulo mortis* pour avoir la bénédiction de *Sa Sainteté* mortelle.

Par le moyen de ses rares excrémens, *Homvu* corrompit son guichetier ; comme *Danaé*, il ouvrit son sein grossier à l'or. Ils prirent tous deux la fuite et vinrent en France, où ils voyagerent *incognito*. A la sortie de *Mussi-l'Évêque*, ils furent arrêtés au goulot par une troupe de voleurs. Ces malheureux, ne voyant point de valise à mon cousin, vouloient l'égorger. Le chef de la bande, moins vif et plus intelligent, appercevant la sueur d'or qui tomboit du front d'*Homvu*, se tourna du côté de ses camarades et les harangua. Les voleurs savent faire des harangues ; plusieurs en ont fait de très-jolies sur l'échelle, et les Anglais brillent encore dans ce genre d'éloquence.

C'est l'envie d'avoir de l'or, dit le capitaine, qui nous a fait entreprendre notre dangereux métier. Il est démontré, messieurs, qu'excepté soixante fermiers généraux, personne en France ne s'avise de voler sur les grands chemins avec cinquante mille livres de rente. Voici

un moyen de nous convertir que le ciel présente à nos cœurs endurcis : que l'or les amolisse, messieurs ! gardons ce précieux chinois pendant quelque temps ; ses sueurs, ses excrémens nous enrichiront à jamais. Mon cousin resta six mois avec cette troupe, et dès que les voleurs furent enrichis, ils lui rendirent la liberté et quitterent leur détestable métier en bénissant le Seigneur d'avoir employé des moyens si riches et si miséricordieux pour les remettre dans le chemin étroit du ciel. Ils virent que l'or étoit nécessaire au salut, et valoit mieux que les prieres des *Derviches* et des *Moines* ; car tous les *Missionnaires* et tous les *Capucins* du monde n'auroient dans cette occasion point fait tant de fruits que les excrémens de mon cousin.

Mon cousin vint à Paris, s'informa de ses parens, et me prit particulièrement en amitié. On sut bientôt dans la ville qu'il y étoit arrivé un chinois d'or. La police, qui a la commission de troubler les honnêtes gens, ne tarda pas à rôder autour de notre maison. Monsieur *Emery*, qui a porté long-temps le caducée du vieux B.... étoit dans les environs avec ses mouches, pour s'informer du nouveau venu, dans le dessein, sans doute, d'attraper un peu de ses excrémens. Il questionna nos domestiques pour savoir si le chinois n'étoit point un auteur qui écrivoit contre les jésuites, ou s'il ne composoit point quelques ouvrages philosophiques ; s'il ne conspiroit pas contre l'État, en éclairant les hommes sur l'inutilité du purgatoire.

Les rues, où mon cousin passoit, étoient remplies de plus de monde que quand *Sa Majesté* venoit tenir son lit de justice pour nous demander de l'argent. De jolies filles venoient pré-

senter leurs mouchoirs à *Homvu*, et l'engager à se moucher une fois en leur faveur. Quantité de personnes, avec des serviettes blanches, s'estropioient pour recueillir ses crachats, plus riches dix fois que ceux qu'on porte avec tant de faste sur des habits galonnés. Les rues où nous passions, rappelloient aux vieilles gens l'ancien empressement de la rue *Quinquempoix*. Oui, disoient les vieillards, nous avons eu autrefois la même sueur pour du papier, et nous étions très à plaindre.

Mon cousin, étonné de l'ardeur qu'on avoit pour sa fiente, ses sueurs et ses crachats, me dit : *Xan-Xung*, comment les français, si aimables, sont-ils si passionnés pour l'or ? En traversant la rue *S. Honoré*, *Homvu* eut besoin de lâcher l'eau ; il entra dans une allée ; de belles dames qui logeoient au premier, s'apperçurent de ce besoin, descendirent précipitamment avec leur cuvette ovale, et se disputerent l'honneur de la préférence. Le chinois leur remontra l'indécence d'exaucer leurs vœux. Bon, répondit l'une, il est bien question de décence à l'aspect de l'or ! avons-nous peur d'un objet avec lequel notre vertu se familiarise de jour en jour.

Mon cousin préféra la cuvette ovale d'une belle blonde qui n'avoit jamais rien blanchi de noir ; il alla dans un coin remplir les besoins de la nature, et en s'éloignant de cette allée il me dit : comment se peut-il que des femmes perdent la retenue de leur sexe pour un peu d'or ? Ne vous en étonnez pas, avec le quart d'un de vos cheveux, vous en trouveriez mille qui se prêteroient à vos volontés et à vos caprices.

Nous allâmes à Saint-Sulpice. Le riche curé de cette paroisse prêchoit devant huit évêques

sur la vanité de l'or, le mépris des richesses et l'obligation que les prélats avoient d'imiter la pauvreté du bon Jesus, leur maître et leur modèle.

La riche étoffe de mon cousin fut apostrophée dans tous les points du sermon. Il me dit en sortant : Voilà pourtant un homme qui a bien décrié et calomnié l'or! je trouve admirable que votre police ait établi des gens pour inspirer au peuple l'horreur d'un métal dont ils paroissent tous possédés. Oh ! ne vantez point dans ce pays la police ni la religion, et n'allez point croire le moindre mot de ce que ce curé vient de prêcher ; les prélats qui l'ont écouté si attentivement, savent bien que ces fleurs de rhétorique ne sont que du style ; ils n'ont garde de mépriser l'or pour un sermon, ni pour mille. Les gens de cet état sont obligés, il est vrai, de renoncer à la chair et aux richesses; malgré leurs vœux, ils ont de l'or dans leurs coffres et souvent de la chair dans leur lit, qui n'est point la leur; mais de la chair appétissante qui appartient à des maris commodes, ou qui leur vient de chez la *Varennes* ou de chez la *Dubuisson*.

Ces sermons ne sont point faits pour les curés de Paris, ni pour les prélats du royaume, c'est pour quelques milliers de dindons épars dans les églises, à qui l'on tâche d'inspirer le mépris des richesses pour les consoler de leur pauvreté. Les prélats, remplis de l'éloquence du prédicateur, se garderont sérieusement d'abandonner leur or ; tout au contraire, ils solliciteront en cour pour obtenir quelques riches abbayes. Voilà où se terminent nos instructions : nous déclamons savamment sur ce que nous adorons; et le fruit que nous recueillons de ces exhorta-

tions, c'est de conserver toujours nos richesses, nos foiblesses et nos vices.

Si les fermiers de l'orateur qui vient de mépriser si éloquemment l'or et l'argent, lui refusoient demain le payement de sa dixme, M. le curé de Saint-Sulpice mettroit tous les pousse-culs et les procureurs de Paris à leurs trousses; avec son sermon sur la chaine des richesses, vous verriez un beau carillon dans les trois chambres du parlement : peut-être que l'affaire iroit au conseil du roi; car pour avoir de l'or, on a imaginé des conseils, des arrieres conseils et des enquêtes; et pour voler cet or aux particuliers et au roi, on a créé les cinq grosses fermes.

Mon cousin ne savoit que penser de ces réflexions; il n'y voyoit qu'un profond galimatias. Je m'expliquai; il vit que j'avois raison, et que tous les hommes étoient des montres ou des fous. Comment! me dit-il, si l'on prenoit un de mes crachats dans les mains d'un de ces hommes quiles a ramassés dans la rue, on feroit donc un procès au voleur? Bien pis, lui dis-je, le larron seroit pendu; et supposant que votre crachat pésât une once, l'once d'or vaut en France 80 livres; dans quatre-vingt livres, il y a trois cens vingt pièces de cinq sous; si trois cens vingt personnes, vêtues d'habits bigarrés prenoient chacune la trois-cent-vingtième partie du crachat, les trois cens vingt personnes bigarrées seroient pendues. Les cheveux d'or de mon cousin lui dresserent à la tête; il trouvoit abominable d'étrangler un homme pour cinq sols. Un tort de cinq sols, fait à la société, disoit-il, peut-il égaler la vie d'un homme! c'est votre rage pour l'or et pour les sols, qui a imaginé ces loix cruelles et barbares.

M de *Silouette*, occupé du bien de l'État, et

informé que mon cousin étoit d'or, songea à tirer parti de son étoffe ainsi qu'il avoit fait des chandelliers de sa paroisse. La nation, disoit ce savant ministre, ne prend plus d'intérêt à la patrie, depuis qu'elle n'est plus rien dans l'État. Il y a dans ce royaume d'excellentes têtes, pleines de bons projets pour acquitter les dettes de la nation; mais ces excellentes têtes ne veulent pas s'exposer aux disgraces du ministre, qui ne profite de rien. On a écrit si profondément sur l'inutilité des fermiers généraux; on a démontré à l'œil comme au doigt que le souverain seroit plus riche si l'on supprimoit les quarante fripons qui sucent la capitale et les provinces; ces écrits lumineux ont fait l'admiration de Paris, et la Cour a défendu aux bons citoyens de l'éclairer davantage sur l'abus des *cinq grosses fermes*. Le français, détaché de sa patrie, perd insensiblement l'amour qu'il avoit autrefois pour elle. Le plus sage dit en lui-même: Que la roue de l'État aille comme elle peut, je payerai quelques deniers et quelques sols pour livre; j'ai assez de bien pour acquitter galamment cette dette; faisons comme les moines, disons toujours du bien du couvent, de M. le prieur, et laissons tomber la communauté dans la médiocrité.

Homvu eut une grande conférence avec les ministres; il leur démontra que le seul moyen de bien gouverner, étoit de trouver des généraux et des ministres de son métal. Comme la soif de l'or vous étrangle tous, leur dit-il, prenez un général d'or, il ne sera point curieux de trahir le roi pour faire sa bourse; n'ayant pas besoin d'argent, il fera plus de cas des hommes; car vous regardez vos citoyens et vos soldats à peu près comme les paquets de balles de fusil; dans une affaire, vous racontez avec

beaucoup de sang-froid que vous avez perdu vingt mille hommes comme vingt-mille cartouches ; il paroît que vous ne faites guères plus de cas des premiers que des dernières.

Pour achever de bien gouverner votre royaume, il vous faudroit un ministre comme moi ; pour croire à votre religion, un pape comme moi, et pour administrer vos finances, un contrôleur comme moi. Avec des gens de mon étoffe, vous n'auriez plus besoin de fermiers qui vous volent.

Pour faire servir aux besoins de l'Etat les excrémens de mon cousin, M. de *Silouette* vouloit l'envoyer à la Bastille ; un commis du bureau de la guerre le détourna heureusement de ce dessein : la fiente de ce chinois, dit-il au ministre, n'est point capable de fournir à nos sottises, laissons-la au peuple pour l'enrichir ; nous repomperons les richesses du peuple par la machine des *cinq grosses fermes*.

Homvu tomba malade. Les meilleurs médecins de Paris vinrent en foule lui offrir leurs secours meurtriers. Mon cousin, par complaisance pour nous, suivit quelques unes de leurs ordonnances, et les médecins l'assassinerent. Nous comptions hériter le précieux cadavre de *Homvu* : helas! que nous fûmes trompés! le *Fisc* vint réclamer cette succession, sous le prétexte que les trésors découverts lui appartenoient. Nous appelâmes la cause au parlement. Après avoir griffonné beaucoup de papier et fait brailler raisonnablement les plus fameux avocats de Paris, la cour décida que les loix de *Constantin*, que l'on suit en France à cause que l'on n'y sait pas faire de bonnes loix, n'ayant rien dit des cadavres d'or, ni d'argent, le silence du législateur le donnoit, *par droit de conquête et de trouvaille*, au *Fisc*. Pour empêcher les

murmures du public, la cour régla dans la sentence, que le cadavre seroit dépécé, et que d'icelui, devant qui appartiendroit, seroient faits legs pieux et profânes.

M. *Germain* vint, avec douze ouvriers, faire cette opération. On donna la tête de mon cousin à l'église de Notre-Dame. Comme l'or et l'argent ne sont point hérétiques, ni excommuniés à Rome, ni à Paris, monseigneur l'archevêque *Chistophe* fit faire un beau soleil, ou remontrance, au *très-Saint-Sacrement de l'Autel* avec la tête d'un hérétique, mort sans billet de confession.

On légua le cul de mon cousin à S. Sulpice pour faire une belle *Notre-Dame* d'or. Quelques critiques ne manquerent point de représenter au curé *Languet*, qu'un derrière n'étoit point décent pour faire une bonne vierge. Bon! répondit-il, j'en ai bien fait une d'argent avec les cuvettes ovales de deux vierges de l'*Opéra*, mortes sur les réchauds de Saint-Côme; le feu purifie tout. On donna les deux mains de *Homvu* au maréchal duc de *R.....u.* Paris applaudit à cet article de la sentence, car monseigneur aimoit l'or, et étoit digne de l'aimer. Il le gagnoit si adroitement, il en faisoit si bon usage, qu'on étoit persuadé qu'il alloit encore bâtir un beau sallon sur les *Boulevards*, acheter des tableaux mouvans, et peut-être des filles pour user plus tranquillement ses vieux jours.

Beaucoup d'auteurs qui ne connoissoient l'or que par relation, pour gagner quelques sols en décriant les richesses, saisirent l'occasion de la mort de mon cousin pour chanter les vanités passagères de ce monde. La capitale fut noyée de mille jolies brochures, dont la moindre valoit mieux que tout l'or qu'*Homvu* pouvoit

produire. Malgré tant de sublimes talens, les auteurs ne faisoient qu'enrichir les libraires et augmenter leurs impertinences.

Mon pere, ruiné par ce maudit procès, n'avoit plus d'autre légitime à me donner, que sa bénédiction ; je ne la lui demandai point, et pour gagner du pain, je songeai à composer de mauvais vers. Je n'avois que cette ressource, ou celle de présenter un bout de pistolet aux gens qui s'avisoient de rester trop tard dans la rue. Les sentimens honnêtes que ma naissance m'avoit inspirés, m'empêcherent de prendre ce métier ; je pris celui de poëte. La méchante police de Paris ne voulut point me permettre de rimer.



HISTOIRE

DE LA PROCESSION

DU GRAND GÉANT

DE DOUAI.

LA procession du Grand Géant se fait tous les ans le premier dimanche après le 16 de juin. L'origine de cette fête se perd dans l'antiquité. Les auteurs qui ont écrit sur cette matière, ont, comme les théologiens, donné leurs doutes et leurs conjectures pour des lumières.

Buzelin, dans ses annales écrites sur le ton de nos vieilles légendes, lui donne deux origines, qu'il attribue au secours merveilleux de *Saint-Maurant*, patron de *Douai*. Il assure qu'en 1556, *Gaspard de Colligny*, voulant surprendre cette ville, avoit exprès choisi la veille des rois, sachant que les habitans étoient cette nuit ensévelis dans la bierre et le vin. Le Saint, qui trembloit pour ses fidèles ivrognes, alla trouver le sonneur de la collégiale de *Saint-Amé*, à qui il ordonna par trois fois de sonner les matines. Cet homme, qui n'avoit point cuvé son vin, et qui sentoit le danger d'éveiller trop tôt les chanoines mollement enveloppés dans leurs toiles, et encore anéantis dans les fatigues de la veille, refusa d'obéir. Après un débat ridicule, que *Buzelin* rapporte, il se leve et va sonner les matines; mais par un miracle de la grace, au lieu de sonner en branle, il sonne le tocsin et l'allarme. Ce bruit effrayant éveille le peuple; on court en foule sur les remparts,

et l'on trouve *Saint-Maurant*, vêtu d'un habit de Bénédictin sémé de fleurs de lys d'or, qui défendoit la porte de la ville. Le Saint fleurdelisé vouloit, sans doute, faire paroli avec les *étendards français*.

Le même historien raconte cettemême aventure, et la donne comme une ruse des ennemis pour surprendre les *Douaisiens*; il dit que les Français, cachés dans les bleds, avoient amenés d'Arras deux machines roulantes, fort épaisses, faites en forme de pieds de chèvre, qu'ils devoient lancer dans la porte, ou sous la herce, aussitôt qu'on l'ouvriroit; et pour mieux amorcer les *Flamans*, ils avoient lâché vers la porte un cheval sans bride pour les engager à courir après.

Saint-Maurant, à qui l'historien donne toujours le soin de protéger les *Flamans*, alla tirer un coup de canon sur le rempart; le bruit fit connoître aux ennemis qu'ils étoient découverts, ce qui les obligea de se retirer. En considération de ce miracle, on institua une procession solemnelle, où l'on traîna les deux machines, dont on fit après deux figures gigantesques. Cette aventure a été mise en rimes plates, et enchassée dans un cadre que l'on exposoit sur l'autel de *Saint-Maurant*, où le peuple venoit la lire aussi respectueusement que le *Saint-Évangile*.

Cette procession commence par les corps de métiers. Chaque corps a quatre torches; ce sont des grands bâtons où pendent les hyéroglyphes de leur métier : les *Savetiers* ont de vieux souliers; les *Bouchers* une pièce de lard, des andouilles, des têtes de veau; les *Poissonniers* des harengs et des queues de morues. Chaque corps a sa croix d'argent et le patron attributif du métier. Les tailleurs, gens de précaution,

ont *Saint Homme-bon* et le *Sauveur du Monde*, parce qu'ils ont besoin de toute la rédemption pour se sauver, et cela depuis que l'on s'habille dans les *Pays-Bas*. Les maîtres, les compagnons, les apprentis marchent sur deux lignes, le chapeau sur la tête et la canne à la main. Cette façon leste d'assister aux processions est particulière à ces peuples.

Après cette tirade de corps de métiers, un enfant, habillé en ange, monté sur un *cheval bénédictin* superbement enharnaché, porte l'étendard de la moinerie, où est écrit en grandes lettres rouges ce verset du Pseaume :

Etiamsi fuerint saturati, *et murmurabunt*.

L'ange de la moinerie est suivi d'un gros frere capucin, porteur d'une croix de bois, où pend une verge et une discipline. Ce triste étendard annonce dix peres capucins bien nourris ; les *Révérends indignes* marchent sans manteau et dans un honnête négligé. La décence et la modestie, qui conviennent à des capucins, accompagnent leurs pas.

A leur suite, vient une compagnie de cent hommes, appelée les *grands Carmes*, qu'on distingue de leurs freres cadets par la fierté de leur marche. Ces moines du vieux testament portent l'image de Notre-Dame du *Mont-Carmel*. Les Flamans saluent profondément ces bonzes, en leur disant : Voilà des serviteurs de Dieu. Suivant la liste des indulgences du carmel, il est dit : Que si quelqu'un, de quelque condition et qualité qu'il puisse être, rencontre un carme, et le salue en lui disant, *voilà un serviteur de Dieu*, il gagne cent ans d'indulgences. Les Flamans, qui sont friands des trésors de l'église, ne manquent jamais de saisir l'occasion favorable de leur procession pour gagner cent mille ans d'indulgence *in globo*.

A la suite de la reine des cieux et des scapulaires, on voyoit Notre-Dame du *Rosaire*, entourée de chapelets et de la famille de *Saint-Dominique*. Suivoient après Notre-Dame de *Lorette*, Notre-Dame de *Bonne-Espérance*, Notre-Dame de la *Consolation*, Notre-Dame de *Grace*, Notre-Dame de la *Bonne-joie*, Notre-Dame des *Sept douleurs*, Notre-Dame de la *Paix* et Notre-Dame de *Remede*, escortées des freres de l'hôpital des incurables de la *Trinité*, ayant à leur queuele *Grand-Seigneur*, le turban sur l'épaule.

Une boutique ambulante de croix annonce les deux chapitres, deux cens reliquaires et le glorieux *Saint-Maurant*; des chantres gagés dégoisent avec distraction, en l'honneur du patron, ce verset :

Sicut unguentum quod descendit in barbam Aaron.

Dix bedeaux annoncent le *Magnifique* (1); les docteurs des quatre facultés, les bacheliers en droit et en médecine, vêtus de rouge, tiennent d'une main des éventails, et de l'autre jettent des dragées à la tête du beau sexe. Cette cérémonie passe pour une grande politesse, tant les Flamans ont de courtes idées du savoir vivre.

Un timbalier, six trompettes, précédent une cavalcade d'écoliers, conduite par les RR. PP. jésuites qui marchent à pied. Les étudians, vêtus de robes de chambres de callemande de différentes couleurs, représentent les peuples de l'Asie; et pour augmenter l'éclat de la fête, la cavalcade fait de moment à autre des décharges de pistolet.

(1) Titre qu'on donne au recteur de cette petite Université.

A la queue de cette cavalcade paroît un char de triomphe ; il représentoit l'établissement de l'Université de *Douai*. *Philippe II*, roi d'Espagne, siégeoit au haut sous un dais de cuir doré. Sa Majesté, figurée par un écolier, étoit vêtue d'un casaquin d'étamine noire, galloné de papier blanc. Le prix du vêtement étoit réhaussé par des paremens de papier, où restoit l'empreinte des macarons qu'on avoit façonnés dessus : la coëffure d'un pain de sucre, artistement rangée sur un feutre repassé à neuf, lui servoit de couvre-chef : un manteau noir, où l'on avoit peint des lampions, tenoit lieu de manteau royal : une toison de fer blanc paroissoit de loin un des plus beaux bijoux de la couronne d'Espagne. Des manchettes de papier découpé en forme de dentelle, relevoient encore l'air majestueux du prince ; en un mot cette cérémonie figuroit à peu près un *Auto-da-fé*, dont *Philippe II*, orné d'un *San-bénito*, représentoit la victime.

Un grand enfant de chœur, vêtu de rouge, figuroit, à côté du roi, son Éminence le cardinal de Granvelle. Le prélat donnoit la bénédiction à l'Université, et par ricochet aux filles enceintes qui se trouvoient sur son passage. Au pied du roi on remarquoit le génie de la ville de Douai ; d'une main il tenoit l'écusson des armoiries de la ville, et de l'autre le caducée brisé de Mercure. Ce génie étoit exécuté par une fille de quinze ans, extrêmement jolie ; sa coëffure, semblable à celle de la déesse Cybelle, étoit ornée de tours, de bastions et de forteresses, pour signifier peut-être que la tête des Flamans est une place fortifiée d'ouvrages à cornes ; elle étoit dans un déshabillé jaune, garni de rubans verts et de barbeaux qui jettoient un éclat furieux sur l'Université.

Au milieu du char on voyoit le prince détrôné des philosophes, le *grand Aristote*, tenant un éteignoir; un peu plus bas *l'arbre fameux des catégories ;* à son côté le *R. P. Bougant* la robe pleine de chats, de chiens, de hannetons et de rhinoceros; il levoit une bannière où étoient ces vers.

De cent questions que voici,
L'une est médiocre, l'autre est bonne;
Beaucoup ne valent rien; mais qu'on ne s'enétonne,
Nos questions sont ainsi.

La médecine étoit représentée par une déesse vêtue de noir, qui tenoit d'une main les ciseaux des parques, et de l'autre ces vers pour rémorer aux Flamans la merveilleuse recette d'Hypocrate.

Armons-nous tous de la bouteille,
Car sans le vin,
Le corps humain
Est en langueur;
Le jus de la treille
Le met en vigueur.

La chirurgie étoit figurée par un squélette, qui tenoit un rasoir avec ces mots: *Je rase proprement.* La *Pharmacie* avoit sur la poitrine une médaille d'or, où étoit gravée l'image de la déesse *Cloacine*; elle tenoit précieusement un pot d'*Album graecum.* La *morale* habillée par les jésuites, tenoit d'une main un grand cartouche où on lisoit ces mots: *La phisionomie de la Foi varie à l'infini*, et de l'autre un thermomètre avec cette devise?

Les vents de Loyola, font monter toute ma liqueur.

La théologie étoit représentée par une fille

espagnole ; deux jésuites lui bandoient les yeux ; elle tenoit toutes les lettres du faux *Arnaud*. Ce faussaire étoit sous ses pieds , le front couvert de plumes de chats-huants. Le droit étoit symbolisé par une vierge couronnée de clous de géroffles , de canelle et de poivre concassé ; le tout bien et dûment collé sur de vieilles lettres de provisions. Deux jésuites lui offroient la *Bulle* du P. *Tellier*, qu'elle baisoit respectueusement ; alors les *Inigistes* crioient : *Bene , bene ! digna , digna es intrare in nostro nigro corpore.*

Vers le bas du char on voyoit le vieux *Despautere*, vêtu d'un antique parchemin rempli de scolion. Il portoit une thiare de papier gris, où étoient écrites en abrégé les régles de l'*ablatif absolu*. On avoit attaché à la ceinture de sa culotte cette regle du rudiment, où il est dit : qu'*il faut accorder le substantif avec l'adjectif en genre , en nombre et en cas. Despautere* tenoit un grand carton , où étoient deux colonnes ; dans la premiere on avoit mis tous les *génitifs* du genre féminin ; dans la seconde tous les *nominatifs* du genre masculin ; au bas on lisoit ; *le nominatif masculin ne doit point enjamber sur le génitif féminin , à cause que le génitif est le créateur du nominatif, et que tous les cas dérivent de lui.*

Le second char représentoit le temple de la déesse Vesta ; onze filles , aussi pucelles que leurs meres , étoient les gardiennes du feu sacré. Ces vierges étoient superbement décorées; on avoit choisi exprès celles qui avoient plus de gorge ; ce char avoit l'air d'une boutique de tetons flamans. Ces onze vestales figuroient la stérilité du pays. Un chœur de musique couronnoit cette cérémonie , en chantant , dans la langue savante du pays , le cantique suivant.

A la fête sous l'ormiau,
Dansant avec les fillettes,
Nous n'avions mi de capiau,
De coches, ni de Brayettes,
Et quand nous faisions des sauts,
Nos kemises étoient trop courtes,
On voyoit nos affutiaux.

Les jeunes filles, en dansant,
Faisoient un peu la nitouche;
En lorgnant par devant,
L'iau leur venoit à la bouche;
Et quand nous faisions des sauts, etc.

Nous leur disions en riant:
Ne pensés point à malice;
Lorgnés belles hardiment,
Tout ça se porte à l'église;
Et quand nous, etc.

Jacques Tonniau, ce gros rioux (1),
Leur disoit d'un air de goualle:
Tenés fillettes pour vous,
Ça va mieux qu'un quart de toile;
Et quand nous, etc.

Ces deux chars étoient suivis d'un vaisseau de ligne; il représentoit l'*Arche de Noë*. Ce conservateur de la mauvaise espèce humaine étoit figuré par un faiseur de mords, qui embouchoit les *quatre Facultés*. Sa tête étoit couronnée de pampre; à ses pieds on lisoit ces vers.

---

(1) Railleur.

Dans les couvens cette liqueur vermeille
Nourrit la paix, entretient l'amitié ;
Sans vos charmes puissans, *secourable Bouteille*,
Les Saints Fakirs seroient sans charité.

On avoit habillé *deux cens Flamans* en bêtes ; leur air naturel ne rendoit pas la métamorphose sensible. Le bœuf étoit représenté par un docteur en médecine ; le renard par un procureur ; le coq par un carme du grand couvent ; l'âne par un mathurin. Un jésuite, habillé en corbeau, précédoit l'arche ; il portoit à son col ces vers.

Un moine ! ô Dieux ! quel animal !
Jamais la sinistre corneille
Ne fut d'augure plus fatal.

Venoit ensuite une roue, appelée la *roue de fortune*. Un homme vêtu en pantalon, avec un nez postiche, étoit le conducteur de cette espèce de voiture ; deux roues qui servoient à conduire la machine, donnoient le mouvement à une roue de rencontre qui faisoit tourner la quatrième. Sur cette dernière on avoit rangé des figures de grandeur naturelle, qui représentoient les différens états de la vie, caractérisés par chaque personnage. Au milieu de la roue on voyoit la fortune. Cette machine traçoit la vicissitude des fortunes humaines, en montrant les personnages tantôt en haut, tantôt en bas.

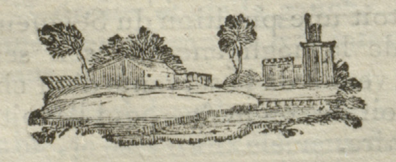
Le fameux Géant et son épouse marchoient, en dansant au son du tambour, un menuet en grand, tandis que leurs enfans l'exécutoient en raccourci. Ce Géant est de la hauteur de vingt pieds : sa femme de la même taille ; leur troisième enfant est en béguin, et tient un hochet ; il a huit pieds de haut ; les mères le font baiser

à leurs enfans, qui pleurent si cette faveur ne leur est accordée. Cette attention des parens allume de bonne heure dans le cœur des Flamans l'amour qu'ils ont pour cette famille; car le plaisir qu'ils ont de voir danser leur grand Géant les chatouille trois mois d'avance.

Cette procession, sainte et ridicule, est entourée d'une multitude innombrable de Flamans, dont les chapeaux sont décorés de branches de buis béni, d'une image du *Saint-Suaire*, et d'un billet qui a touché à la tête des *trois rois* (1). Cette fête s'exécute encore tous les ans; et à la honte de la religion, que les Flamans ne connoissent point encore, on voit dans la même cérémonie les reliques des saints, les prêtres et le chant de Pseaumes confondus avec les mascarades, les pantalons, et l'indécence. Tout ce qu'il y a d'édifiant dans ce carnaval ambulant, c'est qu'il retrace chaque année l'injurieux parallele de Dieu et de Barrabas.

---

(1) Les Flamans sont fort superstitieux, et très-dévots à la messe; ils achalandent avec soin les églises, où les prêtres expédient plus vîte ce sacrifice. Le moment où ils paroissent plus recuellis, est celui où le ministre dit ces paroles: *sursum corda*; alors ils font avec le pouce une croix sur leurs cols; ils prétendent que cette cérémonie les empêche d'être pendus; cependant malgré leur dévotion au *sursum corda*, on en pend plus chez eux, proportion gardée, qu'à Paris, où cette tendre dévotion n'est point connue.



HISTOIRE

DU RÉVÉREND

PERE DUPLESSIS,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Pourquoi les Dieux m'avoient-ils fait si bête?

Les auteurs de la défunte compagnie de Jesus ont été partagés sur le lieu de ma naissance. Le grand confesseur *Berthier*, facteur d'un journal qui n'étoit plus lisible, me fit naître à la Martinique; le Pere *Bougeant* dans l'isle des *Houynbumus*; le P. Corvette, mauvais auteur, dans le pays désert où François Xavier a converti six mille ames.

Mon éducation fut remise à monsieur et madame *Duplat*, de Quimpercorentin. M. *Duplat* étoit un homme crédule, et le mortel le plus propre à être attaché au char de la foi; le bandeau de l'Évangile sembloit être fait exprès pour ses yeux. Madame était une femme dévote, qui citoit Dieu à chaque parole, le prenoit envain à chaque instant. Un domestique avoit-il la gale, ou quelqu'autre infirmité, parente à cette maladie, c'étoit une punition du Seigneur, qui se vengeoit de la négligence de son service; le châtiment venoit de la servante d'un chanoine; elle le tenoit de son maître, qui l'avoit apporté du séminaire.

Cette dame, fort superstitieuse, avoit vu tous les défunts minois de messieurs ses grand-peres;

appercevoit-elle à son réveil une tache sur son linge, ou quelques marques sur les bras occasionnées par une mauvaise attitude, la famille alarmée croyoit aussitôt qu'un trépassé étoit venu la chatouiller ou la pincer pendant la nuit; une salière renversée, des couverts ou des couteaux croissés, un pain mis à rebours la faisoient trembler.

La première éducation qu'ils me donnerent, fut de m'apprendre à baiser la main lorsqu'on me présentoit quelque chose. La main, dans l'esprit de M. *Duplat*, avoit les prérogatives des reliques. Le premier savoir qu'on m'inculqua, fut la distinction de la droite et de la gauche; la première sous le nom de *belle main*, et la seconde sous celui de *laide main*. Je ne pus atteindre qu'avec beaucoup de difficultés à ces dégrés de perfection. M. *Duplat* désespéroit de mon éducation; il disoit souvent à sa femme : Madame, *Duplessis* sera gauche des deux mains.

Mes précepteurs voyant que je ne pouvois discerner la main gauche de la droite, s'aviserent de mettre dans la poche droite de mon habit un morceau de fromage, et un morceau de pain dans la poche gauche; alors M. *Duplat* me disoit : *Duplessis*, présentez la main du côté du pain? Cette industrie lui réussit; à moins de trois mois je présentai les deux mains comme un ange, et j'appris la distinction parfaite de la droite et de la gauche; ce qui me donna une connoissance très-intime de mes deux mains.

Brisé, anéanti dans la connoissance de mes deux mains, je passai aux élémens de mathématique. M. *Duplat*, chargé de mon instruction et de celle de ses filles, me donna les premieres

notions de la perpendiculaire, en me montrant à faire l'arbre : cette figure consiste à se tenir sur la tête les jambes en l'air. Mon précepteur concluoit, de cette image, que tout homme décrivant une pareille perpendiculaire, ne pouvoit perdre sa culotte. Les demoiselles *Duplat* n'eurent aucune connoissance de cette figure ; on les bornoit aux idées des surfaces et des corps.

De cette première leçon, je sautai à la connoissance du cercle et l'utilité du rouage. M. *Duplat* m'enseigna l'art de faire la roue : cette science consiste à se renverser sur les mains, se redesser sur les pieds, retomber successivement, se relever de même, et parcourir de la sorte un certain espace assez considérable. Les demoiselles *Duplat* ne furent pas encore éduquées de cette partie de géométrie ; les filles ont apparemment moins d'égalité que les garçons ; peut-être aussi que la pesanteur des corps les feroit tomber sur le dos, posture honnête, dit M. de *Voltaire*, où toute fille doit tomber.

La connoissance du lévier vint à la suite de ces instructions ; elle consiste dans la théorie de la culbute. Le méchanisme de cet art se réduit à poser les mains par terre, jetter le cul en avant ; de sorte que les pieds passent perpendiculairement au dessus de la tête, et de se relever du même coup droit sur les pieds. Les filles de M. *Duplat* n'apprirent point à faire la culbute ; le pere la regardoit comme science infuse dans le beau sexe.

L'expert *Duplat*, pour conserver chez lui la simplicité du jeu et nous continuer ses leçons de mathématiques, avoit imaginé un jeu appelé, *lachez*, *tirez*. Ce jeu, sans contredit, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, s'exécutoit avec

les

les jarretières des joueuses et des joueurs. Une des demoiselles *Duplat* en tenoit tous les bouts ; chaque joueur avoit son bout, et dès que celle qui tenoit tous les bouts crioit *tirez*, nous devions lâcher notre bout, et tirer lorsqu'elle disoit *lâchez*. Il y avoit des jours de dévotion, où les demoiselles *Duplat* ne vouloient point jouer à *lâchez-tirez*, de peur que leurs jarretières n'eussent scandalisé le prochain.

Notre mentor nous avoit appris à jouer avec intelligence le jeu de la *main-chaude*. Mon esprit à ce jeu sortoit de tous côtés, pétilloit comme un feu d'artifice : jamais les auteurs de l'Encyclopédie n'attraperont comme moi le talent d'appliquer une main sur une autre. Ce jeu m'a donné d'abondantes notions des surfaces, et le moyen de les multiplier à chaque instant aussi promptement que l'éclair.

Comme tous les ridicules devoient entrer dans ma tête, je donnai dans la poésie, sur-tout dans les méchans vers. Ce fut la *Sainte - Vierge* et l'*Enfant Jesus* qui développèrent mes talens poétiques. Madame *Duplat* avoit une *Notre-Dame* dans sa cuisine, qui avoit un petit *Enfant Jesus doré* ; le poupon me donna l'idée de faire une pièce de vers à la mere. Je composai une balade sur ce refrein : *Vierge, l'enfant Jesus est un enfant doré*.

BALADE.

Fille auguste des rois, ô vierge incomparable !
Qui faites dans le ciel la pluie et le beau temps,
Faites luire à nos yeux votre sceptre adorable !
Entendez nos soupirs, nos vœux et nos accens.
Nous périssons sans vous, et la main criminelle
De l'ennemi commun, dans la nuit éternelle,
Va plonger, sans retour, vos enfans malheureux ;

Présentez au Seigneur votre fruit précieux,
Que votre sein fécond a formé sur la terre.
De la gloire des cieux son visage est paré.
Ah ! qu'il est bien joli ! qu'il ressemble à son pere !
Vierge ! l'Enfant Jesus est un enfant doré.

Ses cheveux sont mêlés d'argent fin, d'or potable ;
Ses beaux yeux sont plus clairs qu'un beau jour du printemps ;
Sa bouche est un corail, et son front agréable
Invite le pécheur et gronde les méchans.
Son cœur tendre et sensible est un cœur *paternel* ;
Il est né de bon lieu. Votre sein *maternel* (1).
Autrefois l'allaita du pur nectar des cieux.
Ciel ! qu'il apprit à vivre en imitant sa mere !
Dès ses plus jeunes ans, Jesus fut adoré.
Ah ! peuple ! répétons aux pieds du Sanctuaire :
Vierge ! l'Enfant Jesus est un enfant doré.

Ah ! descendez des cieux, princesse secourable !
Ecartez loin de nous les démons ménaçans ;
Auprès du Tout-puissant soyez-nous favorable,
Ecoutez les soupirs, les vœux de vos enfans :
Au trône de la gloire, où l'honneur vous appelle,
Le ciel va couronner cette vertu fidelle,
Qui fit jadis pâlir les astres radieux.
O reine de nos cœurs ! dans ces augustes lieux,
Où le clergé français récite son bréviaire,
Où votre auguste nom est toujours honoré,
Nous dirons tour-à-tour, et cela sans nous taire :
Vierge ! l'Enfant Jesus est un enfant doré.

---

(1) Licence poétique.

ENVOI
A MONSEIGNEUR
CHRISTOPHE DE BEAUMONT.

Vous, qui dites la messe, ô Prélat tonsuré !
Dont le nom à Paris dans l'Isle est révéré,
Célébrez avec nous ce glorieux mystère,
Et gravons sur l'airain et le papier timbré
Le refrain que le ciel vient de mettre en lumière.
Vierge ! l'Enfant Jesus est un enfant doré.

Cette pièce fut très applaudie des *Capucins* de *Quimpercorentin* et de la ban-lieue. Le *Gardien*, le P. *Vicaire*, vinrent complimenter monsieur et madame *Duplat* sur la beauté de mon gènie. Helas! disoient ces révérends peres, si le ciel nous donnoit un sujet avec un esprit *aussi terrible* que celui de monsieur *Duplessis*, notre ordre seroit illustré. Ces pères me prièrent de composer des vers sur les stigmates de *Saint-François*, en m'avertissant de ne pas citer la broche de *Saint-Dominique*. Madame *Duplat*, qui aimoit les *Capucins*, m'ordonna de rimer leur patron. Je fis cette chanson sur l'air *des folies d'Espagne*.

Tremblez pécheurs et faites pénitence,
Du Ciel fâché désarmez le courroux,
Et par vos pleurs évitez la sentence
Que l'Eternel va porter contre vous.

Le vieux François, tout farci de stigmates,
Offre pour vous des soupirs en ce lieu ;

Frappez, frappez sur vos poitrines plates;
Crachez du sang en l'honneur du bon Dieu.

Et vous sur-tout, renaissantes pucelles,
Ne faites plus secouer vos jupons;
Songez toujours aux flâmes éternelles,
Où le Seigneur réchauffe les démons.

Un seul instant peut vous ravir la grace;
Pour se damner il ne faut qu'un désir;
Mettez, mettez votre cœur à la glace,
Si vous sentez la flâme du plaisir.

Ces vers me firent une grande réputation dans toute la *Basse-Bretagne*. Les chanoines, qui s'entretiennent souvent du *Portier des Chartreux*, de *Margot la Ravaudeuse*, à cause qu'on ne peut pas toujours.... furent éblouis de mon esprit. Un de ces messieurs, qui faisoit la cour à l'aînée des demoiselles *Duplat*, vint me complimenter, assurer la famille que c'étoit un meutre de laisser un joli garçon comme moi végéter dans la province; monsieur *Duplessis* est fait pour la cour, il faut l'envoyer à Versailles, ou tout au moins à Paris; l'abbé *Trublet* est vieux, l'académie ne pourroit mieux le remplacer que par M. *Duplessis*: l'académie est comme les bons chevaux, *elle a bon pied, bon œil.*

Duplat, flatté de la pensée riante de voir son éleve académicien, m'envoya à Paris avec une lettre de recommandation pour le P. *Hayer* récollet, qui travailloit alors à son libelle la *Religion vengée*, où il prenoit la défense de ce qu'il n'entendoit pas. Il assuroit que le mystère de la *Trinité* étoit uni comme la main, que la raison trouvoit trè-spossible que *trois*

ne fissent qu'un : figurez-vous, écrivoit-il, un triangle régulier, qui a trois côtés, et n'a qu'un côté ; ce triangle est possible, puisque j'en ai l'idée : *ergo* le mystère de la *Trinité* est uni comme la main.

Mon ami, le P. *Hayer* me gâta la tête ; il me prouva par cent vingt-deux propositions, que les hommes devoient être parfaits, comme le *Pere Céleste* est parfait. J'étois à l'âge du *fanatisme* ; je fus touché de ces cent vingt-deux propositions ; tous les extrêmes et toutes les perfections vinrent se présenter en foule à mon imagination ; les vuides de mon ame se meublerent subitement des idées les meilleures possibles de la perfection : c'en est fait, m'écriai-je ! je vais être parfait comme le *Pere Céleste* est parfait ; ne nous amusons pas à imiter les gens raisonnables, ce sont des machines à réflexions, à sentimens ; le meilleur des hommes ne vaut rien ; le plus sage est celui qui n'est point méchant ; si l'on ne trouve dans cet univers rien de parfaitement rond, rien de parfaitement carré, cherchons au ciel la perfection de la perfection.

Je suis étranger sur la terre, mon royaume n'est point de ce monde ; la béatitude est destinée aux *pauvres d'esprit* : tâchons d'être bienheureux. Les *Capucins* sont de bonnes gens ; il ne faut guères plus d'esprit pour être *Capucin*, que pour porter des paquets à la messagerie : l'enfer est l'héritage de la beauté, des riches du siecle, des gens d'esprit et de la bonne compagnie ; fuyons la bonne compagnie, et pour être parfait comme le *Pere céleste* est parfait, je quittai la bonne compagnie, et je me fis *Capucin indigne*.

Je courus chez les enfans de *Saint-François*. Un gros frere racoleur me reçut poliment et

me dit : *Duplessis*, vos repas sont fondés à perpétuité sur les fonds inépuisables de l'imbécillité humaine ; moyennant que vous marchiez nuds, pieds, vous serez chaudement habillé, vous attirerez même la compassion de ceux qui n'auront point d'habit ; venez, que je vous présente à notre P. *Gardien*, c'est un grand homme, il fait venir la vocation, comme le vinaigre fait venir l'eau à la bouche.

Le frère *Junipere* m'annonça à son supérieur. Ce père jugea bientôt que j'étois capable d'amener l'abondance au couvent ; il me prêcha les agrémens de l'ordre séraphique : notre saint instituteur, me dit-il, est incontestablement le premier de l'Eglise ; *Notre-dame de la portioncule* l'a toujours consacré sous sa main puissante ; les forces de l'enfer ne prévaudront jamais contre lui ; la Vierge assura *Saint-François* qu'aucun capucin ne sera damné : voici les bonnes raisons de la *Sainte Vierge*.

De l'aurore au couchant, du midi au septentrion, la barbe est ce qui distingue un capucin d'un récollet. Faites attention à cette différence, mon cher enfant, le feu de l'enfer, dont le nôtre n'est qu'un ombre, est si vif, si dévorant, qu'il brûle à deux mille pas les corps les plus durs ; ainsi, monsieur *Duplessis*, dès qu'un capucin descend aux enfers, l'activité de l'air du feu lui consume subitement la barbe, et dans l'instant le capucin n'est plus qu'un récollet. Vous voyez parfaitement bien, M. *Duplessis*, l'avantage qu'il y a d'être capucin, et que la *Sainte Vierge* avoit très raison, quand elle assuroit au prédicateur des lapins, qu'un capucin ne pouvoit être damné.

Huit jours après mon entrée aux capucins, on me donna l'habit et les noms de frère *Misac*, *Sidrac*, *Abdenago*, *de la perfection de Quim-*

per Corentin Qu'il seroit plaisant de peindre ici la sainte attitude et l'élégance de ma figure revêtue du sale habit de saint *François d'Assise* ! Imaginez-vous un crâne tondu, qui se perd dans l'immensité d'un vaste et profond capuchon ; deux bras enchâssés dans deux espèces de bottes molles, un corps sanglé comme celui d'un ane, ou d'un patient que l'on conduit à la potence ; enfin, figurez-vous, avec M. *Menage*, un vieux jetton, dont on a rogné les lettres, et où l'on ne voit plus qu'une tête avec la barbe.

Mes vertiges ne durerent pas long-temps ; ma vocation étoit un feu de paille ; il s'éteignit. Les singeries de *Saint-François* me deplurent bientôt ; je vis que je n'étois point parfait comme le P. *céleste*, pour porter le dégoûtant habit d'un capucin. Comme il me manquoit cette plénitude de bêtise si nécessaire aux capucins, je fis des réflexions ; je vis chez ces moines beaucoup de grimaces, beaucoup d'orgueil dans un sac lié de cordes, beaucoup de minuties dans une régle où le systême très-mal amalgamé avec la religion, ne pouvoit donner pour toute perfection que des imbécilles ou des innocens. J'allai redemander mes habits séculiers.

Le P. maître ne manqua point, selon la formule ordinaire des capucins, d'attribuer au diable l'usage de mon peu de raison. Quelles pensées damnables avez-vous, me dit-il, de quitter un habit(1) què le bienheureux *Didace* a

(1) Malgré la sainteté et les beautés que les capucins trouvent dans leur habit, je ne crois point qu'il soit si agréable au Seigneur. La preuve que Dieu n'aime pas ce vêtement ridicule, c'est que les capucins sont obligés de quitter leur saint habit avant d'entrer au ciel. Imitons le bon goût de Dieu le pere, ne souffrons plus ces mascarades.

porté? prétendez-vous raisonner avec la grace? Sçavez-vous que la raison est un instrument infernal qui détruit les plus saintes réflexions.

Je raisonnois encore dans ce temps-là; par hazard il me restoit encore des éclairs de sens commun; je protestai au P. Maître, que la raison étoit l'ouvrage de Dieu, que le diable et les capucins ne disposoient point de ce don céleste. Le P. Maître assura toujours que c'étoit le diable, et à cause du diable, je fus contraint de porter encore huit jours l'habit de capucin.

Dépouillé enfin des guenillons sacrés de *Saint François*, l'esprit toujours gros des vertiges de la perfection, contristé de ne pas trouver celle du père *céleste* dans le cloître, je m'imaginai de la chercher dans l'état du mariage. Le mariage, disois-je en moi-même, est un sacrement plus amusant que celui de l'extrême-onction; cet état est le premier de l'homme; c'est avec de la chair de ma chair et des os de mes os que je vais m'unir; rien de plus parfait que de la chair et des os bien unis. Je cherchai pendant trois mois après ma chair et mes os; à chaque fille que je rencontrois, je m'imaginois toujours trouver mon bien; je grillois de joindre les pièces ensemble. Je fis tant de réflexions, pour faire un mariage parfait, que je trouvai le moyen du contraire. Je rencontrois de la chair qui n'étoit pas la mienne, et des os qui ne s'emboîtoient pas avec les miens.

En cherchant une femme, je tombai malade: une sœur *du Pot* (1) nommée sœur *Pacifique*

---

(1) Religieuses, ou espèces de cotillons crottés qui portent à Paris du bouillon aux malades. Ces sœurs se mêlent de traiter les infirmes, et leur ignorance fait un tort considérable à l'État.

Percée prit soin de moi. Le premier moment de ma convalescence fut consacré à lui parler de l'impression que ses charmes avoient fait sur mes sens.

La sœur *Percée* étoit une fille confite dans la dévotion ; son cœur ouvert aux cinq plaies de notre Seigneur, le rendoit plus propre aux foiblesses de l'amour. Ma bergere étoit maigre comme un *Saint Jérôme*, blanche comme *Notre-Dame-de-Lorette* ; son nez, un peu plus long que celui de *Saint Charles Borromée*, ne la déparoit pas, parceque le proverbe dit qu'un long nez ne dépare pas le visage : le proverbe a de l'esprit. Malgré tant de charmes extérieurs, ma bergere *Pacifique* pouvoit encore prier Dieu pour son embellissement.

A ces agrémens, la sœur *Percée* joignoit des appas vraiment solides. Elle avoit le bel esprit de *Saint-François d'Assise*, possédoit comme ses cinq doigts, l'histoire ancienne et moderne des revenans, celle de la belle *Géneviéve*, comtesse de Brabant, et le très-long cantique de *Saint-Alexis* ; elle marioit à ces riches connoissances, une très-belle voix ; elle chantoit comme les ames du purgatoire. Un jour, je m'émancipai auprès de la sœur *Pacifique* ; je glissai la main sous sa petite guimpe ; sœur *Percée* crioit : *Finissez donc Misac-Sidrac-Abdenago-Duplessis* ! vous êtes un mauvais convalescent, est-ce que l'on chiffone les sœurs *du Pot* ? environné de ces *Finissez donc*, j'allai mon train ; je cherchai long-temps sous la guimpe, je ne trouvai rien de ce que les filles disent : *il y en a assez pour remplir la main d'un honnête-homme*.

Après quelques legères faveurs, que ma maitresse redoubloit selon l'usage des filles à l'approche du Sacrement, je l'épousai. Le jour de

la nôce , *Pacifique* me parut enchantée. Elle avoit deux grands pieds gênés dans des souliers trop étroits qui la fatiguoient avec grace ; un corps de juppe trop serré , l'embarrassoit avec agrément ; un cotillon qui voltigeoit tantôt par ci , tantôt par-là, et par son inconstance, laissoit voir le vuide des vanités passagères de ce monde: *vanitas vanitatum et omnia vanitas*. Il n'y avoit rien chez ma femme qui ne fournît une réflexion morale ; ses ajustements étoient presqu'un sermon , mieux rangé que les *Discours du P. Hayer et le Journal chrétien*

Notre mariage fut stérile ; le ciel ne vouloit point que son serviteur fît des enfans de chair ; il le destinoit à peupler le ciel d'êtres plus dignes de ses regards ; c'étoit des enfans de la grace, que je devois engendrer, sur-tout dans la grace de la *Société*.

Depuis mon mariage , j'avois pris S. *Joseph* pour mon patron ; le jour de sa fête , ma femme s'avisa de m'offrir un bouquet ; elle s'adressa à un mauvais poëte Chinois qui rimoit comme il pouvoit, et S. *Joseph* , le plus beau sujet du monde , devint impertinent sous la plume de ce méchant auteur. Voici la pièce.

BOUQUET.

A mon époux , M. Duplessis.

N'imitez pas votre patron ,
Les saints en tout ne sont pas imitables ;
Joseph , à côté de Manon
Passoit des nuits bien lamentables :
Il n'osoit profiter des droits
Que lui donnoit le mariage ;
Vous, par mille amoureux exploits,
Montrez que vous êtes plus sage.

Dans ce malin couplet, mon épouse se recommandoit honnêtement ; les femmes ont de l'adresse à demander les choses. La mienne n'avoit pas tout-à-fait tort de se plaindre, elle passoit beaucoup de nuits séches. Le P. *Hayer* m'avoit prêché plusieurs fois que l'homme n'étoit point dans ce monde pour faire des enfans ; que si tous les hommes pouvoient être *Récollets*, et les femmes, *sœurs Du pot*, cela feroit le meilleur monde possible, à cause que le législateur des chrétiens avoit dit qu'il falloit, pour être parfait, renoncer aux femmes, à l'odorat, à l'ouie, à tous les sens ; son père nous avoit donné des femmes, des sens et de la raison pour ne pas nous en servir, qu'il falloit être comme des moutons et des rhinoceros.

Je fis la connoissance de *Paillasse* de la foire *Saint-Germain* ; son jeu muet, son masque heureux et ses gestes me ravirent; le germe de mes talens théâtrals se développa sous ce grand homme. *Paillasse* me prodigua son amitié; c'est à ses soins que je dois la réputation que je me suis acquise en France.

Nous nous engageâmes Madame Duplessis et moi, dans la troupe d'un charlatan. Nous débutâmes à Nantes par une tragédie intitulée : *l'Ascension du Père Ignace*. Cette pièce attira une foule innombrable de peuple; l'opérateur avoit fait construire au fond du théâtre la gloire de l'éternité; au bas les sept cieux, savoir: l'empirée, le premier, le second, le cristalin &c. Ces cieux étoient séparés par autant de dégrés couverts de nuages, au travers desquels on voyoit en lettres d'or le nom de chaque ciel ; au delà de tous ces cieux, Dieu le Père, la *Sainte-Vierge* parroissoient dans leur gloire.

L'Opérateur représentoit le Père éternel. Il avoit une longue barbe blanche, une calotte

rouge à oreilles; c'étoit un véritable bon-homme. Les spectateurs convenoient unanimement qu'il avoit parfaitement attrapé Dieu le Père. Ma femme étoit à son côté; elle figuroit *Notre-Dame de Montferrat;* elle tenoit dans ses bras le petit enfant *Jésus*. Cet enfant fut le sujet de cent mauvaises plaisanteries *; dans leur fureur de médire, les mortels ne respectent point les Dieux*. Nous n'avions pas eu le temps de bâtir un enfant *Jésus* un peu honnête; notre barbier nous avoit prêté une tête à perruque, dont nous avions fait un poupon ; on n'avoit pas fait attention que la tête à perruque avoit une barbe de bois. A la chandelle on découvroit jusqu'au moindre poil ; cela fit rire les Nantais, et surtout les gens lettrés du faubourg *Saint-Nicolas*. Ces ignorans avoient oublié sans doute que cet enfant étoit le père des siècles.

Le peintre n'ayant pu fournir des chérubins pour les semer çà et là dans les champs azurés du ciel, pour y suppléer, nous plaçâmes derrière les nuages dix à douze polissons, dont on ne voyoit que les têtes ; je les avois dressé de mon mieux au service; malgré mes instructions, les drôles grimacèrent tout le temps de la représentation ; ce qui donna une mauvaise idée du ciel, où les anges n'ont pas jetté beau coton.

Je fis le rôle de *Père Ignace*; comme j'avois des connoissances du jeu muet des entrailles et l'expression de la pantomime, j'arrivai en clochant sur le théâtre; je tournai mes regards vers les cieux : frappé de les voir ouverts, je me prosternai aux pieds de *Leurs Excellences*, Dieu le Père et Notre - Dame, et je m'écriai : O l'ancien des jours ! ô Père éternel! beauté toujours vieille et toujours nouvelle, je vous ai aimée trop tard ; c'est votre puissance cons-

tamment grande dans le ciel et sur la terre, qui destina de toute éternité à *Pampelune* un boulet de canon pour me casser la jambe ; c'est à cet heureux tube que vous devez, Vierge immaculée, les moustaches et le cœur du chevalier *Inigo* . . . . rappellez-vous, ô ma divine maîtresse ! la veille délicieuse de mes armes, le zèle héroïque que je fis paroître à *Montferrat*, lorsque je vous consacrai mon *poil espagnol* et ma longue rapière ; parlez tous deux : dites-moi ce qu'il faut faire pour augmenter votre gloire, vous savez ma devise : *Ad majorem Dei gloriam et maximam utilitatem societatis nostrae.*

Dieu le père, après un moment de réflection, regarda la Vierge, lui demanda si j'avois la tête bien saine. Votre chevalier, Madame, a l'air un peu extravagant ; ce crâne n'est pas le meilleur possible. Monseigneur, repondit Notre-Dame, je sais que le *Père Ignace* montre chaque fois qu'il fait le *signe de la croix*, où il a mal ; mais vous savez que mon fils a promis son royaume aux *pauvres d'esprit*, aux bancales et aux estropiés ; *Inigo* est boiteux et fou, vous voyez que de corps et d'esprit il est digne du ciel.

Le Père éternel applaudit aux remontrances de *Marie* par un grand signe de tête, et jettant un regard paternel sur moi, il me dit : *Ignace*, montez. Je montai le premier ciel, où je m'arrêtai par humilité, en demandant à Dieu le père s'il étoit satisfait de mon obéissance. *Son Excellence* eut la bonté de crier : *plus haut Ignace* ! Je montai le second ciel avec la même cérémonie, et Dieu le père crioit toujours : *plus haut Ignace* ! je grimpai ainsi les sept cieux ; quand je fus au dernier ciel, *Son Excellence* Dieu le père, me donna un grand coup

de pied dans le ventre, et me fit tomber, comme on dit, *les quatre fers en l'air*: la toile tomba.

Cette pièce, et le dénouement surtout, fut très gouté, et nous fit vendre beaucoup d'orviétan; nous eûmes les bonnes pratiques des *jansénistes* de Nantes. Les *jésuites* n'applaudirent point à nos succès. Aussi méchans que *Fréron*, ils animèrent les magistrats contre nous. Nous fûmes obligés de partir précipitamment; nous vinmes à Rennes, où dégoutés des tracasseries du cothurne, nous donnâmes une parade intitulée: *le couronnement de Nicolas* I. *Roi du Paraguai* et de l'*Araguai*.

Le théâtre représentoit le camp des bénits pères; à droite et à gauche on voyoit des canons braqués contre les Espagnols et les Portugais; dans le fond, la tente du général, soutenue par des trophées d'armes et de boucliers, où pendoient les effigies de *Jacques Clément*, *Ravaillac*, *Damiens* et *Malagrida*.

Je représentois *Sa Majesté Paraguaise Nicolas* I. J'avois une couronne sur la tête, et une pièce de *bougran* roulée sous le bras. Je parus sur la scène monté sur un tonneau de vert-de-gris porté par quatre *Paragouins*. Un chœur de ces peuples chantoit cette vieille chanson, connue dans le beau monde.

Le Roi Nicolas
Avoit du bougran *sous le bras;*
De son trône il trébucha,
Voilà le bougran *bas*,
Voilà le bougran *bas*.

Un chœur de filles répétoit: *voilà le* bougran *bas*, *voilà le* bougran *bas*!

Les quatre *Paragouins* terminèrent la pantomine en me jettant en l'air. En retombant je me cassai le nez.

Ce genre de pièce ne me plut pas. J'étois comme *Arléquin*, je portois toujours les coups. Nous allâmes au *Sacre d'Angers* Cette ville a toujours aimé les divertissemens des mystères. Nous jouâmes la tragédie *de la passion*. Quoique le sujet de cette pièce soit tiré d'une vieille histoire, il plait encore à Angers.

Madame Duplessis fit le personnage de *Jesus*; elle enleva d'abord les suffrages. Malheureusement ma femme ne savoit pas son rôle; elle resta court à ces paroles du fils de Marie : *j'ai soif*. Madame *Jesus* dites donc : *j'ai soif*. *Pacifique* distraite ne l'entendit point, mais se rappelant mieux le sens que les paroles, dit : *je boirai bien un coup*. Cette bévue fit rire les spectateurs attendris du recit de *la Passion*.

Ma femme aidoit l'opérateur dans le pansement des malades qui osoient s'exposer à son empyrisme. Je m'apperçus de certaines intelligences ; elles pouvoient devenir dangéreuses pour mon front ; je rompis avec ce charlatan. Je retournai à Paris, où mon ami *Paillasse*, informé de mes succès, me conseilla d'aller à la Martinique. Il y a beaucoup de négres dans cette isle, me dit-il : les *Jésuites*, les *Jacobins* et d'autres bons ecclésiastiques les maltraitent cruellement pour avoir du sucre. Allez leur vendre du baume pour les meurtrissures, ces pauvres gens en ont besoin ; vous ferez de l'or avec les meurtrissures des négres et les bras des *Jacobins*. Je connoissois les lumières de mon ami, je trouvai le conseil admirable.

Je m'embarquai avec mon épouse pour la Martinique. Nous étions en mer depuis trois semaines, lorsqu'il s'éleva une tempête cruelle. Les matelots qui juroient depuis trois heures pour se délasser, commençoient déjà à prier le Ciel. Le capitaine, après s'être voué mille

fois à tous les diables, de désespoir se vouoit à tous les saints; il vint nous dire de penser au ciel, que nous allions périr. C'est l'usage des *fidèles Chrétiens* de penser à Dieu quand ils sont en danger, et de l'oublier lorsqu'ils n'en ont plus besoin.

J'étois près de madame Duplessis, quand on nous annonça cette désastreuse nouvelle. Je lui dis : ma chère *Pacifique*, il faut nous séparer, et donner au moins les derniers momens de la vie à la *Sainte-Vierge* et à *Sainte-Barbe*, patronne de la confession (1). J'embrassai ma femme, je la laissai à la miséricorde du *St. Prépuce*.

Le vaisseau donna contre un banc de sable et s'ouvrit; une planche heureusement me sauva la vie. Me voyant seul sur les flots agités, je crus ma femme et l'équipage ensévelis dans les eaux. Après avoir été deux jours le jouet de l'onde, je fus recueilli par un navire qui cingloit vers la Rochelle, et je débarquai.

La mort de *Pacifique*, l'horreur du naufrage, tournèrent mes idées vers le ciel. Je revins à Paris, j'allai voir le Père *Hayer*; il me parla encore de son systême de la perfection: console-toi, mon ami, me dit-il, la perte de ta femme est un secret jugement de Dieu; occupe-toi sans cesse de la perfection; laisse les enfans de Babilone et de Paris; va fortifier ton cœur d'un triple mur d'airain; deviens dur à toi-

---

(1) Sainte imaginaire; on la fait patrone de la confession, à cause que le sacrement de pénitence a été créé neuf cens ans après sa mort; on la représente comme la déesse Cibele, avec une tour, à cause que les premiers confessionnaux étoient bâtis comme des tours ou des guérites. Les ignorans font mal d'exposer Sainte Barbe à la vénération des peuples: les ignorans aiment les mensonges, parce qu'ils vivent de nos mensonges et de notre stupidité.

même

même pour être tendre au ciel ; méprise, injurie, calomnie les hommes, pour te détacher plus tôt des hommes ; c'est par le mépris de tes semblables, des philosophes de ce monde, qu'on marche à pas de géant dans le chemin de la perfection. Le monde n'est qu'un passage; je sais qu'un sage te diroit qu'on peut cueillir quelques roses sur ce passage, puisque la nature a mis des fleurs sur notre passage; n'écoute point les sages, ne songe pas aux fleurs ; pour être parfait il faut fouler les fleurs aux pieds, sortir de ce monde sans avoir rendu aucun service à l'humanité.

Pour ne plus équivoquer sur l'état qui devoit me rendre parfait comme le Père céleste, je fis des réflections sur toutes les conditions de la vie. L'humble service d'un domestique parut convenable à mon systême : c'en est fait, m'écriai-je, je tiens la perfection de la perfection. Le *Chrétien* n'est pas venu en ce monde pour commander, mais pour servir et pour obéir; c'est dans l'anéantissement qu'il pose le premier fondement de sa gloire ; l'humilité qui couronne les autres vertus, sera désormais la mienne ; allons porter la livrée.

J'allai me présenter chez un vieux magistrat qui, depuis vingt ans dans un cul de sac du Marais, n'avoit pour compagnie que son avarice et ses écus. Son dur service convenoit particulièrement à mon projet de perfection ; et le Ciel sans doute alloit agréer mon service, si en me vêtant de la vieille livrée du sénateur, je n'avois conçu des sentimens d'orgueil, qui m'écartèrent encore de la perfection où je voulois atteindre.

La livrée du magistrat avoit précédemment

endimanché soixante-treize domestiques (1).
Cette casaque, dont l'histoire généalogique se trouve dans la bibliothèque du roi, étoit alors un habit verd, qui avoit été autrefois autre chose. « Elle sortoit en droite ligne d'une couverture de mulet, qui étoit fille d'un tour de lit ; les culottes engendrées de trois chaises percées de drap verd ; la veste étoit fille d'une courtepointe issue d'un tapis de billard ». Cette veste, qui touchoit aux derniers momens de son existence, qui alloit être convertie en semèles de bas, prouvoit bien que tout est poussière, et que tout retourne en poussière ; *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Au moment que j'endossai cette caduque livrée; l'amour-propre s'éveilla dans mon ame; ce séducteur dangereux effaça tout-à-coup les sentimens que l'humilité y avoit fait naître. La dureté du vieux robin, le fardeau du travail, la nécessité d'être à-la-fois l'intendant, le secrétaire, le valet-de-chambre, le maître-d'hôtel, le cuisinier, le marmiton, le portier et le maître-jacques de la maison, achèverent de me dégouter du service. Le pain qu'on pesoit, le calendrier du vieux sénateur rempli de jeûnes et de quatre-temps me firent quitter cet état.

Ce fut dans cet instant que la perfection vint elle-même me trouver ; elle se servit de l'organe de mon ami *Paillasse* ; cet homme intelligent me dit : Vos talens théâtrals, *Duplessis*, doivent tourner vos idées vers une savante troupe de comédiens qui ont toujours excellé dans l'art de Thalie; c'est assurément chez les *Jésuites* où vous trouverez la perfection de la perfection ; votre génie, vraiment comique, est

(1) Le magistrat avoit plus souvent changé de domestiques que de chemises.

capable d'illustrer le chandelier de la société. *Candelabrum societatis Jesu.*

Je me présentai aux Jésuites de Paris. Ces peres éclairés virent que j'avois des talens propres à gagner la canaille. La lecture de la vie du chevalier de la *Vierge*, les mensonges de *Rodriguès* porterent dans mon ame l'ardeur de me singulariser. Les grands talens, disois-je en moi-même, illustrent les hommes; la nature me les a refusés, il faut que je me rende fameux comme *Caraccioli*(1), en débitant comiquement les petites choses qu'il écrit si mal. Je n'ai d'autre génie que celui des chaudronniers; ils font du bruit dans le monde, faisons du bruit.

Je fis mon cours d'études au noviciat. Mes premiers succès sur les bancs furent distingués. Invulnérable comme un Irlandais, j'étois au milieu des *Darii* et des *Bomalipton*, sans être épouvanté. Je foulois d'un pied victorieux les *Loke*, les *Bayle*, les *Montaigne*, les *Collin*, les *Montesquieu* et les *Jean-Jacques*; à trente cinq ans, je connoissois toutes les finesses du *Barbara celarent*, les gentilles ses de *Caroco* et les agrémens universels du *Fessino* et du *Frisisso morum*. Enfin, couvert de la sueur des capucins, des pavots assoupissans du ménage et des lambeaux de la livrée, je montai sur les bancs théologiques; c'est-là qu'on vit des prodiges d'érudition; ce fut là que je soutins quatre-vingt-onze thèses sur le sabre de *Judith*, le couteau de *Jephté*, les ciseaux de *Dalila*, le poignard de *Joada*, le clou de *Sisara*, la hache de *Samuel*, le sabre d'*Abraham*, l'épée des enfans de *Jacob*, la lettre de cachet de *David* pour *Ury*, le stilet de *Ravaillac*, le canif de

(1) Auteur très-médiocre, qui a la fureur de nous apprendre ce que nous savons.

Damiens, la *Sainte-Écriture* de *Busembaum* et le *Pere la Croix*.

La mauvaise Compagnie de Jesus m'honora de ses suffrages. Le jour de mon triomphe, les *Druides* de la société s'assemblèrent; un vieux Rabin du quatrième vœu, me dit à haute voix: approchez *Misac Sidrac-Abdenago-Duplessis*; venez recevoir la couronne de la perfection; voici la croix et la canon de la messe de la chapelle de M. de *Beaumont*; défendez-vous de ces deux armes, comme dit le fameux *Gui-Patin*, contre les personnes qui voudroient raisonner; l'encens de la Société fume autour de vous; la perfection descend du ciel, et dès ce moment devenez parfait comme le Pere Céleste est parfait, *per omnia saecula saeculorum, amen*.

Tout brûlant des feux de la perfection, je grimpai sur le cheval du *fanatisme*; le mors dans les dents et le miroir de l'amour-propre à la main, j'allai dans les campagnes faire le catéchisme. Je commençai par m'emparer de l'esprit des enfans et des sots, en les intimidant avec le diable. Je m'étois apperçu que cette vieille machine étoit la plus propre pour réussir dans la direction, et gagner à Dieu les gens qui ont peur du diable. Je peignis cet animal avec une chaussure à faire trembler, une coëffure comme on n'en voudroit point avoir, et le tout verni du plus beau noir du monde. Les diables dans les sermons font continuellement des miracles, touchent plus les cœurs des pénitens et opérent plus le bien que le ciel même. J'imprimois fortement le portrait du diable sur l'imagination tendre des enfans; il prenoit comme un cachet sur la cire molle; quelquefois je les menaçois de leur montrer le diable à nud: le voilà, m'écriois-je, il vient vous prendre; les enfaus fuyoient dans les coins les plus reti-

rés de l'église, en criant : Pere *Duplessis* ne nous montrez pas le diable ! ce fut par ces innocens que je commençai ma carriere appostolique.

En prêchant dans les villages, je prenois le ton convenable pour captiver les paysans. Je ne m'avisois point d'annoncer la bienfaisance de Dieu, de peindre son essence par ces sentimens tendres, qui portent seuls les hommes à l'aimer ; je pris le contrepoids, je criai en chaire : ah malheureux, tremblez ! vos grains sont encore sur la terre, vos vignes vous annoncent une bonne vendange, vos troupeaux ont multiplié, vos granges sont pleines ; c'en est fait, tout va périr ! vos crimes ont provoqué la justice divine, je vois l'orage accourir, j'entends gronder le tonnerre, la grêle tombe sur vos vignes, les vents furieux renversent vos moissons, la foudre met le feu dans vos granges, cousume vos fruits et vos bestiaux, tout est perdu ! tout est perdu !

Les paysans, qui craignent plus pour leur moisson, leur vendange, leurs vaches, que pour eux-mêmes, disoient entr'eux : Ce prêtre a terriblement de *la loquence* ; Dame ! si le tonnerre tombiont cheu nous, je serions ruinés à plate couture ; c'est bien une chose tracassière que ce tonnerre, ça vous . . . . ce pere en saviont long ; un jésuite étudiont beaucoup dans les livres ; il savont le temps comme un armana . . . . . prenons garde à nous, je n'irons plus au cabaret. Le paysan est dévot avant la récolte. Tant que les bleds sont sur la terre, il fait des vœux ; la moisson est-elle faite, il ne pense plus à rien, il remet ses inquiétudes à l'année prochaine. Le paysan a de la raison.

Je prêchai à Paris ; les femmes des *Halles*, les crieuses de vieux chapeaux, les gens du Port-

au-bled et les savoyards étoient ravis de mes sermons. Notre Pere Provincial, voyant que cette ville étoit un théâtre trop glissant pour moi, me renvoya en province ; les conversions que j'y faisois étoient singulières : la plupart de mes convertis retournoient quelques jours après à leur vomissement. Jamais je n'eus l'intelligence de distinguer une chaleur de dévotion, d'une conversion sincère ; que le public s'en prenne aux Dieux!

Pourquoi m'avoient-ils fait si bête ?

Pour donner du crédit à mes missions, un certain honneur à la Société, il falloit faire exécuter un miracle à la plus grande gloire de notre ordre. Notre Général consulta la carte pour connoître le pays le plus propre à cette opération. Il trouvoit assez d'aisance à l'exécuter au *Marais*, ou dans le fauxbourg *Saint-Marceau*; mais il craignoit les recherches des savans de Paris. On détermina quelque temps la ville de Beaune ; après beaucoup de conférences sur ce sujet, on ne trouva pas de sol plus propre à le faire éclore, que le *pays d'Artois*.

On choisit *Arras* pour le lieu de la scène : les Artésiens sont bons croyans et fort entêtés; l'entêtement est l'appanage brillant de ces peuples ; quand ils croyent une chose arrivée, ils ne finissent pas de la croire.

Le préfet de la congrégation d'Arras me fit le tableau des habitans de cette ville : tous les bourgeois, me dit-il, nous sont voués; donnez généreusement l'absolution à tous les ivrognes, auroient-ils cinquante années de cabaret; ne vous arrêtez pas à cette misère ; ils diront du bien de vous ; et le jour même que vous leur prostituerez le bénéfice de la pénitence, ils iront

se souler en l'honneur de votre absolution. Un prêtre qui la refuse pour de bonnes raisons, passe pour un *Janséniste* ; n'allez pas aussi donner un ridicule à la Société, en trouvant mauvais qu'un chanoine couche avec sa gouvernante : nous avons besoin de ménager le chapitre.

Il y a long-temps, dis-je au pere préfet, que je connois l'indécence de profaner la grace; cèla ne me coûte rien, je donne l'absolution à tout hasard : il suffit, pour la réputation de la compagnie, que je fasse impression dans mes missions. Le peuple croit avoit fait des merveilles quand il a surpris une absolution. Dans une demi-heure je convertis un homme empâté dans ses mauvaises habitudes ; et sans toucher au fond vicieux de son cœur, je tranquillise son esprit. L'embarras entre nous est de faire un miracle; il faudroit pour le bien de la chose, l'exécuter le jour de la plantation du calvaire.

Reposez-vous sur mes soins, répondit le préfet; nous avons une certaine fille, nommée *Isabelle le Grand*, je la prépare à ce dessein ; elle se prêtera au miracle : elle a une jambe un peu nouée, et l'esprit davantage. L'an dernier, dans la canicule, sa jambe s'est un peu allongée. Les médecins nous racontent de pareils prodiges arrivés naturellement. Je disposerai la malade dès le commencement des chaleurs; et je crois que le phénomène arrivera en saison.

Je trouvai les moyens miraculeux du pere préfet immanquables. Il prépara, avec notre frere apoticaire, la jambe miraculeuse, la ranima par des aromates et d'autres simples excellentes. Le jour de l'exécution, on amena *Isabelle* au pied du *Calvaire*. Son imagination, frappée de l'espoir d'une prompte guérison, l'anima : elle se leva tout-à-coup, crie *au mi-*

racle ! Arras, rempli de gens organisés pour être témoins d'un miracle, retentit aussitôt de celui-ci : les prêtres, les moines, les ciriers, les orfevres, les taille-douciers, les marchands de chapelets crièrent tous *au miracle*.

L'odeur de ma réputation embauma les Pays-Bas ; on fit des images du *Calvaire*, on vendit mes portraits. Je fus flatté de me voir collé sur une estampe par-tout où j'allois en mission ; j'étois suivi d'une foire de chapelets, de croix et de mes mignatures. Les vrais dévots et les personnes humbles étoient scandalisés qu'un homme, qui se donnoit la réputation d'un saint et du don des miracles, laissât vendre ses portraits dans ses missions ; ils ne pouvoient accorder cet orgueil avec l'humilité chrétienne. Ils ne connoissoient pas, sans doute, l'humilité de la Société ?

Je parcourus les provinces, j'écoutai des milliers de confessions, je ne convertissois personne. Les filles m'ont embarrassé par-tout. L'usage qu'elles ont de céler leurs foiblesses, la crainte, la pudeur qui les troublent, donnent de la peine à un directeur pour arracher leur secret. Une fille qui s'accuse que son amant lui occaisonne de mauvaises pensées, annonce toujours par ce début modeste, quelques foiblesses pommées, qu'elle couve dans son cœur, comme l'oignon sous la cendre.

Cette fille en resteroit-là, si le confesseur n'alloit fouiller lui-même dans le fond de son ame. Voici ma pratique avec ces sortes de pénitentes : Vous êtes-vous toujours tenue vis-à-vis de votre amant dans la modestie, si recommandée à votre sexe ? Oui, mon révérend pere. Cela est bien ; mais votre amant n'a-t-il pas pris quelquefois la liberté de vous embrasser ? Oui, un embrassement honnête le jour de l'an, le

jour d'une fête n'est pas un crime : Hélas ! il m'embrassoit à chaque instant : je lui rendois ses baisers avec la même vivacité. Comme les hommes sont entreprenans, tracassent volontiers les filles, votre amant, trop téméraire, n'a-t-il pas voulu passer la main sous votre respectueuse? ces gens-là n'ont gueres de respect pour les respectueuses. Comme elle biaisoit à répondre, je la ranimois en lui disant : Courage, ma cher sœur, ne balancez point de vous déclarer au Seigneur, je ne suis ici que son ministre, un homme, un pécheur capable des foiblesses dont vous vous accusez. Elle reprenoit courage, m'avouoit que son amant avoit touché cent fois sa gorge, la baisoit à chaque instant, et que ses baisers portoient un feu subtil dans son ame.

N'avez-vous plus rien, qui vous fasse de la peine? Non, mon pere. Là, examinez-vous un peu, voyez dans les replis de votre conscience, ne célez rien au Seigneur, il voit dans les cœurs, il sonde les reins. Non, mon pere, je n'ai plus rien qui m'inquiette. Je suis persuadé, ma chere sœur, que vous n'avez plus rien à dire ; mais votre amant est peut-être plus coupable que vous? Ils sont si terribles ces amans! dites-moi, dans le temps qu'il baisoit votre sein, ne vous auroit-il pas pris la main? Et la portant avec violence sur lui, ne vous auroit-il point contraint de . . . . Non, mon pere, je ne suis point une fille capable de . . . . Je ne dis point, ma chere, que ce soit vous, Dieu m'en garde! mais votre amoureux. . . . . ces gens-là sont de si grands pécheurs . . . . croyez moi, ne l'excusez point, vous vous rendriez, devant Dieu, coupable de son crime . . . là, avouez franchement, ne vous a-t-il pas pris la main malgré vous et ne l'a-t-il pas portée . . . . , Mon Dieu! mon

pere. . . . . cela me fait de la peine . . . . cela pesoit dans mon cœur. . . . je suis honteuse. . . oui . . . . mon pere . . . . . Ces attouchemens vous faisoient-ils plaisir ? Dans le commencement, je ne voulois pas, je cachois les yeux avec les mains. Mais n'ouvriez-vous pas aussi quelquefois les doigts pour voir au travers ? Hélas, oui ! on est curieuse, on pense si souvent à cela, on ne se marie que pour çà. Nous avancions chemin, je voyois le rivage.

Cette fille, troublée et confuse, ne parloit plus ; je la ranimai encore en lui disant : Ma chere sœur, le Seigneur est bon, il pardonne à la foiblesse des hommes, l'argile est faite pour s'ébrêcher quelquefois, montrez votre le cœur à nud ; s'il est noirci de crimes, Dieu rendra blanc comme la neige ; il aime à pardonner septante - sept fois et davantage à ceux qui font l'aveu sincère de leurs fautes. Votre amant, dans ces momens passionnés ne vouloit-il point passer la main sous vos jupes pour vous prendre plus extraordinairement votre gorge ? Car il y a des libertins, qui ont des fantaisies et de l'imagination . . . . le rouge montoit au visage de cette fille ; et l'instant d'après, reprenant courage, elle me dit d'un ton ferme : Mon Révérend Pere, pour qui me prenez-vous ? Je suis incapable de souffrir de pareilles libertés. Ah ! ma chere sœur, je suis persuadé que vous êtes très-sage ; mais si la crainte, ou la honte vous empêchoient de déclarer la verité, vous feriez un sacrilège ; cette confession, qui doit vous reconcilier avec la grace, sera le sceau de votre réprobation ; tremblez ! l'enfer est ouvert sous vos pieds, si vous célez le moindre crime.

Cette fille intimidée pleuroit, non point de la douleur de ses fautes, mais de dépit, de honte

d'avouer ses foiblesses ; enfin elle me dit : dois-je déclarer une chose qui coûte tant à mon cœur ? Eh bien ! oui . . . . . j'ai fait . . . . . je l'encourageois ; elle suoit à grosses gouttes. C'est un travail pénible pour les filles que la confession.

Ces préludes annonçoient un dénouement, c'est ce qu'il falloit arracher. Je continuai l'interrogatoire : Dans les libertés que votre amant prenoit, ne vous seriez-vous pas unis . . . . . trop approchés . . . . . confondus . . . . . enfin charnellement . . . . Comment, mon Pere, me dit-elle en colere, suis-je capable de faire un enfant, me déshonorer ? je suis d'une famille trop respectable, je vous prie de ne point avoir ces mauvaises idées. Mais, ma chere sœur, ne vous fâchez pas ; je suis comme je vous l'ai déjà dit, très convaincu de votre sagesse, de l'éducation et des bons exemples que vos parens vous ont donnés ; je pense que ces avantages vous auront garanti de cette extrêmité ; ce n'est pas à vous que j'en veux, non assurément, vous êtes trop sage, c'est à ces vilains hommes, je les connois mieux que vous ; ils sont si affreux, si détestables, ils respectent si peu la sagesse d'une fille, l'honneur d'une famille, hélas ! pour peu qu'on leur accorde la moindre faveur, ils vont si loin, ils sont si téméraires ! Eh bien ! mon Pere, je n'ai rien à me reprocher.

Voyant cette fille obstinée à me cacher son crime, j'élevai la voix ; je lui dis d'un ton effrayant : Le Seigneur est bon, il ne permettra pas que la démarche que vous faites aujourd'hui soit stérile ; je vous conjure, par le sang précieux qu'il a versé, par cette croix où il est mort, de me dire la vérité, ou je vous avertis de sa part que vous serez damnée, que la mort vous surprendra dans le péché, pour être

à jamais la malheureuse victime de ses vengeances éternelles.

Ces mots, prononcés avec force, l'ébranlèrent : Ah! mon Pere, s'écria-t-elle, que je suis une grande pécheresse ! jai fait avec mon amant. . . . je n'ai. . . . combien de fois à peu près ? Depuis dix-huit mois, chaque fois que nous sommes seuls. Je lui demandai si elle n'avoit plus rien, qui inquiétoit sa conscience ; le ton correct avec lequel elle répondoit qu'elle n'avoit plus rien qui blessoit son ame, m'assuroit de sa sincérité. Voilà l'embarras que nous avons avec les filles ; il faut leur arracher ce qu'elles ont dans l'ame avec des crochets : lorsqu'elles sont femmes et familiarisées avec leur état, elles se déclarent un peu plus sincèrement, mais toujours avec ces détours si naturels au sexe.

Un paysan s'adressa un jour à moi pour se confesser ; au début, il me dit : Mon Pere, je n'ai rien fait ; je lui demandai pourquoi il venoit à confesse, s'il n'avoit rien fait ? Mon Révérend, c'est notre menagère qui m'a dit qu'il falliont aller à confesse. Ne savez-vous pas, mon ami, quant vous avez besoin de vous reconcilier avec Dieu ? Je ne nous mêlons pas de çà ; c'est une affaire de ménage, note femme avions soin de nous avertir à *Paques* ; elle nous disiont tout justement le jour qu'il falliont y aller ; j'avons, sauf votre respect, nos bêtes à soigner, nos terres à labourer, je ne pensions pas quand les *Paques* arriviont, je ne savons pas bien lire dans les armonats. Je demandai à cet homme s'il savoit son *Pater* en latin et en françois ? Je ne savons ni l'un ni l'autre, je n'avons pas étudié dans les livres, ni dans le latin. Comment, mon ami, vous ne savez pas votre *Pater* ? Si je le savons ; mais je ne le

savons pas en latin. Il récita cependant son *Pater* en latin et en français, et ne savoit dans quelle langue il le disoit.

Pour connoître si le paysan entendoit le sens de la priere, je lui dis de m'expliquer son *Notre pere;* il le fit avec autant de bon sens que *M. Nicole*. *Notre pere*, me dit-il, c'est le bon Dieu; les hommes sont ses enfans, pourquoi je l'appelons notre Pere; *Dans les cieux*, cela veut dire qu'il est là haut et le maître chez lui. *Votre nom soit sanctifié*, ceci est drôle, et voici comme je comprenons ça; par exemple je ne pouvons pas sanctifier le bon Dieu, mais cela vouliont dire que je devions l'aimer; les Turcs deviont aussi l'aimer; le roi de *Prusse*, qui nous faisiont la guerre, deviont aussi l'aimer. *Que votre règne nous arrive :* son règne est le règne des hommes vrais, les menteux ne sont point de son royaume : c'est-à-dire, que je demandons le royaume de la vérité, parce que c'étiont le royaume du bon Dieu. *Que votre volonté soit faite*; j'entendons çà comme le bon Dieu l'entendont; il pouviont semer, planter comme il voulont, à nous de tout voir et rian dire; allons toujours notre train comme les charrettes; le bon Dieu, malgré nous, iront toujours à sa mode; j'aurions biau nous marteler la carvelle, je ne ferions pas changer d'un fétu la volonté de Dieu; laisons couler l'iau et faisons comme les bœufs, qui se laissont tuer par le boucher. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien;* je ne sommes pas entre-nous trop contens du pain quotidien, j'ons beaucoup de mal, il nous coutiont bian des sueurs pour en attraper un petit; note curé, qui ne chantiont qu'une messe le dimanche, ne faisiont rian de ses deux bras, aviont un pain quotidien meilleur que le nôte. Le bon Dieu seriont-il comme les boullangers,

qui faisiont du pain blanc, du pain noir? Je croirions çà volontiers quand je voyons du pain plus blanc que le nôte. Cependant quand je raisonnons dans nôte entendement, je comprenons que le bon Dieu a fait la terre et qu'il aviont dit : *attrape qui peut*, voilà pourquoi le pain quotidien n'étiont pas bian arrangé. *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons* etc: j'aimions çà ; dame voilà qui étiont bian imaginé ! çà vouliont dire de suite, que je devions pardonner aux autres, autrement le bon Dieu ne nous pardonneriont pas itou à nous-mêmes ; et voir, il aviont raison, çà est nette comme une parle. *Ne nous induisez point en tentation ;* j'ons sur ce mot bian des choses qui nous tracassiont ; comme je croyons le bon Dieu bon, je ne croyons pas qui nous induisiont en tentation, je pensions que c'est une faute que le *Pape* aviont, mis dans le *Pater*. Mon ami, ce n'est pas le *Pape*, qui a fait le *Pater ;* cette prière est de l'*Écriture-Sainte*. Qu'est-ce, mon Révérend Pere, que l'*Écriture-Sainte?* C'est la parole de Dieu. Je nous en doutions ; j'ons fait demander par notre femme, *l'Ecriture-Sainte* au curé : il lui aviont dit ; *Margot*, *l'Écriture-Sainte* te gâteriont l'esprit : je sommes surpris pourquoi le bon Dieu aviont fait quelque chose qui nous gâtiont l'esprit. Ce n'est pas cela, mon bon homme, c'est qu'il y a trois ou quatre sens dans l'*Écriture* (1)... Est-ce

(1) Dieu ne s'est point servi de deux termes, ni de deux sens pour signifier une même chose : s'il a parlé aux hommes, la vérité a dû sortir de sa bouche avec la même simplicité, dit un Anglais, qu'elle avoit été conçue dans son esprit ; pourquoi donc chercher des sens mystiques, allégoriques, etc? Si l'on ne peut expliquer l'*Écriture* que par des tournures, des sens différens, elle n'est plus la parole de Dieu ; la vérité auroit-elle, comme l'*Alcoran*, besoin d'interprètes?

qu'il falliont quatre sens pour nous faire entendre les choses ? C'étiont plutôt pour les brouiller, comme les procureux, qui entendiont une chose comme çà et la même chose comme çà : allez mon Pere, le bon Dieu parliont mieux que les hommes, je sommes sûr que je l'entendrions ; je ne chercherions point de finesse dans l'*Ecriture*, comme en cherchiont les docteux, qui vétilliont sur des rians . . . ; je nous méfions un petit peu de ce que le pasteux n'aviont pas voulu donner l'*Ecriture* à *Margot* ; c'est très-mal, si çà veniont du bon Dieu, de nous le cacher ; c'est apparamment qu'on n'étoiont pas sûr que çà veniont de lui ?

Après un moment de réflexion, le paysan me dit : Mais à propos, note Révérend, de queux couleurs çà étiont l'*Écriture-Sainte* ? çà étiont-il clair comme le soleil et blanc comme lui ? Non, l'*Ecriture-Sainte* est un livre qui contient la parole de Dieu, un livre que Dieu a fait pour . . . . Comment ! le bon Dieu faisiont aussi des livres comme les ignorans, qui en ont besoin pour devenir plus habiles ? Le bon Dieu n'auriont-il pas mieux fait de faire que sa volonté alliont dans note cœur, comme note moulin qui tourniont, quand le meunier aviont de l'iau ? Excusez, mon Révérend, si je n'avions point assez d'esprit pour nous faire entendre ; mais je nous comprenons pas moins.

J'examinai la conscience de cet homme ; ne vous êtes-vous point enivré, lui dis-je, en allant au marché ? J'avons trop de marmots pour aller au cabaret ; quand je buvons chopine, je trinquons avec la ménagere. N'avez-vous pas battu votre femme ? Je n'avons garde, je ne sommes pas mariés pour nous battre ; je nous sommes unis ensemble, parce que nous

nous aimions, et quand on s'aimiont bian en s'unissant, on ne se battiont jamais. N'avez-vous pas désiré la femme de votre voisin? J'en avons assez, grace à Dieu, de la nôte et assez de bésogne pour la bien chommer; je ne la troquerions pas contre la reine, quoiqu'on disiont que c'étiont une Sainte-Dame. N'avez-vous rien dérobé dans le champ de votre voisin? Je sommes plus long-temps couchés que levés; je ne sommes pas farmiers généraux; si nous ne voulions pas qu'on prennont note bian, il ne falliont pas prendre celui d'autrui; je trouvions cette pratique là plus gentie que le *Pater*. N'avez-vous pas juré? je jurons quelquefois contre nos bœufs pour les faire marcher, que dites-vous? Oh ces mordis chiens de B.... n'avanciont pas! Croyez-vous que vous faites mal en jurant contre vos bœufs? je n'en savons rian; mais dame, je jurons toujours, si vous étiez à note place, vous jureriez itou. Allez-vous à la messe? Ne vous ennuyez-vous pas à l'office? J'y allons les dimanches et fêtes, je n'avons point le temps de nous ennuyer; note pasteux est un homme entendu, il dépêchiont une grand'messe plus vîte qu'un déjeûné; quelquefois il couront si vîte, que je n'avons pas le temps d'achever note chapelet; je le mettons malgré ça toujours en poche comme il est. Après cet examen, ne voyant rien de coupable dans cet homme, je lui donnai l'absolution.

Tous les paysans ne sont pas aussi simples que celui-là; on trouve chez eux les crimes du beau monde et des sages *Déistes* à leur façon. J'allai en Bourgogne chez un homme de quatre-vingt-dix ans, d'un esprit juste et d'un bon sens admirable. Le curé le regardoit comme le plus honnête homme de sa paroisse; il étoit au lit de la mort; je l'exhortai à ce terrible passage

sage, et le *Crucifix* en main, je lui dis : Voici, mon cher frere, le salut des hommes, la victime que les *Juifs* ont fait crucifier par les *Romains*. Ce n'a point été moi, répondit ce vieillard, je n'en sommes pas la cause. C'est votre Pere *Adam*, dont la désobéissance a fait descendre *Jesus* sur la terre. Ah ma foi ! je n'étions pas du temps du Pere *Adam*. Cependant, mon ami, les *Juifs* ont fait mourir votre Sauveur. Les *Juifs*, mon Révérend, avions tort, j'en sommes fâché pour lui ; je ne sommes pas *Juif*, je sommes *Bourguignon* et ne sommes la cause de rian.

Envain je tâchai de persuader à cet incrédule les grandes vérités de notre religion ; le paysan me répondoit éternellement, qu'il n'avoit point été du temps d'*Adam*, que si *Jesus* avoit été crucifié, il étoit innocent des crimes, dont je l'accusois. Ne croyez-vous pas, mon ami, à ce que votre curé vous a prêché ? Un petit ; nôte pasteux est un honnête homme, il nous disiont tant de choses, que je ne pouvions les comprendre, et si je ne les comprenons pas, comment pouvons-nous les croire ? Quand le curé nous disiont : Mes enfans, il fallont vous aimer les uns et les autres, ne point dérober vôte voisin, ni prendre sa ménagère, dame ! j'entendions cela et je voyions de suite, sans tant étudier, que c'est le bon Dieu qui le vouliont : allez mon Pere, j'ons aimé Dieu, je n'ons fait tort à personne, et partant je mourons tranquillement.

Voyant la fermeté de ce paysan, je crus qu'il étoit nécessaire de le tourmenter. La religion m'obligeoit à ne point le laisser mourir dans son incrédulité ; j'employai tous les moyens, j'allumai d'abord, dans la ruelle de son lit, les feux dévorans de l'enfer ; un moment après, pour lui

rendre la confiance, je lui peignois le ciel de son lit rempli d'*Ange-gardiens* qui lui apportoient des guirlandes de romarin ; subitement c'étoit notre Pere *Ignace* qui arrivoit aux pieds du lit dans un carosse à six chevaux, pour le conduire vers *la plus grande gloire de Dieu.*

Le paysan écoutoit mes sermons avec l'indifférence d'un habile machiniste, qui voit passer les petites figures de la lanterne magique ; son ame grande et élevée, ne voyoit point Dieu dans ces petites choses ; pénétré des sages bontés de la providence, il ne s'effrayoit point de sa destruction ; au moment de rendre l'ame, il me dit : Mon Pere, approchez, que je vous regarde. J'avançai pour lui donner la consolation de ma face et saisir le moment critique de la grace. Le paysan me regarda un instant et me dit : Mon Révérend, les sots ne sont point faits à l'image de Dieu ; il leva la tête et fit la grimace au plancher.

Cette mort douce et tranquille m'étonna. Je comptois voir sur le front de cet homme les pâles couleurs de l'incrédulité, les convulsions effroyables des pécheurs. Sa mort étoit le saint trépas des héros de nos légendes. Pour consoler sa famille, affermir dans le cœur de ses parens, la crainte de Dieu, je fis un discours fulminant sur la mort des impies, où je déplorai les succès de la raison qui font aujourd'hui tant de ravages en France ; je fis trembler les enfans qui étoient des sots et je terminai mon instruction par des raisonnemens de sacristie, qui les consolèrent de cette mort affreuse.

La Renommée, habillée en *Arlequin*, tenant d'une main un chapelet et de l'autre la trompette peu honnête du temple de la sottise, publioit ma gloire dans toutes nos provinces. Je courrois les champs où la raison n'a pas en-

core éteint le flambeau de la foi; mes missions éclaterent dans le monde comme les parades des *Boulevards* ; mes conversions étoient soumises, comme le théâtre français, à l'unité du lieu et à la régle des vingt-quatre heures; les *Crucifix*, semés comme la paille, m'attirerent l'admiration des simples et des sots; les sages trouvoient de l'indécence d'étaler sur les grands chemins des croix, où la figure de *Jesus* étoit attachée; les *Chrétiens*, un siècle après *Constantin*, commencerent à mettre des croix à l'entrée des villes et des bourgades; ces croix, appelées *croix de Saint-Benoît* (1), étoient petites et sans représentation. Les fideles des premiers siècles laissoient par respect le *Christ* sur leurs autels, ou dans les églises, parce qu'on ne met sur les grands chemins, selon l'usage de tous les temps, que les roués et les pendus.

Mes *calvaires* ont été placés à l'entrée des villes et des villages, ils servent le soir de rendez-vous aux filles. C'est le concours des amoureux et de leurs maîtresses qui les a achalandés. Certains magistrats benêts ont planté des avenues d'arbres jusqu'à mes *calvaires*, dressé des bancs à l'entour, où sous l'image d'un Dieu crucifié, il se commet mille indécences. Il est étonnant que cette manie ait pris dans un siècle éclairé, et qu'il se soit trouvé des hommes assez bêtes pour seconder mes vertiges. La mode des *calvaires* a pour époque celle des *pantins*; nous sommes venus ensemble, ce qui en prouve la sotise et le ridicule.

Je n'avois pas encore parcouru le diocèse de Langres, que je songeai à faire la conquête de monseigneur de *Montmorin* : je savois que ce

---

(1) Les croix anciennes avoient la figure de l'as de treffle.

prélat aimoit notre société ; j'allai le trouver à Mussi-l'Évêque ; je l'abordai avec le col tors et l'humble extérieur dont on nous donne des leçons dans le noviciat. Le prélat, plein d'entrailles pour nous, me reçut agréablement. Je viens, monseigneur, lui dis-je, proposer à *Votre Grandeur* un objet édifiant pour la religion ; j'intéresse votre puissante protection pour faire enchâsser *Saint-Joseph*, dans les litanies de *Lorette* ; il est scandaleux que les évêques, vos prédécesseurs et les fondateurs de ces extrêmement savantes litanies, n'y aient nullement parlé de *Saint Joseph*.

Ce prélat fameux par les soins vraiment pastorals qu'il se donne, et par son attention à se mêler des petites tracasseries des nonnes de son diocèse (1), fut enchanté de ce grand dessein ; il comprit la force que saint Joseph alloit donner à la religion, et les conversions qu'il opéreroit aussi-tôt que les philosophes le verroient niché dans les litanies de la Vierge. *Sa Grandeur* m'assura qu'*Elle* alloit s'occuper u i- lement de *Saint-Joseph*. Comme la gloire de mes *calvaires* m'intéressoit davantage que l'époux de Marie, je proposai la mission. Monseigneur eut la bonté de parcourir avec moi les villages de son diocèse ; nous étions si unis, que nous couchions ensemble.

Dans la mission que nous fîmes à Gié, gros bourg entre Châtillon et Bar-sur-Seine, il m'arriva une aventure assez originale. J'étois couché avec M. de Monmorin ; je m'éveillai de bonne heure, et crainte d'interrompre le sommeil du prélat, je me levai doucement, sans chandelle ; m lheureusement je pris en m'habillant, la culotte de Monseigneur pour la mienne. J'allai

---

(1) Il éc [illegible] chaque ordinaire anx sœurs tourieres de son diocèse.

à la paroisse, où les pauvres qui m'attendoient, selon leur coutume, me demandèrent l'aumône; je leur dis que je n'avois pas le sol. Un plus pressant que les autres, s'obstina et me dit : mon révérend père, regardez un peu dans la poche ; ne me refusez pas, je suis dans un besoin urgent. Pour me défaire plutôt de ses importunités, je fouillai dans la poche ; quelle fut ma surprise lorsque je trouvai soixante et quelques livres ; je les distribuai sur le champ, et croyant que cette trouvaille étoit un miracle, je prêchai trois heures sur cette faveur céleste.

A neuf heures je sortis de l'église pour prendre un bouillon et saluer Sa Grandeur: en entrant, un domestique me dit : mon père, Monseigneur est encore au lit, vous avez pris sa culotte pour la vôtre. Je fus pétrifié de cette nouvelle, je reconnus la nature du miracle. Comme l'avanture ne pouvoit être cachée, l'après midi je fis un sermon à peu près en ces termes, qui fit rire l'auditoire.

» J'ai prêché ce matin, mes très-chers freres, un prodige que Dieu sembloit avoir opéré en faveur de ma sensibilité pour les pauvres. N'attribuez ce miracle qu'à la culotte de monseigneur. Votre illustre évêque couche avec moi, il avoit mis par tendresse pour notre Société, sa culotte contre la mienne ; dans la crainte d'éveiller sa grandeur, toujours occupée de votre salut et de la gloire de notre compagnie, je me suis habillé sans lumière, et dans l'obscurité j'ai pris les culottes de monseigneur pour les miennes.

» Ces culottes sanctifiées par la charité, bénies par le pontificat romain, et ornées d'un gousset toujours pourvu d'aumônes pour les pauvres, ont été d'un grand secours aux nécessiteux qui se sont présentés ce matin à mes yeux ; rendez-graces à votre évêque, et vous pauvres, que cette culotte a assistés, bénissez à toujours les

harnois respectables de monseigneur ; ses haut-de-chausses ont été pour vous comme la rosée du ciel sur la terre sèche ; la providence, touchée de vos besoins, a mis elle même une main sur cette culotte, *Beati qui esuriunt et sitient*, les culottes de monseigneur les rassasieront (1).

Ce fut dans ce bourg que nous jetâmes les premiers fondemens de la confrérie du Chapelet. Les filles qui vouloient être de cette confrerie, promettoient aux genoux du prélat de ne plus danser de la vie. Quelques mois après le violon fit malheureusement danser toutes les consœurs, et la confrérie tomba comme les murs du village de Jéricho, au son des instrumens.

Le diocèse de Langres, rempli de *calvaires*, le château de Mussi meublé d'une boutique de sculpteurs et de peintres, pour bâtir et barbouiller nos *calvaires*, je partis pour la Bretagne où le jeu et la variété de mes missions m'attirèrent l'admiration du peuple. Je passai à l'île de Boin, à l'extrémité du bas-Poitou, où un curé visionnaire me seconda admirablement.

Pour bigarrer cette mission, nous fîmes couler des petits *enfans Jesus* de cire : nous les donnions aux filles les plus dévotes, et en leur faisant ce cadeau, nous leur disions : Voici l'*enfant Jesus* que nous vous confions pour le nourrir ; c'est du lait de votre amour qu'il veut être substenté, cachez ce dépôt sacré aux yeux des prophanes.

La prudence humaine est souvent trompée. Un garçon boulanger faisoit l'amour à une fille

---

(1) Q'on ne fasse pas de mauvaises plaisanteries sur cette culote, je ne prétends pas souiller la vertu de M. de Langres, je plaisante seulement le ridicule qu'il s'est donné par son aveugle attachement pour les Jésuites.

à qui nous avions donné en nourrice un de nos *enfans Jesus*. Depuis cette acquisition, la fille paroissoit refroidie, son amant vouloit savoir le sujet de cette indifférence ; il redoubla ses soins ; la fille, pressée par sa tendresse, lui dit : Jacques, je vous aime encore, mais l'*enfant Jesus* m'empêche de répondre à votre ardeur. Jacques qui ne savoit pas le mystère de l'*enfant Jesus*, lui répondit : Est-ce que l'*enfant Jesus* a quelque chose de commun avec notre amour ? Te défend-il, Janneton, de m'aimer ? Hélas, dit la fille, le père Duplessis m'a donné l'*enfant Jesus* pour le nourrir ; elle expliqua les obligations qu'elle avoit contractées en recevant ce présent. Jacques qui connoissoit la simplicité de sa maitresse, lui dit, d'un ton plaisant, Tu es bête, Janneton, le père Duplessis se moque de toi ; il t'a donné son *enfant Jesus*, à cause que tu as plus de gorge que tes compagnes ; tu te laisses leurer par des moines ; les jésuites sont des drôles, ils tromperoient le diable. Cette malheureuse fille crut son amant et remit dans ses mains profanes le *Saint Enfant Jesus*. Le garçon boulanger alla de porte en porte montrer ce marmouset de cire, en disant au peuple : Les missionnaires jouent à la poupée avec les filles.

Le curé fut irrité de cette aventure ; nous crûmes l'*enfant Jesus* déshonoré à jamais ; nous allâmes le soir en surplis et en étole le reprendre chez le boulanger, à qui nous fimes une exhortation. Le malheureux eut l'audace de nous dire que nous étions des fous, des fanatiques et des prêtres bien méchans de venir chez lui avec cette pompe ecclésiastique. Comment, morbleu ! vous est-il permis de me perdre dans l'esprit des parens de ma maîtresse, de me faire

un tort irréparable ? J'étois à la veille d'un établissement honnête, et votre zele aveugle perd ma fortune.

Cette histoire fit du bruit. Après mon départ, le curé continua l'usage de ses *enfans Jesus*. M. de la *Mussencher*, évêque de Nantes, instruit par les magistrats de Boin, de nos marmousets de cire et de l'accident arrivé à quatorze filles, à qui nous avions fait tourner la tête, donna des bornes au zele indiscret du curé et lui ordonna sur-tout de faire de la bougie avec ses *enfans Jesus*.

Je vins à Paris me délasser de mes courses apostoliques. Je prêchai un jour à Saint-Marceau : ma femme que je croyois morte, étoit au sermon ; elle m'examina long-temps et me reconnut. Le même soir elle vint me trouver au couvent ; Quelle fut ma surprise, lorsque je vis *Pacifique*, mon devoir étoit de sauter à son col ; la religion m'avoit durci le cœur, je crus qu'il étoit plus chrétien de lui parler avec indifférence. Je priai madame *Duplessis* de se trouver le lendemain chez une dame de mes dévotes.

Je communiquai à nos Peres cette aventure ; elle leur parut de conséquence ; ils décidèrent qu'il falloit acheter le secret de madame *Duplessis*. J'allai avec le P. *Recteur* au rendez-vous. Ma femme, dans l'intervalle, avoit consulté son confesseur ; il n'aimoit point les jésuites ; pour nous ridiculiser, il a fait à *Pacifique* un cas de conscience de notre séparation, et l'obligea à se rejoindre à son mari.

Madame *Duplessis*, malgré son grand âge, avoit encore du tempéramment, c'est le dernier mourant des femmes. Monsieur, me dit-elle, notre engagement subsiste, les hommes ne peuvent rompre ce que Dieu a conjoint, ainsi Pere Recteur, il me faut monsieur *Duplessis*.

Madame, dit le Recteur, à votre âge devez-vous songer à la bagatelle ? C'est une tentation du diable. Pourquoi, répondit-elle vivement, mettez - vous le diable dans le sacrement de l'Église ? mes feux sont légitimes. Mais, madame, comme vous ne pouvez plus engendrer, ce ne peut être qu'un esprit de libertinage qui vous fasse réclamer les douceurs d'un époux. Qu'appellez-vous s'il vous plaît un libertinage ? Le saint sacrement de mariage n'est-il pas aussi pour la bagatelle ? s'il n'y avoit pas de divertissement, personne ne se marieroit; enfin point tant de raisons, je veux mon mari. Ma chere *Pacifique*, lui dis-je, je suis trop vieux pour vous procurer les douceurs joyeuses de ce sacrement. Bon, bon, je vous rajeunirai; voilà vingt ans de célibat, le jeûne échauffe, à mon âge on peut le rompre; ma conscience m'oblige à réclamer mes droits, à courir au remède, enfin la chair me sollicite.

Une vieille sorcière de femme qui a des droits de cette nature sur un mari, est cent fois plus jalouse qu'une jeune personne. Voyant donc *Pacifique* obstinée à se réunir avec moi, craignant l'éclat de cette affaire, nous la priâmes de se contenir encore huit jours, de passer à la maison professe, qu'on satisferoit ses désirs. Nous consultâmes, nous pesâmes cette réunion dans la balance de la Société; nous fimes construire une prison dans un lieu écarté du couvent, et lorsque madame *Duplessis* vint me voir, on l'enferma dans ce cachot. Notre frere apothicaire lui donna quelques potions d'*Agnus castus* qui la rafraîchirent. Ennuyés de la voir exister, nous donnâmes la commission à notre frere *Terrible* de lui administrer quelqu'échantillon de *verd-de-gris*. Nous crûmes qu'il étoit permis de faire ce mal pour empêcher un grand

scandale. Cette conduite étoit une conséquence naturelle de nos principes, un peu meurtriers au prochain à la vérité, mais salutaires à la compagnie.

Pour dissiper l'aventure de *Pacifique*, j'allai passer quelque temps à Mussi-l'Evêque avec mon bon ami. Je trouvai notre manufacture de *calvaire* en bon train; une nouvelle boutique de relieurs, occupés à brocher l'*Histoire du peuple de Dieu* et celle *du peuple Chrétien* de notre cher confrere *Berruyer*. Monseigneur de Langres avoit fait à ses dépens une édition de trois mille exemplaires de cet ouvrage, pour en faire des présens aux nones de son diocèse; il trouvoit ces livres plus édifians que l'*Écriture-Sainte*. Voyant le prélat si bien disposé, je parlai de faire imprimer une belle édition de *Busembaum*, commenté par le *P. de la Croix*. Monseigneur, d'une maison illustre et attachée à ses souverains, et lui-même aimant tendrement le roi, se fâcha de ma proposition. Depuis ce moment je ne couchai plus avec lui.

M. de *Langres* alla *aux Ormes* passer quelque temps avec M. d'*Argenson*. Ce ministre exilé, conservoit depuis cent ans dans sa famille une lettre cachetée de *Saint-François de Paule*, que le saint avoit laissée en mourant à cette maison, avec ordre de l'ouvrir en 1759. Comme l'on croyoit que cette lettre misterieuse pouvoit contenir des objets intéressans pour la religion ou l'État, on en avoit instruit le roi. M. de *Langres* la porta à *Sa Majesté* qui la décacheta. On a gardé le silence sur ce qu'elle contenoit.

Des personnes à conjectures ont pensé que le saint annonçoit la chute de notre Société en France, qu'il prioit le roi de laisser à son parlement l'instruction de nos affaires, que la

décision de ce corps respectable touchant notre Société seroit la volonté du Ciel. Cette lettre, disoient les autres, ne dit peut-être rien, les saints sont un peu mistérieux; mais pourquoi tant de précautions, tant de cérémonie pour apprendre des riens? L'on permet cela à *Caraccioli* (1).

En quittant M. de *Langres*, j'allai en mission à Boulogne *sur mer*. Pendant que j'expédiois les pénitens de cette ville, une dévote m'envoya chercher pour exorciser ses latrines, d'où depuis long-temps on entendoit les cris disgracieux d'un animal vorace. Les femmes du voisinage et les beaux- esprits picards ne doutoient nullement que ce ne fût un démon qui aimoit prodigieusement la merde. Les théologiens s'exerçoient avec leur archarnement ordinaire sur ce sujet. Les capucins, les moines vivoient de ces latrines et en tiroient nombre de messes et de neuvaines.

Un démon qui aimoit la merde paroissoit inconnu à l'*Écriture-Sainte*, et donnoit de l'embarras à M. l'évêque de Boulogne. On consulta l'Évangile, les vieux rituels, pour savoir de quelle nature étoit ce démon. L'*Écriture* assuroit que les démons en général aimoient les lieux secs et arides, et c'étoit la raison pourquoi la *Thebaïde* où vivoit *Antoine*, étoit remplie de démons; parce que les démons, autant que leur état le permet, ont un intérêt constant de prouver la verité des saints livres.

Le démon, bourgeois des latrines de Boulogne, paroissant étranger et tout-à-fait inconnu à l'*Écriture*, donna de l'occupation aux professeurs du séminaire, qui prétendoient que celui-ci souffletoit l'*Évangile*, parce que les latrines sont des endroits commodes, puisqu'on

(1) L'histoire de cette lettre est exactement vraie.

les appellé par-tout des *commodités*. Des latrines n'étoient point des lieux arides et secs, la plupart dégorgent d'abondance et de fertilité.

Après beaucoup de discussions, après avoir consulté les Peres, les Commentateurs sacrés, on décida, comme de toutes les choses qu'on n'entend point, que c'étoit un démon extraordinaire que Dieu avoit suscité dans sa miséricorde pour avertir les *Boulonnois* de songer efficacement à leur salut; que ce démon ayant été attaqué aux dents de la rage de *Saint-Hubert*, la faim l'avoit obligé de quitter les campagnes arides pour pâturer dans un terrein gras.

On fabriqua un mandement, dans lequel on excommunia tous ceux qui ne croiroient pas aux démons des latrines. On prouva dans ce judicieux ouvrage que les démons étoient nécessaires au salut des hommes; qu'ils se faisoient un plaisir de les perdre, attendu qu'ils avoient gagné quand ils les avoient perdus. Le législateur des *Chrétiens*, ajoutoit-on, est mort pour remporter la victoire sur le démon; que malgré cet avantage il falloit, pour la gloire de Dieu, que le démon ait le pouvoir de nous tenter; que l'homme n'avoit point assez de sa propre foiblesse, qu'il falloit un diable, puisque Jesus avoit été tenté par un diable dans le désert; et pour soutenir le systême de la tentation, le Ciel accordoit un *Ange-Gardien* à chaque homme pour contrebalancer la puissance du diable.

N'écoutez point, mes chers frères, disoit le mandement, les philosophes de nos jours; ils se servent utilement de leur raison, comme le flambleau que Dieu leur a donné pour les conduire surement dans cette vie. La raison est bonne pour les sages et les philosophes; mais on ne peut aller au ciel avec elle, puisqu'il

faut renoncer à sa raison pour acquérir la gloire éternelle.

Helas ! mes freres, ces philosophes impies vous diront : Pourquoi Dieu nous a-t-il donné l'embarras de combattre le démon ? Pourquoi nous expose-t-il à chaque pas à ses pièges ? Dieu n'avoit qu'à détruire tout naturellement le démon ; plus de démon, plus de tentation ; Dieu pouvoit-il le détruire, ou ne le vouloit-il pas? ah ! mes frères, ne croyez pas à la raison ; attachez-vous à la religion, elle est venue après la raison, et conséquemment elle est préférable à la raison, à cause de ces paroles de l'Évangile, *et erunt novissimi primi*.

Croyez plutôt aux mandemens des évêques de Bretagne, qui ont rajeuni depuis peu le culte des *Anges-Gardiens*. Vous en avez vu la preuve, dirent ces Prélats éclairés, dans l'horrible attentat de *Robert Damien* : l'*Ange-Gardien* du roi a triomphé du diable de *Robert* ; il auroit cependant mieux fait de détourner ce monstre de son dessein exécrable, la France auroit moins craint pour les jours d'un roi si aimé de ses peuples.

Malgré les censures ecclésiastiques, le diable vivoit dans les latrines, comme un gros moine dans l'abbaye de Saint-Germain. Vingt muids d'eau bénite, lancés sur sa retraite, tous les exorcismes des *Minimes* de Boulogne, les saintes prières des capucins, ne pouvoient le faire sortir de cet endroit ; ma voix miraculeuse ne fit guères plus d'impression sur lui.

Après avoir épuisé les trésors féconds de l'Église, on s'avisa d'ouvrir la voûte des latrines. Quelle source de plaisanteries ! on y trouva un cochon ; il fit rire toute la ville, et occaisonna un procès dont voici l'histoire.

Une servante avoit apporté du marché un

cochon de lait, qui s'étant échappé de la cuisine, alla se réfugier dans les latrines. Ces commodités touchoient à une latrine d'une maison abandonnée. L'animal se retira dans le vuide et alla faire ses orges dans celles qui étoient pleines. Le cochon avoit grossi dans cette terre d'abondance.

Dans le temps que le démon des latrines étoit encore cochon de lait, et qu'il fut perdu, la dame du logis l'avoit retenu sur les gages de sa servante. Cette derniere, voyant qu'il avoit profité, prétendit qu'il étoit à elle, sa maitresse le disputa; on entre en procès, et le juge décida en faveur de la servante, qui vendit le cochon vingt écus (1).

Notre conduite coupable au *Paraguai*; les avis que *Benoît XIV* avoit donnés aux rois d'Espagne et de Portugal, de l'autorité que nous avions usurpée sur les peuples; le crime de leze-majesté que nous avions commis au premier chef, en faisant tirer sur les troupes de nos souverains, et en interceptant leurs vivres; l'assassinat du roi de Portugal; l'horrible fanatisme de notre frere *Damien*; nos livres pernicieux et le procès du *pere la Valette* que nous perdîmes si malheureusement, parce que le parlement ne voulut pas nous permettre d'être fripons, ces malheurs causerent ma perte et celle d'un ordre qui a fait tant de mal au genre humain. Je me suis retiré chez une dévote, d'où j'admire la main vengeresse du Tout-Puissant, qui nous récompense, comme nous le méritons, du mal que nous avons fait si impunément aux hommes.

---

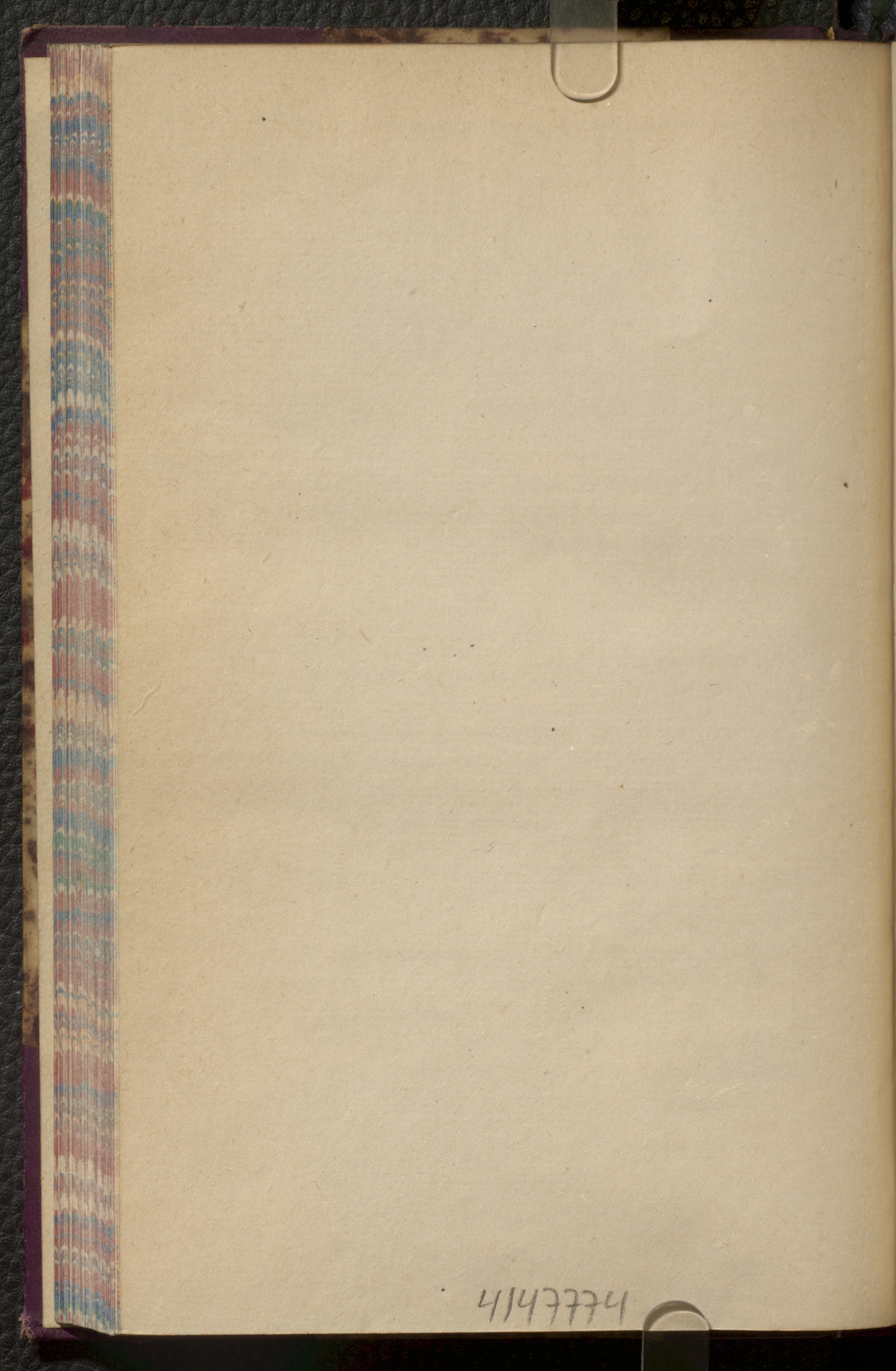
(1) Toute la ville de Boulogne affirmera cette aventure.

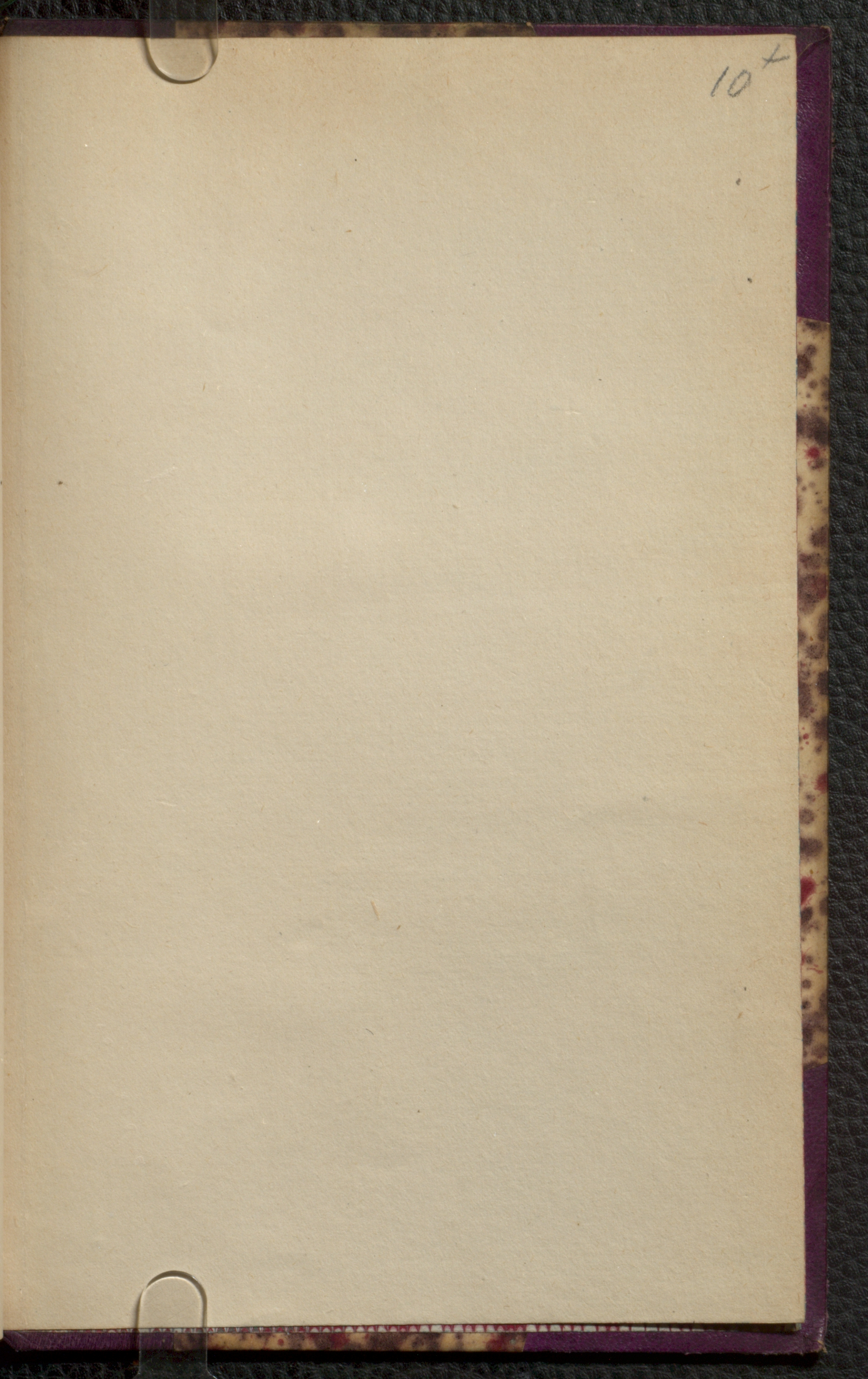
FIN.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans cet Ouvrage.

FIN de la Table des Articles.




10+

